



A C T E S
ATELIER ART, ECOLOGIE &
DEVELOPPEMENT DURABLE
30.03.2011 - 31.03.2011
AUDITORIUM DE LA GRANDE GALERIE DE L'ÉVOLUTION
MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE

Etat des lieux, échanges et réflexion multi-parties prenantes
pour définir une stratégie d'action sur la thématique en France.



SOMMAIRE

Présentation	3
Intervenants	3
Programme	4

30 MARS 2011

Introduction	7
Etat des lieux international	7
Interventions d'acteurs emblématiques européens	10
Interventions d'artistes	30
Restitution des groupes de travail	39

31 MARS 2011

Interventions d'acteurs français	42
Interventions d'artistes	52
Restitution des groupes de travail	62

PRÉSENTATION

Dans le cadre des actions du ministère de l'Écologie, du Développement durable, des Transports et du Logement en faveur de la culture et de l'écologie, l'association COAL, coalition pour l'art et le développement durable, créée en France en 2008 par des professionnels de l'art contemporain, du développement durable et de la recherche, a été mandatée pour réaliser un état des lieux international des initiatives liant art, écologie et développement durable et organiser ainsi qu'animer en France le premier atelier multi-parties prenantes, réunissant une quarantaine de professionnels, en vue de partager les meilleures initiatives européennes, d'identifier les attentes de chacun, et de définir ensemble une stratégie d'action sur la thématique en France.

Basé sur une approche multi-parties prenantes caractéristique du mode de consultation et de décision du Grenelle de l'environnement, cet atelier a pour but de :

- Découvrir les meilleures initiatives - organisations, expositions, centres de recherche, actions territoriales - dédiées à l'art et l'écologie, en France et à l'étranger
- Permettre aux principales organisations européennes de se rencontrer, de partager leurs expériences et de concevoir un projet commun
- Définir un cahier des charges pour une action spécifique en France en prenant compte des besoins et des attentes de parties prenantes très différentes : entreprises, ONG, collectivités locales, institutions, écoles, artistes, centres d'art, fondations, centres de recherche, etc.

INTERVENANTS

Acteurs européens « Art, écologie et développement durable » :

Catherine Bottrill, directrice associée, Julie's Bicycle (UK)

David Buckland, artiste et fondateur, Cape Farewell (UK)

Claudio Cravero, commissaire d'exposition PAV – Living Art Park, Experimental Center for Contemporary Art (Italie)

Christopher Crimes, directeur du Domaine d'O Loïc Fel et Lauranne Germond, co-fondateurs, COAL, coalition pour l'art & le développement durable (France)

Natasha Freedman, directrice Cape Farewell (UK)

Sacha Kagan, fondateur Cultura21 (International)

Elena Kountidou, Über Lebenskunst (Allemagne)

Theresa von Wuthenau, coordinatrice réseau Imagine 2020 (Europe)

Artistes et architectes :

Thierry Boutonnier, artiste

Helen Evans, Hehe, artiste

Jean-Paul Ganem, artiste

Fernando García-Dory, artiste et fondateur Inland-Campo Adentro en Espagne

Marion Laval-Jeantet, Art Orienté Objet, artiste

Lucy Orta, artiste

Ministères :

Patrick Degeorges, chargé de mission, Direction de l'eau et de la biodiversité au ministère de l'Écologie, du Développement durable, des Transports et du Logement
Céline Roblot, chargée de mission pour le développement durable au ministère de la Culture et de la Communication

Avec l'éclairage de :

Jacques Leenhardt, philosophe et sociologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, France

Animation :

Alice Audouin, co-fondatrice, COAL

PROGRAMME - 30 MARS

11.00

Accueil

11.15

Introduction

**Patrick Degeorges, chargé de mission,
Direction de l'eau et de la biodiversité,
ministère de l'Écologie, du Développement
Durable, des Transports et du Logement**

11.30

État des lieux international

**Loïc Fel et Lauranne Germond, membres
fondateurs, COAL**

Synthèse et analyse de l'état des lieux international mené par COAL en 2011 auprès de cinquante organisations et initiatives emblématiques croisant art et écologie.

12.00-13.00

Interventions d'acteurs européens emblématiques

**David Buckland, artiste et fondateur
Natasha Freedman, directrice
Cape Farewell (UK)**

Cape Farewell est reconnu internationalement comme la première réponse culturelle au défi climatique. Depuis dix ans, Cape Farewell a emmené des dizaines d'artistes et de scientifiques à bord d'expéditions en Arctique et ailleurs afin de promouvoir le rôle de l'artiste contemporain comme agent de changement culturel vers une pensée écologique. En partenariat avec de nombreuses organisations, Cape Farewell développe des programmes de recherche, soutient la création et la diffusion d'œuvres à travers des expositions publiques, des événements, des festivals, des publications et des médias numériques.

Catherine Bottrill, directrice associée

Julie's Bicycle (UK)

Créé en 2007 par et pour l'industrie musicale au Royaume-Uni, Julie's Bicycle est une société à but non lucratif qui travaille aujourd'hui avec toutes les industries créatives pour coordonner et catalyser les meilleures pratiques en matière de développement durable. Elle accompagne les organisations dans la réduction de leur impact carbone en leur fournissant des conseils clairs et pratiques basés sur étude des meilleures recherches existantes, des outils et une méthodologie sur mesure.

Theresa von Wuthenau, coordinatrice réseau Imagine 2020 (Europe)

Le réseau IMAGINE 2020, créé en 2010 s'étend à travers neuf pays européens et réunit onze institutions culturelles expérimentées. Son but est de mettre à profit son expertise et ses relations au sein du monde de l'art et au-delà pour exhorter le secteur culturel européen à s'engager et faire usage de son potentiel créatif en vue de conscientiser le grand public et de l'impliquer, à la fois en tant que spectateur et acteur. Il a également pour but de rechercher de nouvelles manières de produire et de présenter des œuvres et d'inciter l'ensemble du secteur culturel européen à intégrer les préoccupations climatiques dans sa pratique quotidienne.

13.00

Déjeuner libre

14.15 - 15:30

Interventions d'acteurs européens emblématiques

**Sacha Kagan, fondateur Cultura21
(International)**

Cultura21 est un réseau transversal, translocal, composé d'un siège international et de plusieurs branches à base nationale. Lancé en avril 2007, il se matérialise par une plateforme d'échanges en ligne et d'apprentissage mutuel. Outre une mailing list, une plateforme wiki, un web-magazine, un réseau Ning, un site internet avec forum, Cultura21 participe à de nombreux événements internationaux et a notamment lancé en 2010 son université d'été, ASSIST "The International Summer School of Arts and Sciences for Sustainability in Social Transformation".

Fernando García-Dory, artiste et fondateur Inland-Campo Adentro (Espagne)

Inland-Campo Adentro est un programme sur trois ans (2010-2013) qui explore le rôle des territoires, la géopolitique, la culture et l'identité dans la relation ville / campagne de l'Espagne d'aujourd'hui. Son but est de lancer une stratégie culturelle en soutien à la vie rurale, qui se manifeste par l'organisation d'une conférence internationale, la production d'œuvres artistiques à travers un programme de résidence, une exposition et une publication.

**Claudio Cravero, commissaire d'exposition
PAV - Living Art Park, Experimental Centre
for Contemporary Art (Italie)**

Le PAV est un parc d'art vivant et un centre d'expérimentation pour l'art contemporain créé en 2003 à l'initiative de l'artiste Piero Gilardi dans une ancienne zone industrielle de Turin. Le PAV est à la fois un espace public dans une ville en transformation, une exposition en plein air, un nouveau type de musée interactif, un espace de rencontre et un laboratoire d'expérience autour du dialogue entre l'art contemporain, la nature, les biotechnologies et l'écologie, le grand public et les artistes.

**Elena Kountidou, responsable presse et
relations publiques et Quirin Wildgen
Über Lebenskunst (Allemagne)**

Initié en 2009 par la German Federal Cultural Foundation et la Haus der Kulturen der Welt, Über Lebenskunst (l'art de survivre et de vivre) est un programme pluridisciplinaire et multiforme sur trois ans basé sur la ville de Berlin, qui examine les perspectives de restructuration économique et sociale vers un mode de vie durable et explore le rôle que la culture peut jouer dans un tel processus, ceci à travers une multitude de projets artistiques, un festival, et un important volet éducatif.

15.30 - 16.30

Interventions d'artistes

Lucy Orta, artiste

Lucy Orta travaille en duo avec Jorge Orta depuis 1991. Multipliant les médias, les collaborations et les types d'interventions, ils parcourent à travers leurs projets laboratoires les thèmes cruciaux du monde contemporain. Leur travail sur l'eau a notamment reçu le « Prix pour la Sculpture qui allie excellence artistique et message environnemental » du Programme des Nations Unies pour l'environnement en 2007.

Philippe Rahm, architecte

Architecte et diplômé de l'école Polytechnique de Lausanne en 1993, Philippe Rahm travaille actuellement à Paris. Plusieurs fois sélectionné et présenté à la Biennale d'Architecture de Venise, exposé dans les plus grandes institutions internationales comme le Centre Canadien d'Architecture de Montréal, le SF MOMA ou le Centre Pompidou, il a notamment réalisé en 2009 la scénographie de la Force de l'art 02 au Grand Palais à Paris. Il développe depuis plusieurs années une

architecture qu'il nomme « Architecture météorologique » qui contribue aux réflexions sur l'environnement et la mission climatique de l'architecture.

Jean-Paul Ganem, artiste

Né en 1964 à Tunis, Jean-Paul Ganem vit et travaille entre Paris et le Brésil. Il réalise de grandes interventions en milieux urbains ou agricoles qui s'inscrivent dans le temps, le contexte écologique et social local. Parmi ces grandes réalisations, on notera le jardin des fissures à Aubervilliers en 2010 et le jardin des capteurs à Montréal, initié en 2000. Il travaille actuellement au projet Aldeinha, la mise en œuvre d'une pépinière urbaine sur le site d'une ancienne favela de São Paulo.

16.45 - 18.30

Travail en groupe

18.30

Restitution du travail en groupe

19.00

Fin de la journée

PROGRAMME - 31 MARS

9.00

Accueil

9.15 - 10.15

Intervention d'acteurs français

Céline Roblot, chargée de mission pour le développement durable au ministère de la Culture et de la Communication

Actuellement en charge de concevoir la stratégie ministérielle de développement durable et son plan d'actions (2011-2013), Céline Roblot a été directrice des Arts de la scène à l'Ambassade de France en Allemagne de 2004 à 2009, où elle a suivi de nombreux projets culturels mêlant développement durable, dimension urbaine et/ou art dans l'espace public. Ancienne élève de l'Ecole normale supérieure et maître de conférences à Sciences Po.

Christopher Crimes, directeur du Domaine d'O, ancien directeur du Quai d'Angers et de la Filature, scène nationale de Mulhouse, Christopher Crimes est également fondateur du Programme Imagine 2020, art et changement climatique. Depuis 2009, il est à la tête du Domaine d'O, un domaine de 24 hectares appartenant au conseil du département de l'Hérault qui propose des activités artistiques dans ses espaces intérieurs et de plein air.

Jacques Leenhardt, philosophe et sociologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris

Fondateur du Crestet, centre d'art (Vaucluse, France), où furent développées des recherches sur les rapports entre l'art, la nature, l'environnement et le paysage, organisateur d'expositions mettant en scène les rapports art et nature (dont récemment « Arte fragil, resistencias 2009 », rassemblant huit artistes français à São Paulo), Jacques Leenhardt a notamment publié *Villette-amazone, manifeste pour l'environnement au XXI^e siècle*, chez Actes Sud en 1995.

10.15 - 11.15

Intervention d'artistes

Thierry Boutonnier, artiste

Né en 1980, Thierry Boutonnier qui vit et travaille à Lyon, se définit comme un artiste non-spécialiste qui expérimente les intrications entre « l'économique, le social et l'environnement » afin de retrouver le Politique. En 2010, il participe à L'exposition Naturel Brut pour l'année de la biodiversité et

remporte la première édition du Prix Coal. En 2009, il faisait paître des moutons en plein Lausanne pour le festival des jardins. Il est actuellement en résidence à l'AFIAC, en lycée agricole, et travaille sur les questions d'irrigation et de biogaz.

Marion Laval-Jeantet, Art Orienté Objet, artiste

Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin se sont réunis en 1991 pour créer le groupe Art Orienté objet (AOO). Leur démarche met l'écologie, comprise comme la science interrogeant nos conditions d'existence, au cœur de leur démarche artistique. Ils travaillent l'installation, la performance, la vidéo et la photographie autour du thème du vivant. Cette attitude les conduit à aborder aussi bien la biologie, les sciences du comportement (psychologie et éthologie), l'écologie et l'ethnologie dans des créations poétiques et inattendues, autant politiques que visionnaires.

Hehe, artiste

Le duo Hehe, formé par Helen Evans et Heiko Hansen mène une recherche sur les relations entre les individus et leur environnement architectural et urbain. Pour Hehe, la ville est une source infinie de possibilités, non seulement pour construire l'avenir mais aussi pour exercer son sens critique, reprogrammer les bâtiments et les infrastructures, rendre l'invisible visible et créer de nouvelles significations tissant un récit pour les habitants. En 2008, leur intervention Nuage Vert a reçu le Golden Nica pour l'art hybride au festival Ars Electronica (Autriche), le prix d'art environnemental du festival 01SJ (USA), et un certificat d'Honneur de la Fondation d'Art Environnemental (Finlande).

11.15

Travail en groupe

13.00

Déjeuner libre

14.15

Restitution du travail en groupe

14.45

Synthèse et rédaction d'un cahier des charges

16.00

Fin de la journée

Introduction

Patrick DEGEORGES

Chargé de mission, Direction de l'eau et de la biodiversité,
Ministère de l'Ecologie, du développement Durable, des Transports et du Logement

Je travaille à la direction de l'eau et de la biodiversité, au ministère de l'Ecologie. Je voudrais remercier COAL d'avoir organisé cet événement, remercier le Muséum d'Histoire Naturelle de l'avoir accueilli et vous remercier de bien avoir voulu participer à cet atelier de travail.

Quelques mots sur la genèse de cet atelier. En 2010, c'était l'année de la biodiversité, c'était aussi l'année pendant laquelle les ministères au niveau national, les organisations, la commission européenne au niveau mondial, faisaient un bilan des politiques mises en œuvre pour la conservation de la biodiversité. Dans le cadre de ce bilan, différents éléments sont apparus, notamment un certain déficit en matière de réussite dans la sensibilisation des citoyens, dans l'engagement des acteurs, ou dans la capacité de mobilisation qu'on avait autour de nos politiques de protection et de conservation de la biodiversité. Aujourd'hui, nous sommes en train de relancer le processus de révision de la Stratégie Nationale de la Biodiversité et dans ce cadre, pour répondre aux difficultés identifiées lors de la précédente stratégie, nous avons défini un objectif prioritaire sur le développement d'une culture de la nature. L'idée est de trouver les

meilleurs moyens pour diffuser dans la société, une compréhension plus adaptée de la façon dont on devrait peut-être changer nos rapports avec les êtres de nature qui nous entourent. Nous avons pensé qu'un travail pourrait être mené en ce sens, notamment avec des partenaires dans le milieu de la culture, et avec les artistes qui sont souvent à l'avant garde des changements de comportements ou des transformations du monde qui nous entoure. Pour cela, nous nous sommes tournés vers l'association COAL mais aussi vers d'autres associations qui travaillent dans ce domaine, comme par exemple le musée du Montparnasse, qui est ici présent. Nous avons demandé à COAL, afin de nous guider dans ce domaine, de faire un état des lieux des initiatives, des centres et des programmes, des projets qui promeuvent cette interface entre l'art et l'écologie à l'échelle mondiale. Le but étant de trouver une inspiration pour nos politiques publiques ici en France. Nous nous sommes parallèlement rapprochés du ministère de la Culture sur différents projets. L'idée est de croiser les politiques du ministère de l'Ecologie et celles du ministère de la Culture sur ce sujet afin de créer une synergie qui n'existe pas encore.

Etat des lieux international

Loïc FEL et Lauranne GERMOND

Membres fondateurs, COAL

En abordant ce sujet depuis deux ans maintenant au sein de COAL, nous avons perçu qu'il y avait un important foisonnement d'initiatives alliant art et développement durable sur la scène internationale. Nous avons voulu, par cette étude, en dresser une photographie et tenter de l'analyser.

Voici une rapide introduction des résultats de l'enquête que nous avons menée sur le sujet en

envoyant des questionnaires aux responsables d'initiatives art et développement durable afin d'obtenir une vision quantitative du phénomène ainsi qu'une analyse du niveau d'implication des artistes. Le présupposé qui motive systématiquement les initiatives existantes, est de considérer la culture comme pouvant être le vecteur des changements de comportement. Cela présuppose que pour accéder à un développement durable, il faut

changer de comportement. Il ne s'agit donc pas seulement de déploiement de technologies ni de management écologique, social ou environnemental, tel qu'on peut le faire dans les entreprises ou dans les institutions publiques mais de la mise en œuvre d'un changement de société qui ne peut être réel qu'à partir du moment où il est intégré dans notre culture.

Etat des lieux par disciplines

Historiquement, cela a commencé par les médias, et aussi par la publicité très sollicitée sur le sujet par la puissance publique ou par les marques en vue de sensibiliser le grand public. Ceci évolue et est en train d'être régulé. Cependant le format publicitaire, court et succinct, apporte une certaine frustration.

Il y a aujourd'hui une attente de plus en plus forte vis à vis des mass médias et du cinéma. A titre symbolique, Ban Ki Moon est allé rencontrer les cinéastes d'Hollywood en février dernier, pour les inviter à accompagner ce changement de culture. Non pas à produire des œuvres spécifique sur le sujet mais à intégrer le développement durable dans des œuvres classiques. On pense par exemple au dernier James Bond qui abordait des thématiques environnementales. La stratégie, qui est la même que pour la lutte contre les discriminations, consiste à les banaliser et à les intégrer dans l'ensemble de nos représentations.

L'autre champ culturel qui joue un rôle important est celui de la littérature particulièrement en science-fiction qui presque toujours soulève des questions sur l'évolution et la gestion de l'environnement. Enfin le spectacle vivant et la musique s'implique de plus en plus. Ils sont principalement rentrés par la problématique d'éco-conception des événements.

Où en sont les arts plastiques ?

Pour répondre à cette interrogation nous avons choisi d'aborder la question de façon plutôt mathématique en envoyant un questionnaire à 98 initiatives identifiées dans 15 pays. Nous avons reçu 34 réponses, facilement exploitables qui ont été complétées par des recherches *ad hoc*.

Il apparaît, comme nous le supposions, que le phénomène est très récent et en développement rapide. Les initiatives se multiplient en Europe tout particulièrement. Par

ailleurs des événements, des biennales, des grandes expositions internationales émergent à travers le monde, souvent liés à de grandes manifestations politiques ou scientifiques, dédiées au sujet.

On constate également que la grande majorité des fonds investis provient de la puissance publique et encore très peu des entreprises. Plus généralement, ces initiatives reposent beaucoup sur l'investissement de personnes à titre personnel au sein de structures ou d'associations.

Par ailleurs il n'y a pas de corrélation entre l'ancienneté de l'initiative et son budget. En Europe l'Angleterre est extrêmement présente, suivie de l'Allemagne.

Les initiatives sont portées par des structures de type associatives dans 60% des cas. 20% d'entre elles sont devenues des entreprises, qui commercialisent une partie de leur travail (accompagnement des artistes, conception d'expositions, etc.). Enfin, une part non négligeable des initiatives repose sur des réseaux informels sans statut, fondés sur la collaboration *intuitu personae*, de personnes qui se fédèrent autour de projets sans avoir de structure juridique. Et à ce titre, la France est atypique : elle a un effectif important dédié au sujet mais essentiellement sur la base du volontariat. Ailleurs en Europe, le taux de professionnalisation est plus important.

Ensuite, l'étude s'est attachée à analyser les méthodes de travail, les objectifs, et les types de collaborations mis en œuvre.

Dans un tiers des cas, les structures disposent d'un lieu. En France, en revanche il y a une forte présence de résidences d'artistes, ce qui favorise la créativité, permet d'accueillir des projets, de les faire vivre sur le territoire d'une façon moins centralisée. Cependant c'est assez défavorable à la visibilité. Le deuxième point concerne les méthodes de communication. Compte tenu des faibles moyens, on utilise surtout la viralisation via les réseaux sociaux, les publications, les newsletters. Le biais induit par ces modes de communication est qu'ils sont confidentiels et s'adresse aux initiés. Sans mass média, ces initiatives sont très peu visibles par le grand public. La majorité des productions restent au sein d'une communauté dédiée, déjà sensibilisée.

Cela induit aussi une forte professionnalisation sur le sujet et une forte spécialisation des acteurs, une implication plutôt locale. Les liens vers le grand public et les acteurs privés

restent souvent à bâtir et émergent peu des retours de questionnaires.

Enfin les partenariats qui sont montés par ces initiatives sont principalement orientés sur l'art, plus que sur les aspects scientifiques. Ceci vient sans doute de l'origine des personnes qui travaillent au sein de ces initiatives majoritairement artistes ou issue du milieu de l'art. De fait les sciences humaines sont très représentées, principalement la sociologie et la philosophie. En revanche, les scientifiques issus des sciences dures sont assez absents.

La majorité des actions menées a un rôle de catalyseur : accompagnement de projets, ressources et formations, actions pédagogiques dans une moindre mesure. Le financement de projet est évidemment en retrait comme le conseil aux parties prenantes. Quand on demande aux organisations quels sont leurs interlocuteurs privilégiés, là encore, les scientifiques sont en retrait. Quant à la stratégie revendiquée, il ne s'agit jamais d'alarmer, mais au contraire de jouer un rôle fédérateur, de susciter la création, l'imaginaire autour du sujet, faire rêver, penser. Puis essentiellement sensibiliser, informer, les autres items étant beaucoup plus en retrait. Ceci permet d'identifier une fonction de l'artiste très distinctes de celle des ONG et des autres acteurs du développement durable.

Implication et pratiques artistiques

Indépendamment de cette photographie du mode de fonctionnement des initiatives dédiées au sujet art et développement durable, nous nous sommes interrogés sur le niveau d'implication des artistes pour essayer de la même manière de l'objectiver en proposant une vision plutôt quantitative. Nous avons listé 50 artistes en s'appuyant sur les catalogues

des expositions dédiés au sujet, en identifiant les précurseurs emblématiques et les artistes les plus référencés. Nous avons étudié leur production et évalué leur pratique, non pas au niveau qualitatif mais quantitatif. Est-ce une démarche occasionnelle ou un positionnement systématique ? Adoptent-ils une démarche d'éco-conception, d'efficience, soit un effet concret sur le monde et son environnement ? Nous avons tenté de classer les différents types de démarches : sociale ou participative, esthétique ou symbolique, en collaboration ou non avec des scientifiques. Nous avons pu constater là aussi un faible niveau de collaboration avec les sciences dures. En revanche, nous avons noté une bonne homogénéité sur les autres items et une démarche d'éco-conception qui ressortait.

Nous avons parallèlement porté notre attention sur les sujets traités. Il est intéressant de constater que les artistes ne sont pas cantonnés aux problématiques environnementales, mais ont bien intégré et abordé des questions relatives à la société, la gouvernance ou l'économie avec une petite prépondérance de l'environnement et la biodiversité. En revanche ils marquent peu d'intérêt pour leur propre sujet, à savoir la pratique artistique et la culture notamment en terme de censure, d'accessibilité ou de diversité culturelle. Ces questions sont néanmoins à appréhender quand on parle du développement durable dans le champ culturel.

Cette étude constitue la base d'une réflexion visant à favoriser et enrichir la visibilité et la pertinence de ces initiatives et de ces artistes et nous a conduit à organiser cet atelier afin d'imaginer ensemble un plan d'action sur la thématique en France.

CAPE FAREWELL

JULIE'S BICYCLE

IMAGINE 2020

CULTURA21

CAMPO ADENTRO

PAV

ÜBER LEBENSKUNST

PRÉSENTATION DE CAPE FAREWELL

David BUCKLAND

Artiste et fondateur, CAPE FAREWELL (UK)

Natasha FREEDMAN

Directrice, CAPE FAREWELL (UK)

Natasha FREEDMAN

Intervention en français

Introduction

Cape Farewell est un pionnier de la réponse culturelle au défi climatique. Nous organisons un programme d'expéditions, basé sur des recherches scientifiques. Nous travaillons avec des partenaires tels que le Centre National d'Océanographie qui donne l'occasion aux scientifiques de faire des recherches lors de nos voyages.

Nous invitons des artistes de différents médias à se joindre à nos expéditions, en les mettant en contact avec des scientifiques afin de favoriser les échanges interdisciplinaires et encourager la création d'œuvres. Les expéditions font acte de catalyseur pour stimuler le processus créatif - mais les artistes que nous invitons à prendre part à nos expéditions ne sont pas tenus de créer des œuvres en lien avec ces aventures.

La majorité de notre travail porte sur la diffusion de ces œuvres d'art dans différents milieux, pour défier, provoquer et inciter le public à penser autrement les questions climatiques. En invitant des artistes connus, les expéditions suscitent l'intérêt des médias et offrent des perspectives de relation publique favorable pour la recherche scientifique.

Les expéditions en Antarctique

Ces dix dernières années, Cape Farewell a rassemblé de nombreux artistes et scientifiques lors de différentes expéditions maritimes en Arctique. Nous avons choisi de nous intéresser à l'Arctique car c'est un univers d'une beauté inimaginable et une source d'inspiration exceptionnelle pour les artistes. Aussi, l'Arctique joue un rôle essentiel dans l'équilibre de l'écosystème de notre planète, et constitue l'un des premiers indicateurs du changement climatique. Si l'un des trois grands systèmes naturels terrestres venait à disparaître, nous serions alors confrontés à de graves problèmes :

La calotte glaciaire du Pôle Nord réfléchit le rayonnement solaire vers l'espace. Quand la glace fond, une plus grande proportion du rayonnement solaire est absorbée et non plus réfléchi, déclenchant une boucle de rétroaction qui accélère le phénomène, et augmente de manière exponentielle le réchauffement planétaire ; Groenland, l'élévation du niveau de la mer serait catastrophique (plus de 7 mètres) ; Enfin il y a une possibilité que la dérive nord atlantique - le Gulf Stream - se déplace vers le nord, causant des hivers extrêmement froids au nord de l'Europe.

Quand David Buckland a créé Cape Farewell en 2001, les océanographes prédisaient que la calotte glaciaire du Pôle Nord devrait disparaître en été, dans les soixante années à venir. De récentes données scientifiques, indiquent qu'une proportion étonnamment élevée de banquise, est en fait constituée de « glace de première année ». En d'autres termes, la glace ayant fondu l'été précédent, et gelé à nouveau en hiver, semble indiquer que le rythme de la fonte s'avère nettement plus rapide que ne l'indiquaient les prévisions. L'activité humaine perturbe le fragile équilibre des systèmes naturels de manière bien plus grave que prévu.



Notre bateau (*Noorderlicht*), une goélette, est conçu pour la recherche scientifique et piloté par un capitaine expérimenté ; mais scientifiques et artistes participent également aux manœuvres du bord. Nous menons de véritables recherches scientifiques en mer, et les expéditions donnent l'occasion aux artistes de faire une recherche personnelle, leur permettant d'explorer leurs pensées sur les problèmes climatiques.

L'éminent architecte Sunand Prasad, ex-président du RIBA, souhaitait créer une représentation visuelle, des données scientifiques. Ces personnes tiennent quatre ballons météorologiques, gonflés à l'hélium, qui, une fois lâchés, définissent un mètre cube d'air, qui représente une tonne de CO₂. Chacun d'entre nous produit en moyenne onze tonnes de CO₂ par an.



Nos expéditions sont à thèmes. En 2010, notre expédition Russe comprenait principalement des écrivains et des poètes, et celle de 2008 était centrée sur les musiciens. KT Tunstall, auteur compositeur britannique, a pris part à notre expédition de 2008. On la voit ici, à la guitare, lors d'un concert improvisé dans un petit village de l'ouest du Groenland. Avec (de gauche à droite) Jarvis Cocker, Robyn Hitchcock, Martha Wainwright, Leslie Feist, (KT Tunstall) et Ryuichi Sakamoto. Une très belle affiche.

Nous avons réalisé un film intitulé *Burning Ice* sur notre expédition de 2008 dont le nom est inspiré de la série *Ice Texts* de David Buckland. Ce documentaire suit les musiciens et les artistes durant cette expédition en Arctique, et lors de concerts improvisés, ou donnés à l'occasion de festivals. Il a été diffusé aux États-Unis sur Sundance TV et sera proposé au téléchargement sur iTunes le 22 avril.

Accompagner la production d'oeuvres

Nous nous efforçons de soutenir les artistes avec lesquels nous collaborons dans la création de leurs œuvres. Le roman satirique d'Ian McEwan, *Solar*, s'inspire de sa participation à notre expédition de 2005. Durant les trois ans qui ont suivi cette aventure, Ian nous a fait part des difficultés qu'il avait à trouver une histoire pour son futur roman. David Buckland l'a présenté à John Schellnhuber, expert scientifique allemand, et lauréat du Prix Nobel, et cette rencontre a été le catalyseur qui a inspiré Ian dans son travail d'écriture. Voici un exemple de la manière dont l'art peut aborder les problèmes liés au climat, et susciter d'autres jugements de valeur.

Les artistes Ackroyd et Harvey ont découvert le fémur d'un ours polaire lors de l'une de nos expéditions. Alors qu'ils faisaient des recherches sur le carbone, ils ont découvert qu'aux États-Unis, on pouvait faire incinérer un proche, récemment décédé, grâce à un procédé industriel, transformant les os en graphite de carbone puis en diamant - que l'on peut ensuite porter en bijou. Plutôt bizarre ! Ayant obtenu les autorisations nécessaires, les deux artistes ont ramené l'os de l'ours polaire du Svalbard, et l'ont fait incinérer et transformer en diamant. Ce diamant a été présenté lors d'une grande exposition intitulée *Earth : Art & Climate Change* à la Royal Academy of Arts de Londres. Cette œuvre incite à la réflexion sur la notion de valeur : quelles sont les valeurs qui importent dans notre vie ?

Le poète Lemn Sissay a conçu un film court pour la télévision britannique. Son but est de réduire les conséquences du réchauffement climatique, à l'échelle humaine, de nous alerter sur son impact et de nous interroger sur cette implication.

Marcus Brigstocke, l'un des comiques les plus célèbres du Royaume-Uni, collabore lui aussi avec nous. On le voit ici vêtu d'une combinaison de survie, allongé sur la banquise arctique. Marcus a pris part à deux de nos expéditions et a depuis, fait passer la discussion sur la lutte contre le réchauffement climatique, du domaine de la tragédie à celui de la comédie. Il nous invite à regarder en face, les erreurs et la folie des hommes, et à nous demander pourquoi nous ne parvenons pas régler la question du changement climatique. Son travail vise à souligner notre responsabilité en tant qu'êtres humains, dans l'aggravation du réchauffement climatique, et la responsabilité que nous avons de revoir

notre comportement, afin de combattre ce phénomène et limiter ses effets. C'est précisément ce changement d'attitude et de comportement qui est à la base de notre travail.

Diffuser auprès du grand public

Notre activité principale consiste à organiser des événements destinés au grand public, à assurer la diffusion d'œuvres par différents biais (festivals, expositions, événements et médias numériques) afin d'inciter le public à s'intéresser aux questions climatiques et changer d'attitude et de comportement.

En 2010, nous avons organisé un festival public d'une semaine, intitulé SHIFT au Southbank Centre de Londres. Shift, c'est à dire, "changer, évoluer". Ce festival proposait des débats avec d'éminents scientifiques (notamment Sir John Beddington, expert scientifique auprès du gouvernement britannique) ; des discussions sur le thème de l'architecture (portant sur l'avenir du bâti et le développement durable) ; ainsi que deux événements en direct : une soirée comédie avec Marcus Brigstocke et des invités, tels que le ministre de l'Environnement, et un concert de KT Tunstall, avec Robyn Hitchcock et Shlomo, champion du monde de beat box... Ce fut une manifestation pour laquelle nous avons reçu le prix du Meilleur événement lors de la Climate Week qui se tenait au Royaume-Uni.



Nous prévoyons d'organiser un festival SHIFT à Toronto en novembre 2011 puis, nous l'espérons, à Paris en septembre 2012, afin de coïncider avec une exposition de nouvelles œuvres à la Fondation EDF en été 2012.

Les projets en développement

Les sujets de préoccupation de Cape Farewell s'adaptent à l'évolution des questions liées au climat. Nous continuons à aborder le thème du réchauffement climatique à travers le prisme de la culture, mais nous nous intéressons désormais, non plus seulement à l'Arctique, mais aux problèmes locaux, au développement durable des communautés insulaires, et à la société urbaine.

Vivre sous la menace du réchauffement climatique, exige d'aborder les questions liées à la justice sociale et à l'innovation, et de faire appel à différents stratagèmes économiques, à de nouvelles technologies et aux notions de collectivité locale.

Notre futur programme d'expéditions se concentre sur les communautés insulaires et côtières. L'expédition maritime de 4 semaines, prévue en juillet 2011 sur la côte ouest de l'Écosse, constitue le point central de nos recherches, concernant des solutions locales durables, face à l'urgence des changements environnementaux et économiques.

David travaille actuellement avec Tom Rand, scientifique, chef d'entreprise et investisseur en capital-risque, sur un documentaire, présentant dix technologies de production d'énergie propre, et leur viabilité économique. Nous nous devons d'opérer une révolution conceptuelle, dans notre attitude en matière de systèmes énergétiques et économiques, que ce soit au niveau des gouvernements, des entreprises ou des particuliers.

Les carrés rouges, figurant sur cette carte, montrent la superficie de panneaux solaires qui serait nécessaire à la production de l'énergie consommée dans le monde, en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

Certains autres artistes ayant participé à nos projets, continuent de produire de nouvelles œuvres. Le BBC World Service a récemment diffusé une pièce radiophonique du dramaturge russe Mikhail Durnenkov, qui a participé à notre expédition de 2010. Cette œuvre explore le thème du réchauffement climatique au travers la métaphore du déni.

En juillet 2011, le National Maritime Museum de Londres va inaugurer son nouvel espace numérique en accueillant, pendant six mois, une installation du collectif United Visual Artists. Intitulée *High Arctic*, cette œuvre numérique est inspirée par la participation du directeur artistique à notre expédition de 2010

(deux milles dix) en Arctique. Elle invite les visiteurs à découvrir la beauté de l'Arctique (tel qu'on l'imagine) et la réalité de son exploitation par l'homme ainsi que les dégâts et les destructions causés par l'activité humaine. Tandis qu'ils parcourent l'installation, les visiteurs sont invités à explorer et à découvrir l'œuvre de manière ludique grâce à des torches UV. Nous organiserons différentes manifestations publiques afin d'accompagner cette exposition et nous sommes actuellement en discussion avec le musée et l'UVA, en vue de présenter cette œuvre dans d'autres musées en 2012 et au-delà.

Nous continuons de faire évoluer nos actions à destination des jeunes, notamment grâce à un ambitieux programme universitaire, dédié à l'art et à l'environnement, qui examine le rôle de l'artiste contemporain, en tant qu'agent de changement, au sein de nos cultures en constante évolution. Il s'efforce de remettre en question et revoir l'approche qu'a notre société de l'éducation artistique.

Le fait de travailler en partenariat avec des institutions culturelles, scientifiques et universitaires, pour mettre en place nos programmes, nous permet de maximiser l'impact de nos projets et d'obtenir un soutien financier plus important.

Notre organisation a le statut d'association caritative. 30% de notre financement provient actuellement de fonds publics versés par l'Arts Council England, qui couvrent nos dépenses de base. Nous recueillons des fonds pour financer nos activités grâce à des subventions provenant de fondations. Nous disposons d'une petite équipe chargée de la mise en œuvre de nos projets et des différents volets de notre action, ainsi que d'un conseil d'administration composé de professionnels dans le domaine juridique, artistique et scientifique qui nous conseillent et nous soutiennent dans le cadre de notre planification stratégique. Parce que Cape Farewell appartient à un monde où les

changements climatiques sont rapides, il est donc très important que nous gardions notre indépendance et ayons toute flexibilité d'organisation, afin de nous adapter et répondre aux changements rapides.

Conclusion

Pour terminer, voici un tableau de Gary Hume. Il faisait des recherches sur le phénomène des ours polaires hermaphrodites, et a créé cette image comique et tragique. Le phénomène est attribué aux déchets toxiques - produits chimiques utilisés pour réduire l'inflammabilité des meubles du ménage - qui s'accumulent dans les tissus des ours polaires, causant de graves perturbations hormonales chez les adultes. De plus en plus de jeunes sont nés avec des malformations génitales. Ces déformations peuvent rendre leur reproduction impossible.

En touchant les émotions, l'art a un pouvoir puissant à l'échelle humaine. Les artistes se servent d'un langage qui fait participer le public et le rend sensible et réceptif à l'information. Il l'intègre alors dans sa façon de penser. Les scientifiques sont parvenus à attirer notre attention sur le réchauffement climatique. Il est évident que ce processus est aggravé par la manière dont nous vivons. Pour enrayer ce phénomène, notre mode de vie doit changer fondamentalement. Le réchauffement climatique est donc une question culturelle. Nous devons redéfinir et réévaluer notre économie, notre comportement, nos modes de consommation et notre relation à la nature. Cape Farewell s'efforce d'aborder cet indispensable changement d'attitude et de comportement, afin de susciter le débat, mais aussi sensibiliser et faire participer le grand public, grâce à la culture.

Nous sommes ravis que l'association COAL nous ait permis de nous réunir ici, et nous espérons travailler ensemble afin de soutenir un programme créatif et innovant en France.

PRÉSENTATION DE JULIE'S BICYCLE

Catherine BOTTRILL

Directrice associée, Julie's Bicycle (UK)

Intervention en anglais

Merci beaucoup pour l'invitation. Je suis ravie de participer à ce workshop et de partager ce que nous avons fait au Royaume-Uni et éventuellement, je l'espère, saisir des opportunités afin de collaborer. Je vais vous présenter ce que Julie's Bicycle a réalisé ces quatre dernières années et expliquer pourquoi nous avons choisi cette approche.

Rappel sur la concentration des gaz à effet de serre

Je pense nécessaire de rappeler que les concentrations de gaz à effet de serre dans l'environnement ne cessent d'augmenter. En ce moment le niveau de dioxyde de carbone est de 392 ppm et les scientifiques espèrent vraiment que nous puissions stabiliser ce niveau entre 350 et 450. Mais la plupart d'entre vous connaissent déjà ce que nous appelons le « tipping point » et savent que nous sommes désormais sur un terrain inconnu concernant le changement climatique. Comme David Buckland l'a dit, cela concerne d'abord la structure même de nos sociétés et la façon dont nous vivons. Les arts sont fondamentaux, ils nous expliquent aussi en quelque sorte comment nous vivons et comment nous pourrions vivre dans le futur.

Mais où en sommes-nous aujourd'hui ? Nous connaissons une récession mondiale qui, à court terme, affaiblit notre considération du changement climatique. Il y a quelques années on parlait du changement climatique, c'était une sorte de mode, un sujet sensible pour lequel les gens voulaient faire quelque chose. Désormais, des enjeux plus imminents - économiques, surtout - ont détourné l'attention que nous portions au changement climatique. En ce moment nous assistons à d'incroyables mouvements au Moyen-Orient, créant l'instabilité aujourd'hui mais, espérons le, apportant à cette région de nombreuses opportunités pour l'avenir. La plupart du pétrole provient du Moyen-Orient, nous avons reposé nos infrastructures sur celui-ci. Quelle sera la répercussion du printemps arabe à ce sujet ? Car finalement toutes nos infrastructures

reposent sur cette denrée. Même dans l'art puisque le transport est primordial pour la présentation de l'art en lui-même, qu'il s'agisse des artistes qui se déplacent et présentent leur travail, ou, de manière plus importante, du public qui vient voir leur travail. Si le prix de l'essence augmente et influe sur la possibilité des gens d'aller et de venir, l'impact sera direct.



Ensuite, concernant les accords internationaux, les gens se plaignent qu'ils n'avancent pas plus rapidement, malgré les 2 millions de participants. Les accords internationaux sont des consensus, le processus sera donc toujours lent. Nos politiques ont besoin d'espaces publics pour s'exprimer et être sûrs des acceptations civiles pour donner une direction à ces réunions. Nous avons vu il y a à peu près dix-huit mois, au sommet de Copenhague, que les gens espéraient vivement que Copenhague devienne une sorte de feuille de route post Kyoto et lance des pistes sur la manière dont la communauté internationale doit réduire la concentration de gaz à effet de serre. Cette feuille de route, cet engagement était possible; malheureusement, il n'a pas été réalisé avec des objectifs et des échéanciers. Davantage de progrès ont été réalisés à Cancun en décembre dernier. Mais encore une fois,

aucun objectif ni échéanciers n'a été défini pour réduire les émissions. Ayant assisté à plusieurs réunions je me permets d'ailleurs de souligner la fracture entre les économies émergentes et les pays développés. Que va-t-il se passer lors de la COP17 qui se tiendra en décembre, à Durban en Afrique du Sud, compte tenu des derniers événements, de la récession et de l'instabilité au Moyen-Orient ? Nous savons déjà sur quoi portera la discussion. Chacun de nos pays réfléchit à une politique et la façon dont cette politique peut réduire les émissions de gaz à effet de serre. Par exemple au Royaume-Uni, nous avons notre propre façon d'agir face au problème et pris une direction. De nouvelles idées émergent... Mais si nous ne venons pas vers les arts, qui ont une force de persuasion, de provocation et d'inspiration, comment pourrions-nous parler du changement climatique ?

Le rôle des arts

Nous avons réalisé un rapport avec le British Council appelé Long Horizons. Il traite des réponses artistiques au changement climatique. Nous avons sollicité deux artistes et deux scientifiques afin qu'ils rédigent des essais pour cette étude. Jay Griffiths, qui est une environnementaliste et une écrivain concernée par les sujets environnementaux a aussi écrit un essai. En voici une citation : « c'est dans l'art que la société trouve son horizon lointain, avec le changement climatique il faut faire table rase du temps ». L'idée que nous ayons besoin de visions, que nous ayons besoin de savoir quel avenir nous attend, ne doit pas être celle promulguée par la communauté des ONG environnementales qui tend souvent au catastrophisme. Le catastrophisme embourbe le public dans l'inaction. Nous avons donc besoin d'un équilibre entre la réalité de certains dangers que représente le changement climatique et les opportunités de restructurer notre société.

Vous voyez ici, une installation d'Angela Palmer appelée « Ghost Forest ». Cette œuvre est connue partout dans le monde, et on la voit ici au sommet de Copenhague. Elle représente d'immenses arbres morts en provenance du Ghana, pays victime de la déforestation. Ce sont des arbres qui proviennent d'une forêt gérée durablement. Ce bois permet de faire toute sorte d'objets, des semelles, des paniers, des étagères... Ces arbres du Ghana font partie de notre quotidien. Angela les a sorti des forêts durablement gérées du Ghana, pour que les gens voient autrement leurs objets et

se sentent plus proches de la nature.

Je pense aussi que l'art peut initier un changement social. Voici une photo que je trouve incroyable : Bob Dylan en concert à la Maison Blanche presque cinquante ans après le fameux discours de Martin Luther King « I have a dream » devant le mémorial de Lincoln pour le mouvement des droits civils. Bob Dylan jouait *The answer is blowing in the wind* : cinquante ans plus tard, à la Maison Blanche, il y a un président noir au pouvoir. Je pense que l'art a joué un rôle vraiment inspirant dans le mouvement des droits civils. Comme David Buckland l'a souligné, de nombreux artistes sont engagés dans la cause du changement climatique et, nous l'avons vu dans les présentations précédentes, les artistes veulent s'engager sur ces thèmes, travailler avec le public et entrer dans un dialogue. Mais comment peuvent-ils s'engager de manière effective ? Comment les organisations artistiques peuvent-elles les soutenir ?

Genèse de l'organisation

Julie's Bicycle s'est formée la veille de Live Earth qui est un immense festival de concert de rock dans des stades gigantesques sur chacun des continents. Un groupe de scientifiques de l'Antarctique y participait également. C'était une journée fantastique. Cependant, les messages qui provenaient de la scène étaient en totale contradiction avec les conditions de production : des images, des recommandations comme éteindre les lumières et des artistes partant en jet privé... Le Live Earth a été décrié pour cette raison. Julie's Bicycle s'est formé la veille de cet événement car nous pressentions déjà les réactions du public, et nous nous sommes dit que nous devons faire quelque chose d'autre, quelque chose de différent pour soutenir nos artistes.

Julie's Bicycle s'est formé il y a quatre ans, dans un restaurant à Londres appelé Julie's et Alison Tickell qui en est la directrice est toujours sur son vélo. Lors d'un dîner est venu le nom « Julie's Bicycle ». L'idée est de voir comment l'industrie qui est derrière ces artistes peut s'adapter aux enjeux environnementaux.

L'industrie musicale, premier interlocuteur de Julie's Bicycle.

A ce moment-là, j'étais chercheuse à l'Université d'Oxford dans un groupe sur l'énergie. On nous a alors demandé d'identifier

les sources de ces impacts et de quantifier les émissions produites. Ni moi, ni mes collègues n'avions jamais travaillé avec l'art directement - j'avais travaillé sur des politiques et le secteur de la construction. La réalisation du rapport a pris neuf mois... D'une part parce que la plupart des organisations avec lesquelles nous avons traité avaient jusqu'alors ignoré ces enjeux, d'autre part, parce qu'il n'y avait aucune donnée concrète à ce sujet. J'aime à penser que cela a beaucoup changé ces quatre dernières années et que de plus en plus d'organisations artistiques s'impliquent. Mais à l'époque, nous avons trouvé que les industries avaient finalement une empreinte écologique modeste...

L'étude porte sur les émissions dues aux enregistrements et aux live au Royaume-Uni. Presque la moitié d'entre elles sont dues au transport, une source d'émission sur laquelle les industries ont du mal à intervenir car c'est une émission indirecte. Mais il y a également la problématique des emballages des CD. Près de 100 millions d'albums sont produits chaque année. Certes nous sommes passés au digital, mais le CD reste LE produit et celui-ci a une empreinte carbone. Enfin, il y a les événements musicaux. Et qu'il s'agisse d'un festival ou d'un bâtiment dédié, un bâtiment consomme de l'énergie. Nous pouvons quantifier cela. Cette étude a permis de déterminer des priorités. Il y a un ensemble d'enjeux sur lesquels nous pouvons intervenir.

Industry Green

Par la suite, nous avons développé « Industry Green » qui est une sorte de cadre de travail, une conceptualisation de la problématique : comment, en tant qu'organisation et chaîne de production, nous pouvons commencer à réfléchir sur l'impact environnemental.

Il y a quatre piliers,

- d'abord un engagement envers la cause, un souhait de l'organisation de s'intéresser sérieusement au sujet et de commencer à changer certaines pratiques.
- Un deuxième pilier, qui consiste à comprendre quels sont ces impacts, que vous soyez un festival, une galerie d'art, une compagnie de théâtre en tournée, nous aidons toutes ces organisations à comprendre ce qu'ils sont en mesure de faire.
- Une fois que vous avez cette compréhension, le troisième pilier est de mettre en œuvre, développer des stratégies au sein de l'entreprise et avec les fournisseurs. Comme vous le savez, dans le

secteur artistique vous avez quelques grandes organisations mais des milliers de petites organisations qui fournissent des services au secteur. Alors travailler avec ses collègues permet d'identifier où commencer clairement les actions.

- Enfin, le point le plus important, est que lorsque les gens ont compris comment mettre en place un processus d'actions, il s'agit de le communiquer. Et c'est ce processus de communication au sein de l'organisation avec les fournisseurs et enfin avec le public qui est intéressant. Les gens, veulent voir des actions concrètes.

Industry Green n'est pas seulement un mode opératoire mais aussi une certification que nous délivrons. Les festivals, les événements, les bureaux peuvent tous rejoindre Industry Green et travailler avec nous afin de comprendre les procédés, les mettre en œuvre et être certifiés.

Après Industry Green, la grande campagne que nous avons menée concernait les emballages. Car comme je l'ai dit précédemment, l'emballage des CD est toujours une source significative d'émissions et, malgré le changement vers le digital, il est nécessaire de passer du boîtier plastique vers une pochette cartonnée. Nous avons donc fait des recherches supplémentaires pour montrer que passer du boîtier plastique à une pochette cartonnée ne permet pas seulement de réduire ses émissions mais aussi de faire des économies. Le modèle financier de l'industrie musicale est menacé, les industries ne veulent pas perdre de l'argent pour cette cause même si elles y sont sensibles. Elles ont des entreprises, elles ont des actionnaires, cela doit continuer à être viable pour elles. Nous avons travaillé avec les quatre industries les plus importantes et nous avons démontré que la pochette cartonnée réduit les émissions de 95% et qu'elle ne coûtait pas plus cher. Désormais, il y a donc une campagne importante venant des labels musicaux anglais pour promouvoir ce changement. Voici un exemple d'album qui a commencé à changer. L'album de Gorillaz, qui fait probablement les meilleures ventes, contient un message environnemental très fort. Avoir cette cohérence avec le produit lui-même permet au message d'être encore plus engagé.

Un autre de nos objectifs est la mise en place de standards minimum. Nous avons travaillé sur l'utilisation de l'énergie pour plus d'une centaine de lieux et d'événements dans le Royaume-Uni, comme le Royal Albert Hall par exemple. Une grande partie de ces lieux sont

des bâtiments historiques uniques qui n'ont rien à voir avec des bâtiments de bureau, ils utilisent l'énergie de manière différente. Nous avons mis en lien ces théâtres pour qu'ils puissent partager leurs informations sur les bonnes et mauvaises pratiques au sein du secteur et savoir ce qu'ils peuvent faire au sein de leurs bâtiments pour réduire leurs émissions. Nous travaillons par exemple avec le consortium du Théâtre de Londres et ils se sont engagés à réduire de 10% leurs émissions et à partager leurs informations. Et comme je l'ai mentionné, notre certification « Industry Green » concerne 20 festivals, des petits comme de très grands, tels que Glastonbree qui réunit 180 000 personnes. Ceci est une plate-forme qui permet de gérer l'impact environnemental de leur festival. C'est très intéressant de travailler avec les festivals car ils ont lieu dans les paysages ruraux et ne doivent pas endommager ou polluer les lieux. Vous avez un public qui attend des organisateurs de prendre les mesures nécessaires et nous les aidons dans ce sens-là. Une autre chose que nous faisons est d'apporter les connaissances scientifiques, les outils, les ressources et les informations pour ces organisations. Mais l'un des leviers les plus importants reste les artistes qui insistent pour présenter leur travail dans ces conditions. Et cela fonctionne. Nous avons une plate-forme Green Riders, que nous avons développée pour la musique et le théâtre. Si vous avez un artiste qui réclame qu'un bâtiment soit fourni en énergie verte, cela n'est pas forcément possible. Mais il peut demander si le lieu possède une politique environnementale. C'est une manière de faire prendre conscience des enjeux. Et c'est surtout nécessaire pour que des systèmes se mettent en place et que les pratiques se normalisent.

Une autre chose que nous mettons à disposition - et que n'importe quelle organisation en France peut utiliser - est une série d'outils gratuits disponibles sur Internet afin de mesurer son empreinte carbone. On peut utiliser ces outils pour les galeries, pour les bureaux, les festivals, et ce partout dans le monde. C'est très facile à utiliser, il suffit de mettre en place un compte. Nous demandons seulement aux organisations de compléter quelques informations et ensuite nous attribuons des appréciations sur ce qui est considéré comme une bonne ou mauvaise pratique afin de les orienter. Voici un exemple d'un théâtre qui a utilisé un de nos outils pour mesurer l'empreinte d'une tournée au Royaume-Uni. Vous pouvez voir que près de

la moitié des émissions proviennent des hôtels. Donc vous pouvez demander aux hôtels s'ils font attention à leur consommation d'énergie. Ensuite le transport : comment les artistes, les techniciens, le matériel se rendent sur les lieux ? Quel est l'itinéraire de la tournée ? Tout cela fait partie d'un rapport que j'ai réalisé sur les arts itinérants à travers les groupes, les orchestres et les troupes. Et cela concernait les productions artistiques présentées au sein du Royaume-Uni et à l'étranger. Une manière de rendre compte des impacts et des moyens à mettre en œuvre.

Le dernier point qui nous intéresse concerne le transport du public. Car comme je l'ai déjà souligné, cela représente la moitié des émissions du secteur. C'est la même chose pour la musique, les arts visuels et le théâtre. Nous travaillons sur un ensemble de moyens simples à travers les opérateurs de transports pour aider les structures à encourager leur public à utiliser des moyens de déplacement qui réduisent les émissions. Et encore une fois, c'est une manière supplémentaire d'aborder ce sujet avec le public. En définitive, Julie's Bicycle a pour objectif de mettre en relation les organisations, imposer des standards sur la façon dont les organisations fonctionnent, essayer de faire en sorte que cela ne soit pas trop contraignant. De nombreuses organisations artistiques ont des budgets et des emplois du temps serrés. Alors comment faire pour que cela soit plus simple ? En se regroupant.

Enfin, KT Tunstall, qui a travaillé notamment avec Cape Farewell et a contribué au travail sur Long Horizons, est une artiste très concernée et passionnée par ces enjeux. Elle dit que si l'industrie musicale crée un mode opératoire pour les artistes, cela sera plus facile pour eux de communiquer avec leur audience. A partir de cette position, l'art aura une position intrinsèque et les artistes pourront s'exprimer avec confiance et force sur leur sensibilité au changement climatique.

Je conclurai en disant que le développement durable est l'art de mieux vivre en tenant compte des limites écologiques de notre planète. Et les artistes, plus que de simples acteurs dans ce processus, en sont l'essence même. Je pense qu'il faut reconnaître que les arts sont au centre du changement climatique et qu'ils peuvent aider la société à reconfigurer un futur durable.

PRÉSENTATION DU RÉSEAU IMAGINE 2020

Theresa VON WUTHENAU

Coordinatrice, réseau Imagine 2020 (Europe)

(Montpellier), LIFT (Londres), Arsadmin

Intervention en français

Je vais vous présenter le réseau européen Imagine 2020 qui s'est créé sur la conviction que le secteur culturel doit jouer un rôle de premier plan dans la prise de conscience du changement climatique et contribuer à l'évolution du comportement des citoyens vers un avenir durable.

Nous abordons le sujet tout d'abord par le biais des structures impliquées, en tenant compte de leur rôle dans la présentation des projets artistiques mais aussi dans leur fonctionnement au jour le jour. Puis nous nous attachons à accompagner les artistes qui par le contenu de leur travail traitent du changement climatique et réfléchissent à de nouveaux modes de production. Enfin nous travaillons avec un certain nombre de partenaires dont Tipping point, Cape Farewell, Julie's Bicycle, l'Ademe en France, le British Council, le Goethe institut, Greenpeace, Oxfam, et plein d'autres... Notre principal financement provient du programme Culture de l'Union Européenne. Nous avons également des partenaires publics au niveau municipal, régional et national.

La genèse du réseau

Le réseau est né de la rencontre de personnes engagées, d'individus qui souhaitaient impliquer dans ce mouvement le spectacle vivant, qui nous paraissait un peu à la traîne. Nous voulions créer une voie européenne plutôt que de rester au niveau national, créer un réseau d'échange, d'informations, de références et de ressources pour nous entraider afin de renforcer l'impact de chacun des partenaires au niveau local. Au début six personnes se sont rencontrées à Oxford en 2007 à l'occasion d'un Tipping point, cette organisation anglaise, qui organise des rencontres art/science. Un projet pilote a été défini et nous sommes partis à la recherche d'un financement européen. Ce réseau comprenait le Kaaitheater (Bruxelles), Le théâtre Le Quai (Angers), le Domaine d'O

(Londres) et Bunker (Ljubljana). Un premier financement européen a permis de développer un projet sur deux ans sous le nom de Thin Ice. Très vite nous avons choisi d'élargir le cercle tant sur le plan géographique que sur le plan du contenu. Cinq nouveaux partenaires nous ont rejoint : Perforacije (Zagreb en Croatie), New Theatre Institute of Latvia, (Riga, Lettonie), Transforma (Torres Vedras, Portugal), Rotterdamse chouwburg, Rotterdam (Pays-Bas), Kamnagel, (Hambourg).

Les objectifs du réseau Imagine 2020

Les objectifs sont d'engager le secteur culturel vers une meilleure prise en compte des changements globaux, tant dans la gestion de leur structure que dans leurs projets artistiques. C'est notamment en mettant en avant le lien « art et science » que le réseau souhaite s'impliquer sur les changements globaux. Les artistes jouent un rôle essentiel dans la prise de conscience et la sensibilisation des citoyens sur ses sujets.

Notre première mission est d'informer et de soutenir une génération d'artistes en Europe. Nous avons vu dans le sondage réalisé par COAL, qu'effectivement les artistes sont le premier groupe ciblé. Il s'agit de les soutenir financièrement, en présentant leur travail mais aussi en leur donnant les moyens de mieux travailler en terme de modes de production, mais surtout nous les accompagnons sur le contenu, en les mettant en relation avec les scientifiques, les milieu associatif, les ONG, en encourageant un échange créatif entre le monde de l'art, les scientifiques et les politiques. Le monde artistique peut donner de l'espace physique, des lieux, mais aussi et surtout un espace mental, pour réfléchir différemment, aborder les choses autrement. C'est là que nous avons réalisé le plus de choses, avec succès. Simplement réunir des personnes d'horizons différents et les laisser discuter et avancer.

Les activités du réseau Imagine 2020 : Créer, connecter, apprendre, échanger, communiquer, et documenter.

Créer, soutenir la création artistique par des commandes, est au cœur de notre projet. Elles se font localement par chacun des membres du réseau ou collectivement, c'est à dire en mettant en commun nos ressources pour passer commande à un artiste ou plusieurs artistes, monter des coproductions, diffuser les créations au sein du réseau. Nous travaillons avec des artistes, qui agissent comme des catalyseurs du changement. Par ailleurs, et c'est en cela que nous collaborons de près avec Julie's Bicyc, nous cherchons les moyens de faire tourner des œuvres artistiques à travers l'Europe en ayant un impact minimal. Il faut identifier les solutions, recréer sur place, commander un concept plutôt qu'une œuvre finie, ou s'il y a voyage, quels sont ses impacts environnementaux et financiers pour les artistes et pour les structures.

Connecter. Créer des connections avec les acteurs scientifiques et politiques. Monter par exemple, comme au Domaine d'O, des résidences dans des centres de recherche, développer des activités pédagogiques, réfléchir ensemble à comment améliorer les façons de faire. Qu'est-ce qui a marché dans un lieu, pourquoi et avec quel public ?

Nous organisons notre première académie d'été appelée Summer Lab, cet été à Montpellier. Notre site web devient un centre de ressources online, en vue de diriger les artistes vers d'autres ressources.

Communiquer et Documenter. Il faut réfléchir au niveau du réseau à des manières efficaces et utiles de communiquer, comment disséminer les résultats auprès d'un maximum d'acteurs ? Nous avons cinq ans pour réunir une documentation à la fois artistique, mais aussi sur le fond et le fonctionnement, qui puisse servir à d'autres.

Quelques exemples de réalisations

Voici une réalisation des artistes Ackroyd and Harvey qui travaille sur le sujet depuis des années. Ils ont réalisé une œuvre pour Bunker, notre partenaire slovène. Sur cette place publique, qui était à l'origine un champ, ils ont recréé des portraits des personnes qui travaillaient sur ces champs, à partir d'une technique utilisant la photosynthèse. L'œuvre est un prétexte à faire vivre l'espace public et à

organiser des conférences et des activités sur le sujet. Ici également Anne Teresa de Keersmaker, chorégraphe très connue sur la scène internationale, qui a créé une trilogie sur ces questions. Un important projet a été mené par Arts Admin, à Londres, à la rencontre de l'art et de l'activisme dans la City de Londres. Pendant trois semaines, des interventions d'artistes, des ateliers, des interventions avec des jeunes artistes, des conférences publiques, des spectacles participatifs ont été organisés dans l'espace public sans autorisation.

Un artiste français important à découvrir est Frédérique Ferrer, qui a réalisé les *Chroniques du réchauffement*, une trilogie sur le changement climatique. Géographe de formation, il s'intéresse à tout ce qui touche la terre en général. Sa première création *Mauvais temps* a été coproduit par le Quai à Angers. Elle mettait en scène les conférences internationales, autour du changement climatique, de type Copenhague. Christopher Crimes et moi l'avons mis en contact avec le responsable du changement climatique au sein de l'ADEME, qui a réussi à lui avoir une accréditation scientifique pour participer à une conférence préparatoire pour Copenhague à Bonn. Suite à cela, il a complètement réécrit sa pièce. Dans l'autre sens, une vingtaine de chercheurs du CNRS qui avaient rencontré Frédéric lors de la conférence sont venus voir la pièce. C'est aussi une manière d'approcher d'autres publics. Sa dernière pièce s'appelle *Comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer le réchauffement climatique*, présentée pour la première fois les 17 et 18 mars au Domaine d'O.

Au sein du réseau, il est également beaucoup question d'éco responsabilité. Même si ce n'est pas notre objectif de départ, nous nous devons d'être en cohérence avec nos engagements. Afin de tenir compte de la diversité des structures, nous avons rédigé une charte d'éco responsabilité et une fiche technique verte à l'attention de tous les partenaires. Cette fois-ci, c'est le lieu qui demande aux artistes d'agir différemment ou qui leur explique pourquoi les choses se font différemment. Nous cherchons par exemple à travailler avec des hôtels qui ont une politique différente, avec des traiteurs bios et locaux.

Enfin nous entretenons un dialogue continu avec les institutions européens et réfléchissons avec eux à la manière d'intégrer des critères développement durable dans la sélection du programme culture en 2014.

PRÉSENTATION DE CULTURA21

Sacha KAGAN

Fondateur, Cultura21 (International)

A lire : *Art and Sustainability: Connecting Patterns for a Culture of Complexity*, par Sacha Kagan. Ed Transcript Verlag.

Présentation du réseau Cultura21

Cultura21 est un réseau international qui rassemble des artistes, des chercheurs, des activistes et autres agents culturels, autour de la recherche de « cultures de soutenabilité ».

C'est une plate-forme qui existe à plusieurs niveaux, les voici par ordre chronologique :

En Allemagne, depuis 2005, ce sont : Un réseau national, un Institut (i.e. une association), une équipe rédactionnelle autonome (le webmagazine), des groupes locaux et équipes *ad hoc* par projets (e.g. 'Subkulinaria' à Cologne en 2008) ;

Au niveau international, depuis début 2007, ce sont : un réseau d'échanges en ligne (avec mailing-list, site web, wiki et réseaux sociaux), et une équipe qui assure l'organisation ou co-organisation d'événements internationaux permettant un apprentissage mutuel et la promotion d'une orientation écologique et de développement soutenable dans les milieux culturels et artistiques.

Parmi les événements organisés :

- Une journée d'Ateliers dans l'Arsenale Novissimo Bacini lors de la Biennale de Venise en 2007 ;
- La rencontre « art, culture et changement climatique » à l'Académie Centrale des Beaux-Arts de Pékin en 2008 (avec la Fondation Asie-Europe, l'ASEF) ;
- La conférence « Culture|Futures » en parallèle de la Conférence des Nations-Unies sur le Climat à Copenhague en 2009 ;
- La première édition de l'Université d'Été de Cultura21, en 2010 à Gabrovo en Bulgarie, sous l'acronyme anglais ASSiST, pour « Université d'été internationale des arts & sciences pour une soutenabilité à travers les transformations sociales ». Le thème de la première édition d'ASSiST était la marche comme pratique transversale de recherche-action.

Dans d'autres pays, des organisations rattachées au réseau se sont formées : de manière formelle au Mexique (avec Cultura21 MX depuis 2007) et en Scandinavie (avec

Cultura21 Nordic depuis 2009), et de manière informelle en Italie (entre 2007 et 2009) et en France (où une petite antenne parisienne est en cours d'émergence). Le réseau international s'associe également avec d'autres organisations comme par exemple, en Amérique Latine, le Red Latino-Americano de Arte para la Transformacion Social, ou en Inde, le réseau d'artistes KHOJ à New Delhi et le centre de recherche CSCS à Bangalore.

Cultura21 n'a aucun salarié permanent, et fonctionne jusqu'à maintenant entièrement sur le bénévolat de ses membres. La forme, assez flexible et partiellement formelle, partiellement informelle, de Cultura21 est aussi en elle-même une sorte d'expérimentation de certains des principes socio-écologiques que nous avançons. Elle vise à encourager les expérimentations culturelles – en contraste avec, par exemple, la tentative avortée de "KulturATTAC" (la branche culturelle de ATTAC en Allemagne, qui a connu des difficultés et dont Cultura21 a émergé en 2005). Mais je n'aurai pas le temps ici d'approfondir sur le sujet.

Une culture de soutenabilité

Je vais maintenant parler du fond, de l'approche que nous avons (au sein de l'équipe de coordination du niveau international), du sens d'une « culture de soutenabilité » et d'une « esthétique de soutenabilité ». Je vais utiliser ici mes propres mots (il ne s'agit pas d'un texte « officiel » de Cultura21), mais je crois qu'ils reflètent une position partagée :

Nous concevons une culture de soutenabilité comme une culture qui s'ouvre sur les complexités écologiques et culturelles, afin de nourrir des perspectives de résiliences aux sociétés humaines contemporaines. Pour reprendre la phrase de l'artiste écologique David Haley : « Nous devons apprendre à ne pas avoir peur de la complexité ». C'est une approche qui fait profondément écho, en France, avec la méthode d'Edgar Morin.

Nous concevons une esthétique de soutenabilité, comme une esthétique de la

sensibilité à ces complexités, qui permet d'éviter deux écueils :

- Le réductionnisme moderniste, celui de la vision fragmentaire, éclatée ;
- L'holisme, c'est à dire la réduction au tout.

Une esthétique de soutenabilité doit donc, entre autres, permettre à la fois une expérience des distinctions et des « motifs qui connectent » (selon l'expression de Gregory Bateson).

Les artistes et les scientifiques, forts de leur capacité à analyser et à repenser les situations, peuvent apporter, dans le cadre d'échanges avec la société civile, d'importantes contributions dans les années à venir. Mais pour ce faire, ils et elles ont cependant un besoin urgent de lieux et de temps dédiés, pour transcender les frontières entre les disciplines et sortir de leurs activités habituelles. Cela nécessite aussi une réelle motivation de leur part, à explorer un champ de recherche-action transdisciplinaire. Cela requière également un équilibre dynamique entre réflexivité, critique, engagements concrets et sentiments moraux, entre le rationnel d'une écologie scientifique et le par-delà-le-rationnel d'une phénoménologie animiste.

Le but de Cultura21 est de favoriser l'émergence d'acteurs effectifs du changement, et non de simples observateurs des crises contemporaines, des prophètes blasés ou des critiques uniquement retranchés dans leur milieu artistique.

Depuis cette orientation, quelques mots sur mon analyse des initiatives dans le domaine art et écologie. Le réseau Cultura21 est en effet très ouvert, et inclut des groupes et réseaux avec des approches très différentes, dont par exemple :

- Des « artistes écologiques » au sens américain du terme (tel que défini par Green Museum par exemple) ;
- Des artistes qui font de la « sculpture sociale » dans la descendance de Joseph Beuys ;
- Des artistes et interventionnistes dans le style des Yes Men, ou de Wochenklausur ;
- Des artistes de la mouvance de la « critique institutionnelle » (qui mène une réflexion critique poussée des institutions artistiques) ;
- Des commissaires d'expos, artistes, et autres pour qui l'écologie est surtout un thème pour des expositions d'arts contemporain ;
- Des sociologues et autres chercheurs qui s'impliquent dans des projets culturels, pas forcément strictement artistiques mais de

nature culturelle au sens large ;

- Des pratiquants du community art, du théâtre forum, etc.

Il s'agit d'une constellation, et notre but et de faire des liens, et surtout pas d'exclure telle ou telle mouvance, même si nous proposons une vision bien spécifique, que j'ai résumée juste avant. Nous considérons que ces différentes mouvances recèlent une grande richesse et peuvent s'inspirer mutuellement.

Cependant, j'observe également certaines tendances préoccupantes, qui correspondent à certains risques de simplifications :

- La simplification réductionniste est encore présente, structurellement, dans une grande partie des mondes de l'art ;
- La superficialité est très grande chez beaucoup d'artistes dont certaines « stars » pour qui les thèmes écologiques ne sont qu'un support prétexte à la poursuite de leur préoccupations habituelles (par exemple, je ne suis pas du tout convaincu par le travail de Sophie Calle dans le cadre de Cape Farewell).
- Certains travaux artistiques propagent par ailleurs, un simplisme techno-optimiste naïf et, selon mon analyse, dangereux, comme par exemple le petit lapin transgénique d'Eduardo Kac, et son discours peu réfléchi sur le sujet, ou encore la fascination béate de certains pour les nanotechnologies ;
- Parallèlement à cela, il se développe parfois une confusion entre la complication, peu complexe, des nouvelles technologies (y compris souvent aussi, malheureusement, des biotechnologies), et la réelle complexité écologique. Certains programmes arts & science contribuent à cette confusion, et/ou véhiculent des discours évolutionnistes néo-Darwiniens problématiques.
- Par ailleurs, chez les artistes dits 'écologiques' existe souvent un risque de simplification holiste, avec une vision de « tout est connecté à tout en notre mère Gaïa », qui elle aussi peut nuire, sur le long terme, à une culture écologique car elle fait l'impasse sur les tensions et contradictions qui font la richesse des diversités écosystémiques.
- Et enfin, en réaction à cette dernière tendance, se profilent également des tendances à ne voir en l'écologie que le chaos, que les conflits, ou à n'y voir que des constructions culturelles.

Pour résumer en une phrase: Il n'est certes pas facile de ne « pas craindre la complexité », mais c'est la vie elle-même qui nous invite à faire l'expérience de sa complexité.

PRÉSENTATION DE CAMPO ADENTRO

Fernando GARCÍA-DORY

Artiste et fondateur, Inland Campo Adentro (Espagne)

Intervention en français

Merci à COAL pour l'invitation. Je suis ravi de voir que nous sommes plusieurs à partager les mêmes convictions concernant la position de l'artiste comme agent du changement. C'est une question que l'on retrouve dans l'école de design de Milan : « plus de socialisation, moins de consommation des ressources, résultat plus de qualité de vie ». Cela a commencé très tôt dans les années 70 et 80, et même avant au XIX^e siècle, avec Ruskin.



Il s'agit d'un projet de sculpture sociale qui a commencé avec une école mobile autour de la question des matières premières et des savoir faire ruraux. J'ai grandi à la campagne puis ai été formé à l'art contemporain, c'est pourquoi j'avais envie de comprendre la distance toujours plus grande entre l'art contemporain établi et l'héritage de la culture rurale. Pour moi donc, le rapprochement de l'art et de l'écologie tend vers la question rurale. C'est le fondement de l'agro-écologie c'est à dire l'écologie en relation avec un sacro-système.

En Europe, nous n'avons pas de système naturel vierge comme ceux que les premiers artistes du Land Art ont trouvé en Amérique du Nord. En France, il y a surtout une culture de terroir, un patrimoine élaboré par le paysan. Elle constitue, avec la péninsule Ibérique, un territoire de transition entre les écosystèmes du Nord de l'Europe et le nord de l'Afrique. Les écosystèmes sont diversifiés dans le Nord

avec une influence atlantique de pâturage ; tandis que dans le Sud, il y a des régions désertiques toute l'année. Cela a commencé il y a des milliers d'années avec les premiers herbivores qui, de manière spontanée, ont fait le parcours du Sud au Nord en suivant les saisons. Cette transhumance naturelle a été reprise par les bergers pendant des siècles et elle existe encore aujourd'hui. Il y a des mouvements de troupeaux qui marchent du Sud au Nord pour profiter de la différence climatique et la saisonnalité. Il y a encore peu de temps, on aurait pu dire que cette question de la transhumance faisait partie d'une histoire dépassée, qu'il fallait se moderniser et évoluer. Aujourd'hui, les scientifiques ont découvert que le mouvement des moutons nourrit le sol, améliore sa fertilité et transporte des

semences. En traversant la route, les moutons modifient l'écosystème, ils donnent des nouvelles possibilités d'adaptation à des plantes dans un contexte de changement climatique. Ce qui nous intéresse, c'est donc de savoir comment les paysages et les bases de notre alimentation sont vraiment liés à des systèmes de production et des systèmes agricoles. Quand on cherche à comprendre et à soutenir une certaine agriculture, on en vient directement la question de la soutenabilité.

Nous avons commencé à travailler sur ces sujets il y a dix ans au sein de la Plateforme rurale. La Plateforme rurale est une coalition espagnole qui réunit des syndicats agricoles, des associations environnementalistes, des groupes de consommateurs... qui agissent pour défendre une « campagne vivante ». C'est ce qui définit le projet Campo Adentro. Sa relation avec le gouvernement central est une question clé pour construire un lien durable entre des secteurs très différents. Il faut inclure la périphérie au centre, comme je le dis, et intégrer les ministères, les acteurs sociaux, les universités espagnoles (il y en a cinq qui participent au projet) au sein d'un réseau européen qui réunit l'Angleterre, le Portugal, l'Irlande, le Royaume Uni et la France via COAL.

Le projet s'est construit en trois temps et sur quatre années. Nous avons commencé à échanger avec des artistes pour développer une autre manière de considérer la question rurale, et voir comment la population locale

rurale pourrait influencer la manière de comprendre notre rôle et notre message. Une conférence internationale a été organisée en octobre 2010 avec 100 participants. Nous y avons conclu qu'il fallait envoyer des artistes en résidence avec une dispersion territoriale qui nous offre la possibilité de travailler sur différents paysages, différents contextes ruraux, y compris dans les endroits où l'on pratique l'agriculture industrielle, les serres et la production intensive de légumes pour l'exportation. Les artistes ont répondu à un appel public. Huit projets ont été retenus parmi les 250 propositions. Nous avons commencé à les mettre en œuvre cette année à différents endroits du territoire espagnol. Il est intéressant de voir ce qui résulte selon le contexte local. A la fin de l'été, des expositions auront lieu dans les centres d'art locaux, en dehors du circuit de l'art contemporain. Puis une grande exposition sera organisée à la Reina Sofia afin de porter la voix de la campagne à la ville. Il s'agit de construire un dialogue avec l'imaginaire et développer de nouveaux regards esthétiques sur la question rurale grâce aux artistes contemporains.

L'autre question qui se pose est de savoir comment travailler avec les différentes audiences. Il y a d'un côté le contexte local qui est très important, et de l'autre, les élites culturelles. Il s'agit d'arriver à attirer l'attention de l'art établi de manière stratégique afin d'ouvrir un espace de discussion sur le futur de la campagne et de porter la voix du noyau rural qui travaille pour la durabilité.

En ce moment, nous discutons, avec les commissaires de la Tate Modern, sur la possibilité de mettre sur pied une exposition

itinérante pour 2013 autour de la question, de l'art, de l'agriculture et des moyens ruraux en Europe. 2013 est aussi l'année du vote de la politique agricole européenne.

Alice AUDOUIN

Sachant qu'en Espagne il y a aujourd'hui beaucoup d'agriculture intensive, y a-t-il un parti pris de soutien à l'agriculture biologique ?

Fernando GARCÍA-DORY

Le projet s'appelle « Campo Adentro, Art, agriculture et moyens ruraux ». C'est intéressant d'utiliser l'expression « moyens ruraux » car on comprend très bien qu'il y a des modèles d'agriculture différents et qu'il devient nécessaire de choisir un modèle de développement agricole pour l'Europe, avec des conditionnements environnementaux et sociaux. Notre objectif et le but de notre recherche est de créer un dialogue entre des acteurs divers. C'est le ministère de l'Agriculture qui définit les modèles d'exploitation. C'est pourquoi je pense qu'un processus de dialogue et de confrontation est nécessaire.

Les artistes peuvent permettre cela, mais auparavant de nouveaux critères doivent être mis en place car il ne faut pas tomber dans le manichéisme. Par exemple, on peut aller dire que tel champ est un champ de culture transgénique et commercial. Cette lecture très simple peut attirer l'attention mais c'est une solution facile. Notre idée est de trouver un moyen rural qui puisse soutenir les économies locales et conserver le contexte social riche.

PRÉSENTATION DU PAV – Living Art Park, Experimental Centre for Contemporary Art

Claudio CRAVERO

Commissaire d'exposition, PAV (Italie)

Intervention en français

Le contexte italien

Turin est située au nord-ouest de l'Italie. C'est une petite métropole du nord au même titre que Milan, Venise et Bologne. Avant de vous parler du PAV, le Parc d'Art Vivant, il me faut vous présenter le contexte italien. Il y a une forte sensibilisation politique et comportementale qui n'est malheureusement pas naturelle mais une conséquence des réglementations, notamment européennes. L'intérêt de la scène artistique à la préservation de notre patrimoine naturel a commencé il y a une dizaine d'années.



Nous avons commencé à travailler sur des thèmes liés à l'écologie, non pas seulement de manière passive par des expositions, mais de façon active à travers des projets que l'on peut qualifier de « militants » et qui conduisent à des « bonnes pratiques ». Parmi les expositions en Italie qui ont connu un succès discret, on peut retenir *Greenwashing* en 2008 à Turin, et *Green Platform* en 2009 à Florence. *Greenwashing* rassemblait vingt-cinq artistes dont Fiona Tan, Jorge Peris, Tomas Saraceno, Santiago Serra, Ettore Favini, Simon Starling invités à travailler sur le mot *Greenwashing*. C'est un néologisme utilisé pour nommer l'engagement de façade des grandes multinationales qui sont par ailleurs responsables d'une sérialisation massive des produits polluants. Dans cette exposition donc, les œuvres exposées suscitaient un sentiment écologique général, en critiquant et dénonçant des modèles imposés par la société. La plupart des artistes qui ont été exposés lors de *Greenwashing* et de *GreenPlatform* ont

travaillé aussi au PAV sur des projets spécifiques. Le Parc d'Art Vivant, appelé « The living art parc » s'inscrit dans cette histoire où la liaison entre l'art d'un côté, et l'écologie de l'autre, s'est toujours fait de manière naturelle. Les pratiques de l'art contemporain, à partir de l'expérience du LAND ART, ont dépassé l'auto-centrisme typique de l'individu ou de l'artiste. On note un fort retour des pratiques relationnelles et participatives, entendues comme processus de création mais aussi de sensibilité à l'altérité. Nous allons vers quelque chose de plus grand que nous, parce que nous sommes – ou mieux – nous devrions être des citoyens responsables du monde et dans le monde.

Genèse du PAV

Le Parc d'Art Vivant, a été inauguré officiellement en octobre 2008 et occupe une ancienne zone industrielle d'environ 23.000 m². Jusqu'au début des années 90, l'industrie métal-mécanique turinoise y produisait des pièces automobiles. Avant cette dernière transformation, le lieu est devenu un temps un terrain vague, un lieu qu'on pourrait dire suspendu dans le temps, utilisé comme décharge pour les débris de bâtiment, un « Tiers paysage », pour utiliser le concept élaboré par le paysagiste Gilles Clément. De nombreuses espèces végétales s'y sont implantées, pendant que l'espace devenait l'objet d'une négociation entre une pluralité d'acteurs dans le but de la réalisation du Parc d'Art Vivant, en substitution d'un autre parc initialement prévu. Le PAV est finalement né dans le contexte des J.O. d'hiver organisé à Turin en 2006. Comme à cou Vancouver, les J.O. ont engendré de nombreux changements urbanistiques.

Organisation du PAV

Le PAV est dirigé en partenariat avec la ville de Turin, l'AMIAT, société de gestion des déchets de Turin et deux fondations bancaires (la compagnie de San Paolo et la fondation Se Arte). Le PAV est un centre expérimental d'art contemporain. Lorsque l'on dit expérimental, cela signifie que le lieu de la production des œuvres est le même que celui de l'exposition. Le PAV est aussi un musée

interactif, un lieu de rencontre, où sont organisés des workshops et des ateliers, un centre de recherche attentif au dialogue entre l'art contemporain et la nature, entre la biotechnologie et l'écologie, entre le public et les artistes. La serre est le bâtiment central auquel on accède par la place. Elle a été réalisée selon les principes de l'architecture verte et bioclimatique. Le PAV a été initiée par l'artiste Piero Gilardi, un des maîtres de l'Arte Povera, et développé avec l'architecte paysagiste Gianluca Cosmacini.

Selon une définition de Piero Gilardi – le PAV est « un chantier ininterrompu » et il rappelle le concept exprimé par Nicolas Bourriaud, le théoricien de « L'Esthétique Relationnelle » qui faisait parti du comité scientifique du Parc à ses débuts : « *un parc d'art doit s'entendre comme lieu de négociation entre des hommes et des choses* ». La spécificité du PAV est donc l'art du vivant : un genre d'art dans le domaine de l'art contemporain qui explore le concept de vie. L'art du vivant n'est pas la représentation de la vie, mais une présence de la vie même. Quand on travaille avec la vie, il faut affronter l'aspect de « prendre soin de », c'est à dire la prérogative essentielle au but de tous les organismes vivants.

Le programme artistique

En 2006, a été réalisé *Trèfle*, la première œuvre d'art environnementale construite sur le territoire du PAV. C'est un organisme végétal pensé par l'artiste française Dominique Gonzalez-Foerster : un grand environnement en forme de trèfle à quatre feuilles constitué de terre et d'herbe, encadré dans le sol, et entouré par un mur de pierre recouvert de lierre. *Trèfle*, avant l'inauguration officielle du PAV en 2008 et de ses nouveaux espaces, a été utilisé comme lieu relationnel où se sont produits des pièces de danse et théâtre, des concerts, mais surtout les activités didactiques du PAV.



En 2009, sous la direction de Piero Gilardi, le directeur, et moi-même comme commissaire d'exposition, le PAV a réalisé *Village Green*, un programme d'interventions d'artistes articulé à l'intérieur du Parc visant à construire une sorte de « république verte » pour les artistes. Nous avons invité Michel Blazy et le couple italien Andrea Caretto et Raffaella Spagna qui ont exploré les particularités du sol. Il faut rappeler aussi qu'à ce moment là, le parc en était à sa naissance, donc la première chose à travailler était vraiment la terre, le sol. Michel Blazy a réalisé le projet *Noël en août*. Il a construit une sorte de cimetière de tronc de sapins abandonnés après le jour de Noël. Puis ces troncs morts ont servi de tuteur pour des plants de tomate. Plantées en mars pendant un workshop public appelé *Le Jour de Yule*, les tomates se sont développées autour des troncs jusqu'en août. Puis les légumes ont été recueillis et consommés lors d'une cérémonie d'été collective.



Les artistes Caretto et Spagna ont réalisé *Pedogenesis* (du Grec *Pédogenèse* qui veut dire « origine » et « formation du sol »), c'est un projet relationnel qui consiste à réaliser un potager dans une zone définie du Parc – marqué dans ses limites par une serre agricole à l'envers qui dessine la surface destinée à la culture de légumes. Ce morceau de terre a été ensuite donné à un citoyen en charge de la gestion du jardin, lequel a été attribué par une loterie suite à un appel ouvert dans le quartier. Le Parc est ouvert au public avec des horaires précis et il n'y a pas de restrictions ou clôture autour du potager. Le public qui visite le musée peut donc cueillir s'il le souhaite des légumes. À côté de la serre, les deux artistes ont installé une machine à compost où un groupe de citoyens ramène leurs poubelles organiques. Le compost joue ensuite un rôle dans la fertilisation naturelle du sol du potager. Il y a un échange entre le PAV et les citoyens qui reçoivent des haricots secs dans un petit sac comme symbole du don, un geste de troc qui rappelle la simple notion de « donner et recevoir ». L'aspect le plus intéressant est de rappeler la signification de « prendre soin de »

et le fait qu'avoir un potager aujourd'hui veut surtout dire avoir « du temps pour le temps de la vie », un des plus grands luxes aujourd'hui.

En 2010, deux grands projets ont caractérisé le programme artistique du PAV. Le premier consiste en la création d'un jardin dessiné par Gilles Clément, le théoricien français du *Tiers Paysage*. Le second a été la réalisation de la première exposition en Italie dédiée à l'américain Brandon Ballengée. Il a réalisé dernièrement une recherche sur les malformations des grenouilles indigènes. Dans les deux cas nous avons exploré le concept de biodiversité.

Clément a créé sur le toit vert du PAV, un jardin d'environ 500 m², appelée *Jardin mandala* parce que sa forme circulaire, rappelle celle d'un mandala hindou ou bouddhiste. Alors que les mandalas sont réalisés avec du sable et des pigments de couleur et laissés à la destruction du vent, le jardin de Clément est élaboré à partir d'une variété de plantes (de *Sedum*, *Euphorbia*, *Stipa* et *Crocsmia*) qui résistent au sol normalement sec. Ceci représente la perfection et la non permanence de la beauté de la nature. La capacité d'adaptation de ces plantes répond à l'un de nos problèmes global, la sécheresse, car elles n'ont besoin que du soleil et de la pluie naturelle, donc du ciel et de la terre. Par ailleurs, le jardin est dessiné pour respecter les principes du *Jardin en mouvement* et du *Tiers Paysage*, deux des principes de Gilles Clément. Quand on parle de *Tiers Paysage* on parle d'un paysage où toutes les espèces sont considérées comme précieuses, où il n'y a pas d'interdiction comme il y en a dans le *Catalogue officiel européen des espèces et variétés*. Enfin, le jardin cherche à promouvoir la biodiversité, un des aspects majeur défendu par Clément, écologiste militant, avec le *Mouvement des semeurs volontaires*.

Brandon Ballengée a présenté l'exposition personnelle *Praeter Naturam* (Au-delà de la nature). Il a réalisé une action écologique avec le public le long de la rivière Pô en étudiant les malformations des grenouilles et des têtards de la région. Ce faisant, il a aussi fait connaître les caractéristiques naturelles du lieu aux habitants qui ne savaient rien de leur propre territoire.



Pour conclure, le concept du PAV est fidèle à la pensée propre à la théorie éco-sophique promulguée par le médecin et philosophe français Félix Guattari, qui évoque les trois écologies environnementales, sociale et mentale. Il démontre que les problèmes écologiques doivent être affrontés par tous les acteurs en synergie et dans une perspective à long terme. Ce que nous sommes justement en en train d'analyser ici avec COAL. Les artistes peuvent suggérer une certaine écologie, une « écologie de l'esprit ».

PRÉSENTATION DE ÜBER LEBENSKUNST

Elena KOUNTIDOU

Responsable presse et relations publiques, Über Lebenskunst (Allemagne)

Quirin Wildgen

Über Lebenskunst (Allemagne)

Présentation de Über Lebenskunst

Le projet Über Lebenskunst, basé à Berlin, est une initiative pour la culture et la durabilité, initiée par l'office fédéral de la culture (Kulturstiftung des Bundes) et le centre culturel Haus der Kulturen der Welt. Financé à 100% par la fondation, Über Lebenskunst est leur premier grand projet entièrement dédié à l'art et la durabilité. Le titre réunit l'idée de l'art de vivre, qui se dit en allemand « Lebenskunst » et le concept de la survie « über leben ». Über Lebenskunst veut donc dire « l'art de vivre de la survie ». La question du sens de « bien vivre » dans un contexte de crise écologique mondiale, constitue le noyau central et la thématique du projet. Il rassemble des acteurs de l'art, de la science, de la société civile et de la politique et a pour but, grâce à la créativité et l'imagination, de développer et de mettre en œuvre de nouvelles habitudes pour un changement culturel profond.

CALL FOR FUTURE

Über Lebenskunst a commencé en avril 2010 avec le lancement d'un appel à projets mondial appelé « call for future ». Nous avons reçu 850 idées de partout dans le monde. Un jury international en a choisi 14. Je tiens à souligner qu'ils ont privilégié les petites initiatives locales aux grands noms. Ces projets sont dorénavant subventionnés pendant un an, à hauteur de 20 000 euros chacun. Parallèlement, nous développons depuis l'année dernière, des collaborations avec des artistes des scientifiques et des militants. Nous collaborons aussi bien avec de très petites initiatives qu'avec de grandes institutions comme le Goethe Institut, le Guggenheim et des universités allemandes.

Les actions ont commencé en mars 2011 avec une série d'événements, de discussions et d'ateliers. Tout au long du printemps, nous organisons des concerts sur le changement climatique et présentons des actions et des installations dans la ville de Berlin. Certaines actions ont lieu sur place, à la Haus der Kulturen der Welt, mais aussi un peu partout dans la ville car nous nous adressons à un très vaste public. Un grand festival se déroulera du 17 au 21 août.

Rendre la réalité du changement climatique perceptible au quotidien

Le projet Über Lebenskunst vise à rendre perceptible la réalité du changement climatique, qui semble toujours abstraite, notamment en ce qui concerne les décisions individuelles du quotidien et notre responsabilité sociétale.

Les questions que nous posons dans nos projets sont très simples : Qu'est-ce que je mange aujourd'hui ? Comment je m'habille ? Comment je me rends au travail ? Où est-ce que je passe mes vacances ? Parce que nous souhaitons montrer que chacun peut, selon ses besoins, changer le monde s'il se détache de ses habitudes et s'il réorganise son quotidien d'une manière nouvelle. C'est pourquoi le projet aborde le mode de vie des citoyens de façon concrète. Les projets sont développés dans quatre domaines : l'éducation, la mobilité, l'alimentation et l'utilisation des ressources.

Quelques exemples concrets

Nous avons développé un grand programme éducatif qui s'appelle « Über Lebenskunst Schule » en coopération avec l'université de Berlin. Il s'adresse aux artistes et aux intermittents du spectacle. Pour l'instant dix-huit artistes y participent pendant un an. Ensuite, ils iront dans les écoles travailler avec les élèves à des projets artistiques dédiés au développement durable. Le but étant évidemment de sensibiliser les jeunes enfants acteurs de notre avenir.

Un autre projet est « Chambre à provisions », une réserve réalisée par un groupe de trois artistes. Elles abordent le sujet de la nourriture, de la culture alimentaire, dans et autour de Berlin. L'idée est de remplir cette chambre à provision avec des produits et des aliments de Berlin et de ses environs. Au-delà, elles s'intéressent aux histoires, aux problèmes et aux anecdotes qui sont liées à ces produits alimentaires. Les artistes racontent leurs rencontres et leurs expériences au jour le jour sur un blog et soulèvent des questions comme : comment trouver un abattoir autour de Berlin ? Pourquoi n'y a-t-il plus de fromages de Berlin ? Pourquoi sont-ils produits ailleurs ? Un des coproducteurs de ce projet est Fernando García Dory avec lequel nous travaillons déjà depuis quelques mois et qui sera bientôt chez nous pour un atelier sur le fromage. Le groupe d'artiste prendra également en charge la restauration tout au long du festival.



Mein Lieblingsteil « mon habit préféré » est un autre projet développé avec une créatrice de mode, un philosophe et une activiste d'ONG. L'idée est de raconter l'histoire des vêtements de celles et ceux qui les possèdent mais aussi qui les portent, et tout le circuit de la production, du commerce et de la transformation du textile.

Un autre projet mené par une artiste et une scientifique étudie les variétés végétales de Berlin. Elles vont dans les jardins ouvriers, très nombreux à Berlin et globalement tenus par la communauté turque de Berlin. Ils redeviennent à la mode depuis peu et attirent beaucoup de jeunes berlinois. Ces artistes proposent de réunir ces différentes personnes afin qu'elles échangent sur leurs expériences et sur les plantes.

« Energy street fight » est un jeu virtuel développé par un jeune entrepreneur et un designer de jeux vidéos. Ils ont créé un combat dans une rue de Berlin afin d'inciter les

habitants à réduire leur consommation d'énergie. Cette « energy street fight » qui sera accompagnée d'un jeu virtuel avec des avatars donne l'exemple.

Un grand festival en août 2011

Cent heures de programme, soit quatre jours et quatre nuits où sont présentés des installations, des performances, des concerts, des films, des ateliers, des lectures et des discussions, parallèlement aux projets que je viens de présenter.

La Haus der Kulturen der Welt sera transformée en un lieu temporaire de vie et de travail. Les visiteurs du festival seront invités à participer activement. Ils auront la possibilité d'arriver par bateau solaire ou par vélo, ils pourront dormir dans deux constructions temporaires du festival : un hôtel temporaire écologique construit sur le toit de la House der Kulturen der Welt, et l'autre dans son vestiaire où l'artiste belge, Chris Verdampt va installer des petites couchettes et travailler autour de la question du sommeil. Car la durabilité c'est aussi le sommeil, dans notre société de plus en plus stressée qui ne prend plus le temps de penser et de réorganiser son quotidien et sa vie. Nous travaillons également sur le projet *Global whom* qui utilise les nouvelles technologies de transmission et permettra de suivre en direct sur le Net les événements organisés dans les institutions partenaires.

Nous collaborons avec les institutions de cinq autres villes : Nairobi, New York, São Paulo et New Delhi pour créer un dialogue entre les experts du développement durable et le domaine de l'art. Cette discussion sera complétée par des projets vidéo artistiques qui donneront un aperçu des pratiques sociales et artistiques des cinq villes.

Pour finir, comme tout projet dédié à l'art, la culture et la durabilité nous nous posons énormément de questions sur notre propre fonctionnement, c'est pourquoi nous sommes conseillés par un institut spécialisé sur l'écologie. Le bilan énergétique de Über Lebenskunst sera établi et nous proposerons un système de compensation des émissions de gaz à effets de serre produites. L'accompagnement et le conseil scientifique et technique sur la gestion et la mise en œuvre durable dont nous bénéficions deviendra le fil conducteur pour la gestion durable des projets artistiques et culturels dans la région de Berlin.

INTERVENTIONS D'ARTISTES
30.03.2011

LUCY ORTA

PHILIPPE RAHM

JEAN-PAUL GANEM

Lucy ORTA

Artiste, Lucy + Jorge Orta

Nous avons travaillé une vingtaine d'années sur les thématiques du lien social (vêtements refuge), sur les questions de l'immigration (Antartic village), autour de la distribution de nourriture en recyclant des fins de marché, les réseaux sociaux avec l'organisation de repas (70x7), l'habitat précaire et aussi l'eau. Nous avons par exemple rendu potable l'eau du canal de Venise lors de la Biennale de Venise de 2005, ainsi que l'eau du canal de Rotterdam lors de l'exposition au Museum Boijmans Van Beuningen en 2006.

Le projet Amazonia

Nous avons été invités par le Musée d'histoire naturelle de Londres en 2007 pour travailler avec eux sur les questions de la biodiversité pour 2010, année internationale de la biodiversité. Le Musée d'histoire naturelle de Londres, qui a une grande politique d'exposition d'art contemporain aussi bien par l'organisation d'expositions que d'invitations d'artistes en résidence au sein des laboratoires de recherche scientifique, nous donnait l'énorme opportunité de collaborer avec des scientifiques. Nous avons notamment pu collaborer à un groupe de travail autour de l'année internationale de la biodiversité. Ce travail a donné lieu à une grande exposition fin 2010. Malgré nos tentatives, nous n'avons malheureusement pas pu faire voyager l'exposition au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Amazonia résulte d'un voyage que nous avons fait en Amazonie. Quand nous nous sommes engagés sur ce projet, il nous a paru essentiel d'être réellement impliqué sur les questions de la biodiversité. Nous avons sans doute choisi la voie la plus facile en allant en Amazonie, où chaque hectare réunit à lui tout seul près de 1500 espèces de plantes, 2,5 millions d'espèces d'insectes, des dizaines de milliers de plantes et deux milles oiseaux et mammifères ! Par chance, en 2009, nous avons pu rejoindre l'équipe de Cape Farewell qui partait tout juste pour son premier voyage en Amazonie, en compagnie de scientifiques de l'Environmental Change Institut d'Oxford, qui travaillent depuis des années sur l'Amazonie péruvienne. Nous étions entourés de dix-neuf artistes exceptionnels, des photographes, des ingénieurs du son, des

artistes digitaux mais aussi de Charlie Kronick de Greenpeace Angleterre, Yann Martel auteur de *Life of Pi*. Comme tous les voyages Cape Farewell, c'était à la fois une expérience unique, une ouverture sur un sujet qu'on ne connaissait pas, un partage avec les scientifiques...



Le voyage a duré quatre semaines, nous sommes montés jusqu'à 4500 mètres. Nous nous arrêtons dans des stations et des réserves scientifiques. Nous avons traversé à pied la forêt subtropicale en suivant les chemins incas vers le bassin amazonien, jusqu'à Madre de Dios. Puis nous avons navigué environ 350 km, à travers les rivières au cœur de paysages spectaculaires. Nous avons vécu une expérience magnifique, dans la Manu biosphère. Il s'agit d'un site mondial, protégé par l'Unesco, où a été enregistrée la plus grande biodiversité du monde. Là, nous avons participé à la collecte de données scientifiques. En tant qu'artistes, nous avons photographié, tourné des vidéos... Nous n'avons pas pu dessiner à cause de l'humidité, mais toutes ces expériences nous ont donné l'envie par la suite d'exprimer au maximum les émotions que nous avons pu ressentir.

En premier lieu, nous avons dessiné de nombreuses idées de sculptures. Par exemple, voici le dessin d'une intervention de mobilité fluviale avec des gilets de sauvetage et des sauveteurs de cette biodiversité. Un des projets importants pour nous était la

photographie. Nous avons été inspirés par la pratique de collecte de données, qui s'organise par la découpe minutieuse de parcelles de territoire d'un hectare. Nous avons conçu une pièce qui peut être perçue comme une sorte de provocation de ce qui se passe en Amazonie avec la vente de terres, de forêts. Nous avons divisé un hectare en mètre carrés, soit 10 000 m² et avons photographié chaque parcelle. Grâce au système de mesures métriques, nous avons donné une adresse GPS à celles-ci, donc à chaque photographie, à chaque espèce. Nous avons présenté 18 mètres carrés au Natural History Museum. Nous voulions donner au public l'envie de s'investir un peu dans les programmes de recherches et de réflexion sur nos forêts. Nous avons mis en place un système de donation au programme de recherche du Manu Biosphère à travers 10 000 affiches promotionnelles mises à la disposition du public du musée. Nous avons récolté 400 livres. C'est une œuvre qui touche le public de façon relationnelle, mais aussi engagée.

A partir de ces photographies, nous avons réalisé un certain nombre de pièces : nous avons imaginé des nouvelles espèces de fleurs en textile, nous avons fabriqué un bateau, du nom de « Madre de Dios - fluvial Intervention Unit », rempli de petits animaux d'espèces très diverses. Nous avons également travaillé avec le département de paléontologie du musée, sur les fossiles de dinosaures. Les dinosaures sont évidemment la preuve très concrète de l'extinction des espèces. Il y a déjà eu cinq grandes extinctions. Comme les scientifiques nous l'ont exposé, nous vivons actuellement la sixième extinction, cette fois-ci causée par les humains. Nous avons réalisé des moulages d'os de dinosaures en porcelaine de Limoges et nous les avons présentés en lien avec des petites espèces, presque invisibles, de fleurs et d'insectes qui disparaissent tous les jours, alors même que nous ne les avons pas encore découvert.

Le projet des moulins

Avec Jorge, nous sommes en train de mettre en place un projet culturel assez ambitieux, le long de la rivière Grand Morin, proche de Coulommiers, en Seine-et-Marne. Ce projet est né de notre désir de protéger les bâtiments historiques le long de cette rivière et de leur donner une nouvelle vie à travers notre pratique artistique. En 99, nous avons trouvé une ancienne laiterie mécanique qui datait du

XIX^e siècle. Nous y avons installé nos œuvres, fait des ateliers de menuiserie, de sérigraphie, des espaces d'assemblages de nos sculptures. Nous y avons également organisé des performances, et nous avons démarré une série de résidences d'artistes en invitant nos amis proches comme Mark Dion ou Shigeru Ban. Nous avons aussi mené quelques master class avec l'University of the arts de Londres, l'Ecole nationale supérieure des Arts Décoratifs à Paris et l'université d'architecture de Bogota.

La laiterie est vite devenue trop petite pour stocker nos œuvres. En 2009 nous avons trouvé grâce à notre réseau local, le moulin de Boissy-le-Châtel. C'est un ancien moulin à blé, datant du XII^e siècle, qui a été reconverti en moulin à pâte à papier au XVIII^e siècle. Nous avons commencé à développer un réseau local de lycées agricoles puis prêté le lieu à la galerie d'art contemporain Continua. Aujourd'hui la galerie Continua organise deux à trois fois par an de grandes expositions d'art contemporain, l'espace s'étend sur 10 000 mètres carrés.

Nous avons aujourd'hui un deuxième projet de moulin, le moulin Sainte-Marie, que nous avons pu sauver d'une terrible destruction. Il se situe dans un parc boisé de 19 hectares. Ce lieu a beaucoup de potentiel pour accueillir un parc de sculptures. Les bâtiments de la papeterie du moulin Sainte-Marie ont également un fort potentiel de développement autour de l'histoire du papier. L'industrialisation du papier remonte à 1578. En 1833, le moulin Boissy conditionnait la pâte à papier qui était ensuite transportée le long du fleuve sur un kilomètre et demi jusqu'au moulin Sainte-Marie, où furent notamment fabriqués les fameux papiers Arches. Le moulin est sur une zone naturelle reconnue d'intérêt écologique, tant pour sa faune que pour sa flore. La rivière du Grand Morin est proposée pour l'appellation Natura 2000 au titre de la directive européenne habitat, dans le prolongement de cette zone naturelle. Les terres situées le long de la rivière, entre le parc du moulin Sainte-Marie et le moulin de Boissy-le-Châtel ont été déclarées ceinture de verdure. Et la mairie de Boissy-le-Châtel est activement impliquée dans l'acquisition des terrains, pour relier les moulins comme ils l'étaient auparavant. Nous sommes en train de monter un projet associatif pour développer le potentiel de ce lieu exceptionnel.

Bonjour, merci pour l'invitation. Je suis architecte. Je me présente en deux mots, j'ai été diplômé en 1993 de l'école Polytechnique fédérale de Lausanne, j'ai ouvert un bureau deux ans après et je suis aujourd'hui totalement installé à Paris depuis deux ans. J'ai une pratique d'architecte en France et à l'étranger et j'enseigne depuis plusieurs années dans différentes universités. En ce moment, je suis professeur invité à Princeton aux Etats-Unis pour trois ans.

Typologies météorologiques

Je vais présenter un ensemble de travaux qui correspondent à une exposition qui s'est appelée « typologies météorologiques » et qui est un questionnement sur les éléments d'architecture. Il s'agit de savoir de quelle manière les questions de développement durable et de réchauffement climatique peuvent transformer le langage architectural. A chaque fois qu'une nouvelle nécessité ou un nouvel événement arrive dans l'histoire des sociétés ou l'histoire culturelle, il y a des modifications de la manière de penser, une modification du langage. On peut penser, par exemple, que le langage architectural de la modernité au début du XX^e siècle s'est totalement transformé avec l'apparition du béton armé, qui a transformé la manière de dessiner une fenêtre, de penser un plan, avec l'apparition des plans libres, les pilotis, les fenêtres en longueur, les toits terrasse, etc. Dans les années 90, le numérique est arrivé et avec lui ce qu'on a appelé l'architecture globe. Issue des nouvelles technologies informatiques, elle a généré toute une série d'architectures comme le Guggenheim de Bilbao. Aujourd'hui, on peut se poser cette question : de quelle manière le réchauffement climatique pourrait à son tour transformer la manière de penser les espaces, le programme et l'architecture d'une manière générale ?

Il est maintenant entendu que depuis 1850 le réchauffement climatique serait lié aux activités humaines. Aujourd'hui, la plus grande partie de notre énergie reste liée au pétrole, aux énergies fossiles, au gaz ou au fioul. La première mesure aujourd'hui donc est de diminuer la consommation d'énergie. En Suisse, nous avons formulé l'idée de « société à 2000 W ». Nous pensons pouvoir arriver à un monde durable en restant dernière cette

ligne rouge. Les pays comme les Etats-Unis ou les pays d'Europe diminuent leur consommation d'énergie, en revanche, les pays africains peuvent augmenter la leur. Au niveau global nous devons nous limiter à une consommation de 2000 W par personne et par année. Pour arriver à ce résultat, qui actuellement est dix fois supérieur aux Etats Unis, nous devons diminuer la consommation d'énergie par un facteur, idéalement de 8. Nous savons aujourd'hui que le chauffage et la production d'eau chaude dans le bâtiment en Europe sont responsables de plus de 50% de la consommation d'énergie responsable des gaz à effet de serre.

Comment réduire, diminuer par un facteur de 8, l'énergie consommée dans le bâtiment ?

Sur cette image, vous voyez représentée en bleu l'énergie utilisée et en rouge celle qui est perdue parce que les murs sont mal isolés, les fenêtres sont un simple vitrage, etc. On perd énormément d'énergie à cause de la mauvaise qualité des bâtiments. Aujourd'hui, nous arrivons à diminuer ces pertes, et donc à introduire beaucoup moins d'énergie dans le bâtiment grâce à une très bonne isolation de celui-ci : avec un double, voire un triple vitrage, le bâtiment devient totalement étanche, il n'y a plus d'air qui rentre comme autrefois par les fissures ou les joints défectueux entre la fenêtre et les murs. Il faut donc veiller à renouveler l'air. Le système le plus performant aujourd'hui, est ce qu'on appelle le renouvellement d'air double flux avec échangeur de chaleur. On introduit dans le bâtiment la quantité d'air neuf nécessaire. Il ressort en fonction du nombre de personnes et de l'activité à l'intérieur. Cette nouvelle mesure porte le label Minergie ou Minergie-P.

Alors si on analyse ces mesures, l'isolation, la ventilation, le chauffage, l'énergie, on s'aperçoit que nous ne sommes plus dans un vocabulaire tectonique comme on pouvait le définir en architecture autrefois. Cela ne concerne plus la structure ou la matière de la construction, mais plus l'invisible, l'entre deux, soit les qualités climatiques du bâtiment. On parle de thermique, de flux de ventilation, d'air, de chauffage, de température. Il s'agit davantage d'un langage météorologique, climatique. Si donc le but de la construction contemporaine est de protéger le climat, le

climat peut devenir le moyen de faire de l'architecture. Le climat n'est plus seulement la fin ou le but mais peut aussi devenir les outils avec lequel l'architecte peut travailler. La chaleur, l'air, la vapeur ou la lumière deviennent des éléments d'architecture.

Une nouvelle typologie

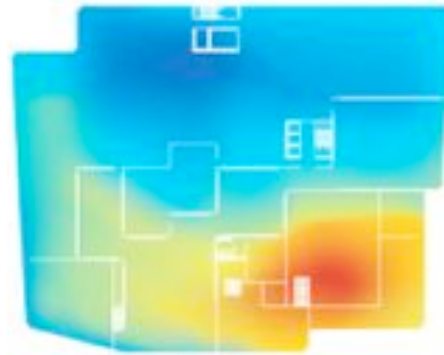
J'ai eu l'idée de reprendre une classification traditionnelle d'où l'idée de typologies. Au XIX^e siècle par exemple, les traités d'architecture définissaient les éléments d'architecture comme par exemple, le mur, la colonne, le fronton, l'escalier, la fenêtre. A cela s'ajoutait des éléments de composition qui étaient la symétrie, l'asymétrie, l'addition, l'inclusion, la soustraction. Aujourd'hui, on pourrait se dire, que ces éléments d'architecture sont moins importants que ces nouveaux éléments invisibles. Les éléments d'architecture deviendraient peut être l'air, la vapeur, la lumière. Et les éléments de composition ne seraient plus forcément des éléments de symétrie, d'addition, de soustraction, de multiplication mais deviendraient la conduction, la convection, l'évaporation ou la pression.



L'idée consiste à se dire que le climat est une donnée en amont. Traditionnellement, l'architecte dessine les formes, puis après l'ingénieur vient chauffer ou ventiler ces formes. Là, il s'agit de travailler dès le départ sur les parcours de l'air, la ventilation, les comportements physiques des éléments immatériels, afin qu'ils génèrent la forme architecturale. Ces idées sont à mettre en parallèle avec des pensées philosophiques actuelles telles que celles de Jared Diamond ou de Peter Sloterdijk. Tout d'un coup, les questions météorologiques passent en amont des questions formelles ou des questions historiques.

Ce renversement a été présenté lors de l'exposition « Forme and function for the

climate ». Je vais détailler une planche qui présente la manière dont un élément d'architecture, ici le principe de la convection peut générer des espaces. Il existe aujourd'hui des standards donnés, ce ne sont pas les miens, ce sont des normes, des recommandations qu'on trouve partout dans le monde. Elles sont, par exemple, appliquées de manière obligatoire pour les bâtiments publics,



et sont généralement recommandées pour les bâtiments privés. Pour le logement, par exemple, les corridors doivent être chauffés uniquement à 15°C et non pas à 20°C car on ne fait qu'y passer. La chambre à coucher, où on se trouve au lit, protégé par les couvertures, peut être chauffée à 16°C, la cuisine, dans laquelle on est généralement actif peut être chauffée à 18°C. Dans le living room, puisqu'on ne bouge pas, il est recommandé de chauffer à 20°C. Enfin la salle de bain, on y est nu, donc 22°C. Il faut bien comprendre, que ce ne sont pas mes recommandations, mais des recommandations citoyennes de la Suisse et de l'Europe en vue de réduire les émissions de gaz à effets de serre.

Ces critères sont déstabilisants pour l'architecte, car il tue les acquis de la modernité relatif au plan libre, aux apports de Mies van Der Rohe ou Le Corbusier. Dans ce système, on ne peut plus garder les portes ouvertes. L'architecte se retrouve à devoir faire des maisons comme au XIX^e siècle avec des murs, des portes, des corridors. Le défi est donc de se dire « est-ce qu'on pourrait renverser cette contrainte et générer une nouvelle forme ? » Je m'appuie sur un principe physique qui est celui de la loi d'Archimède : l'air chaud monte et l'air froid descend. Très souvent, il fait très très chaud sous le plafond, alors qu'on a froid aux pieds. On monte les radiateurs, mais l'air chaud continue de monter, il fait de plus en plus chaud sous le plafond et toujours un peu froid en bas. On peut mesurer des grandes différences de température : il peut faire 20°C

au niveau du sol, et 30°C sous le plafond. C'est de la chaleur perdue et donc des gaz à effet de serre dépensés pour rien. Ce qu'on aimerait en tant qu'être humain, c'est le contraire de la physique, de la loi de la nature. On aimerait un peu plus de chaleur aux pieds, 20°C disons pour simplifier, au niveau du corps, et puis au dessus de la tête, peut importe.

Quelques projets

A la Biennale de Venise en 2008, j'ai voulu construire littéralement ce mouvement, opposé aux lois de la nature et qu'on retrouve dans les principes de convection. Il y a des mouvements dans lesquels l'air chaud monte et l'air chaud descend. Ici on vient créer un déséquilibre thermo dynamique, on vient mettre une source de chaleur plus chaude en bas et une source de chaleur un peu plus froide en haut, qui va en fait générer un mouvement convectif, où l'air chaud va monter puis toucher la plate-forme un peu plus froide et donc redescendre. C'est l'effet golf Stream dans l'océan, un mouvement de flux. Ces mouvements d'air génèrent des formes, des zones et des espaces. C'est à dire qu'ici s'il fait 22°C, là, il va faire 20°C, là, 19°C, 18°C. Ce déséquilibre thermique va générer des spatialités. Pour la Biennale, c'était présenté de manière très simple, en proposant deux plates-formes abstraites, une plate-forme chaude à 28 degrés, et une plate-forme froide. La plate-forme chaude était en bas, et la plate-forme froide en haut. Ces deux plates-formes généraient des qualités spatiales entre les plates-formes qui avaient différentes qualités de température, différentes ambiances.

Par la suite, Dominique Gonzalez-Foerster m'a commandé sa maison en France. C'était l'occasion de construire une spatialité avec des principes météorologiques pour un projet domestique. Nous l'avons modélisé avec un programme informatique. Qu'est-ce qu'une maison aujourd'hui ? Autrefois on parlait de parties distinctes jour/nuit, public/privé. Il y a des règles de composition pour une maison. Aujourd'hui, on pourrait se dire, qu'une maison c'est un différentiel de températures entre 22°C et 16°C, entre la chambre à coucher et la salle de bain. On introduit ces deux températures maximum et minimum dans la maison comme deux polarités qui génèrent une spatialité autour d'elles en créant ces mouvements convectifs. Une spatialité invisible se crée en coupe, et là, suivant les recommandations suisses, on introduit le mobilier. Le processus est renversé de « forms

and function for the climate », c'est « function for the climate ». Littéralement la salle de bain est mise à 22°C, le séjour à 20°C, la cuisine à 19, la chambre à 16. Puis on relie ces différents espaces, ces différentes positions dans l'espace par les planchers. Les planchers sont ajourés pour laisser l'air bouger. On s'aperçoit ici qu'on peut retrouver un plan libre tout en répondant aux nouveaux enjeux du développement durable. On peut garder les portes ouvertes, conserver cette idée d'open space qui est un acquis du XX^e siècle tout en répondant aux nouvelles questions du développement durable.

Le projet du Luisiana Museum au Danemark, n'est pas basé sur un mouvement de convection, simplement sur une stratification entre le froid en bas, et le chaud en haut - avec l'idée de se dire qu'en réalité, comme je le disais tout à l'heure il fait toujours très chaud sous le plafond. Pourquoi vit-on uniquement en deux dimensions ? Ici, on va aller profiter des températures chaudes qui sont créées sous le plafond en y plaçant la salle de bain, en hauteur, la chambre en bas et le séjour entre les deux. Si on fait la moyenne des températures de la maison, qui sont comprises entre 16 et 22°C, on obtient 18°C. Plutôt que d'avoir 20 ou 21°C dans l'ensemble de la maison. On voit donc apparaître une nouvelle spatialité, une nouvelle manière d'habiter liée à ces enjeux.

Voici encore deux projets dans la même lignée. C'est un premier travail sur cette idée de convection. Après il y en a d'autres sur des idées d'évaporation, de conduction, de radiation, de pression. Ce projet a été réalisé dans le cadre d'un concours pour un musée d'art contemporain en Pologne. Le principe était de prendre l'ensemble de la forme de la parcelle et d'introduire deux sources différentes, une chaude et une froide. La source chaude correspond aux températures des bureaux et la source froide au lieu de stockage où il n'y a pas de nécessité de chauffer. L'air chaud monte, il y a des mouvements convectifs et les différents étages, par ces mouvements d'air, vont acquérir des formes différentes. Enfin, toujours sur le même principe, pour que l'air puisse circuler partout, tout est entrouvert. Pour finir, voici un petit projet de bâtiment pour un bar à Hambourg. Nous avons remporté ce concours avec six autres architectes. Six bâtiments doivent être réalisés, autour de la même idée. Nous déformons la dalle en fonction des températures tout en répondant aux différents programmes.

Plutôt que de vous présenter l'ensemble de mon travail, je vais vous présenter des projets en cours, des projets en cours de financement ou des projets que je suis encore en train de dessiner, qui sont exactement dans l'esprit de cette journée.

Les compositions agricoles



J'ai commencé par la peinture avant de passer au paysage en 1992. J'ai réalisé ma première « Composition agricole » près de Méru dans l'Oise, à l'occasion d'une résidence d'artiste où le processus artistique devait intégrer un processus de production. L'idée était d'intégrer un processus artistique dans un processus agricole en tenant compte de tous les éléments de l'agriculture, c'est à dire l'assolement, les tailles des machines, sans déranger l'activité en l'occurrence, l'agriculture. A cela s'est très vite ajouté l'aspect humain. A la première rencontre, je réfléchis à la complexité du dessin que je peux proposer, cela varie aussi en fonction de la psychologie de la personne à laquelle il est nécessaire d'être très réceptif.

Voici par exemple un pointillé de colza de printemps avec du colza d'automne. Nous avons planté du colza à des dates différentes. Ça ne représente donc rien en terme de coût, c'est récolté en même temps et en termes de rendement, c'est quasiment équivalent. Le pointillé a fleuri jaune lorsque l'autre avait défleuri. Cela fait écho aux paysages français qui ne sont jamais tout à fait rectangulaires, il y a toujours une poésie des formes des champs dans l'agriculture en France. J'ai fait beaucoup de projets dans l'agriculture. J'y ai mesuré la dimension humaine, comment introduire l'art contemporain en milieu rural en touchant les gens.

J'ai aussi pris conscience du fait que la fleur, la plante, le vivant intéresse plus de monde que l'art contemporain, ce qui permet de dépasser le clivage du monde de l'art. Cela peut aussi parfois créer des vocations chez les agriculteurs qui s'intéressent à l'art contemporain par la suite, ou se mettent à pratiquer. Je m'intéresse à cette rencontre entre deux mondes, moi qui ne viens pas du tout du monde agricole. Pour réaliser ces motifs colorés à flanc de collines, je joue les différentes couleurs des blés, sur les périodes de floraisons et j'adapte le dessin aux capacités et aux dimensions des machines agricoles. Pour cela, il faut discuter avec les agriculteurs et les semenciers pour réussir à faire un projet qui sera spectaculaire et surprenant, sans toute fois gêner la récolte. Un projet réaliste en somme.

Pour ce projet réalisé pour la Biennale d'art contemporain du Sancy j'ai travaillé sur le goût culinaire des vaches. J'ai tondue des formes circulaires dans une prairie naturelle. Les vaches ont entretenu les motifs car elles préfèrent l'herbe tendre à l'herbe vieille. Par leur goût culinaire, les vaches ont entretenu ces cercles pendant toute l'année.

Ces deux axes de mon travail : mon intérêt pour le monde rural et le goût de tous pour le vivant, m'ont conduit vers d'autres projets, urbains cette fois.

Le Jardin des Capteurs



A l'invitation du Cirque du Soleil, j'ai eu l'occasion de vivre à proximité de la carrière de Miron qui a été transformée en décharge, à Montréal au Canada. On y trouve soixante mètres de déchets enterrés, soit trente ans de poubelles de Montréal. J'ai pensé qu'on pouvait créer une œuvre sur ce lieu détruit par

l'homme. A la surface de cette zone polluée, dépassent des capteurs de gaz qui récupèrent les gaz méthanes qui permettent de chauffer 15 000 habitations. Cela m'a intéressé de travailler sur cette zone pauvre et délaissée. Comme pour les agriculteurs, il a fallu convaincre les fonctionnaires qu'un projet de fleurs avec un artiste parisien pouvait convenir à leur activité. Avec un regard réaliste, j'ai su leur montrer ce qui allait les intéresser. Pour réaliser ce jardin dans cette zone dévastée, nous avons travaillé avec des jeunes « finissants », comme on dirait au Québec, qui avaient leur diplôme de l'école d'horticulteur de Montréal, mais aussi avec des associations de quartier et des prisonniers qui eux aussi venaient sur le chantier. J'ai travaillé avec des plantes de villes, pour la couleur, et des plantes de champs, pour la matière. Nous avons dessiné un cercle fleuri autour de chaque capteur de gaz. Le Cirque du Soleil m'avait invité à intervenir sur leur jardin, j'ai demandé à travailler sur cette décharge qui était de l'autre côté de leur jardin. Nous avons été soutenu par la ville de Montréal, le gouvernement du Québec et du Canada pour financer le projet.

Ce projet a attiré mon attention sur les points noirs des villes. Toutes les villes ont des points noirs, des lieux où il y a eu une activité humaine qui a détruit le paysage, puis l'a abandonné.

Une favela à São Paulo

A São Paulo au Brésil, je vais travailler sur une favela en voie d'expulsion. Un lieu d'une très grande précarité et totalement insalubre. C'est toujours particulier de venir faire une œuvre d'art dans un lieu où les gens cherchent plutôt à se nourrir et à survivre. Je me suis demandé comment intéresser cette population à un projet artistique. L'idée est d'utiliser l'espace que ces gens ont dû quitter, attirer l'attention de la société sur la situation de l'habitation précaire. A São Paulo, deux millions de personnes vivent dans ce type de lieux. L'écart est trop important entre les gens qui vivent bien et ces gens qui vivent là.

Le projet est de créer une pépinière qui reprendra le dessin de l'implantation des maisons de la favela, pour préserver l'histoire de ces habitants qui ont été expulsés. Le lieu va devenir un parc où, grâce à un fond du secrétariat de l'environnement de la ville de São Paulo, on va pouvoir former une cinquantaine de jeunes horticulteurs, mais également des menuisiers, pour faire des

bancs notamment. De plus, la pépinière en étant exploitée pourrait faire vivre jusqu'à trente familles d'horticulteurs. Le but est d'en faire un lieu de loisir évidemment, mais aussi de relations entre les couches sociales, à savoir les gens qui habitent dans la favela et les gens riches qui sont dans la ville. Ces deux mondes s'ignorent à São Paulo, comme partout ailleurs. C'est une façon de créer des passerelles, de retrouver un peu de connexion entre les différents niveaux sociaux.

Le plus important pour les gens de la favela, c'est sans doute de ramener de l'argent aux habitants et de la formation aux jeunes. C'est ce sur quoi repose ce projet artistique. Mais il est utopique car il n'a toujours pas été réalisé : le service d'urbanisme à qui appartenait le terrain, a installé une usine d'asphalte sur le lieu alors que nous étions sur le point de conclure notre coopération. Ils ont préféré mettre de l'asphalte plutôt que des fleurs. C'était une grosse déception car nous passions du lieu coloré que je proposais à un lieu mort. Le service des parcs de la ville m'a proposé un autre lieu, qui comble du paradoxe est une usine d'asphalte que l'on va supprimer. La guerre continue entre la fleur et le béton !

Voici un autre projet au Brésil, près de Fortaleza, dans une petite ville qui veut créer une université du tourisme, un hôtel et un centre de congrès, où j'interviens à la demande de l'architecte. Mon idée est de planter des arbres fruitiers et un maximum d'espèces comestibles. Cela consiste à former des jeunes aux métiers d'horticulteurs et d'agriculteurs. Mais aussi, à ce que ces plantes soient utilisées dans la cuisine de l'université et de l'hôtel. Bref, créer un système circulaire et autonome, s'inscrire dans une politique de développement durable qui favorise les démarches de proximité. Le projet qui épouse les ondes des vagues et des dunes s'insère dans un environnement esthétique et social.

Le Jardin des Fissures

Le dernier projet que je vais vous présenter est le Jardin des Fissures qui a été réalisé cette année, à Aubervilliers, près de Paris. A l'origine, le site est une immense friche industrielle, une ancienne usine de savon abandonnée depuis vingt ans. Tous les gosses du quartier jouaient à l'intérieur, il y avait vraiment un problème d'insalubrité totale. C'est un quartier surprenant, une poche de pauvreté presque incompréhensible dans une ville en

pleine mutation. J'ai tracé sur le sol un dessin qui raconte l'histoire de cet espace - un plan de l'usine avec des plantes agricoles - car il y a un passé agricole aussi dans ce lieu. Je voulais raconter le passé de cet endroit car, dans deux ans, ils vont construire un programme immobilier HLM avec un petit jardin. Il est important avant la disparition de raconter cette histoire.



On a travaillé avec beaucoup d'associations du quartier. Peu d'entre elles avaient des images, des photos de l'usine et du lieu. Pour commencer, c'est un professeur d'arts plastiques du collège Rosa Luxembourg, Adeline Besson, également artiste, qui m'a présenté ce lieu. Nous avons travaillé avec les élèves du collège. On a fait beaucoup d'ateliers, les plantes ont commencé à pousser. Les enfants se sont amusés, l'environnement a pas mal changé. Pendant vingt ans, les gens avaient vue sur une décharge, là leur vision du quartier a changé. La population se sent un peu abandonnée

dans ces quartiers là. Si on fait un projet comme celui-ci, ils sont prêts à s'investir énormément. Nous avons organisé une fête avec les enfants et il y a eu des ateliers de graffiti. L'année prochaine, on va construire une piste de BMX pour que les adolescents puissent avoir une activité.

Nous avons pu constater la présence d'une quantité exceptionnelle d'abeilles et de coccinelles qu'il n'y avait pas auparavant dans ce lieu. Le moa et le niger sont des plantes qui attirent beaucoup les abeilles.

Mes projets urbains naissent de l'émotion que j'ai ressentie en voyant les premiers paysages apocalyptiques de la décharge à Montréal, ou quand je suis rentré dans la favela à São Paulo en pleine expulsion, ou quand j'ai vu ce lieu abandonné à Aubervilliers. Cette émotion je l'ai souvent partagée avec les gens qui m'aident à monter ces projets. Car, bien sûr, ces projets n'existent que par la collaboration. Ce sont des initiatives difficiles, impliquant beaucoup de lourdeurs administratives. Mais c'est avec de tels projets transversaux que l'on peut agir sur la question de l'environnement, de l'urbanisme et de la culture. Enfin, ce qui compte pour moi, c'est la dimension spectaculaire et esthétique qui permet d'aborder des sujets graves et pesants de manière poétique et différente.

ANIMATEURS DES TROIS GROUPES DE TRAVAIL

Loïc FEL & Lauranne GERMOND
Membres fondateurs, COAL

Thierry BOUTONNIER
Artiste
&
Jérôme VEIL
Fondateur Yougreenyou

Patrick DEGEORGES
*Chargé de mission adaptation au changement climatique,
Direction de l'eau et de la biodiversité, ministère de l'Ecologie*
&
Patrick Shein
Directeur de SP trading

Loïc FEL

Je vais parler sous le contrôle du premier rang, c'est toujours délicat d'essayer de synthétiser une parole partagée il y a quelques minutes. L'intérêt de cet exercice, c'est que finalement il apporte plus de questions plutôt que des réponses en bonne et due forme.

Sur la question des connaissances.

Nous constatons que les connaissances principales sont disponibles et que la question posée aux artistes n'est pas de transférer ces connaissances. Il n'est pas non plus question de sensibilisation scientifique. Cela soulève néanmoins la question de la perception et du traitement de cette connaissance. Si elle est disponible, elle n'est pas pour autant diffusée dans la culture publique. D'autre part, les artistes abordent la connaissance sous l'angle scientifique mais posent également la question des représentations et des nouveaux comportements. Nous nous sommes également interrogés sur le niveau des

connaissances appréhendées, et les enjeux de l'individuel et du collectif. Dans quelle mesure, concernant ces sujets, la question individuelle a-t-elle ses limites ? Comment imaginer et construire le collectif ? Nous avons également soulevé la question du bien commun. Comment appréhender ces connaissances disponibles souvent parcellaires et très nombreuses, d'une façon globale pour en donner une vision, une restitution culturelle et ne pas se contenter d'un transfert de connaissances ?

Sur la question des financements

Puis nous avons surtout travaillé sur la question des problématiques liées à la commande et au financement des projets. Et plus spécifiquement sur la perception du travail des artistes, et leur place vis à vis des différentes parties prenantes. Le premier élément, frein majeur semble-t-il, est celui de la séparation entre les questions culturelles et les questions sociales. Il est généralement

question de démarches très collaboratives, intégrées dans le territoire et donc hors des schéma classiques et lignes budgétaires existantes. Cette focalisation sur le processus plutôt que sur l'œuvre finie pose des problèmes administratifs. L'important n'est pas forcément d'aboutir à une production, une œuvre, un résultat. Cette culture du résultat semble être un frein dans la valorisation du travail de ces artistes. On subit un cloisonnement disciplinaire inhérent à la séparation des modes de questionnement du monde. Nous avons donc interrogé le statut de l'artiste et sa reconnaissance sociale par les autres parties prenantes, pour faire reconnaître sa dimension d'expérimentateur et sa fonction sociale. Nous sommes allés jusqu'à évoquer le fait que l'artiste est en quelque sorte dans une démarche de R&D. Nous avons également parlé d'exemples tels que la phytorestauration par les plantes qui a été expérimentée par des artistes dans les années 80. La case « art » semble alors difficile à appliquer aux yeux des administrations et des autres pouvoirs potentiellement exploitables.

Problèmes liés au clivage disciplinaire

On a noté un clivage traditionnel entre la culture, l'équipement, le logement, les zoos qui semble se résorber au vu de notre atelier de travail. Puis nous avons soulevé la question de la valorisation. Cette démarche artistique paraît difficile à valoriser auprès du marché de l'art pour des raisons de faisabilité technique, de pertinence ou de volonté. Et qu'il est plus intéressant de s'adresser à un autre public, notamment le grand public. Alors comment valoriser et faire valoir ces productions auprès du grand public ? Nous avons abouti au programme des nouveaux commanditaires de la Fondation de France et sa méthode. C'est à dire être en capacité de financer, d'appréhender ou de favoriser des productions qui sont inscrites dans un territoire qui ont un statut un peu différent, en dehors des sentiers battus et qui correspondent mieux aux démarches artistiques que nous avons pu identifier. En réfléchissant au statut de l'artiste, nous avons soulevé la question de son statut professionnel lui-même.

C'est la reconnaissance de son périmètre d'activité qui est en jeu et donc aussi la question de sa formation et de la préparation à ce type de démarches. Enfin, nous avons parlé de l'appréhension de l'artiste à s'investir sur ces problématiques extrêmement dures et importantes de l'environnement. Le mot « art » peut paraître très futile aux yeux de certaines

parties prenantes, c'est récurrent dans les discussions. Comment valoriser l'art utile versus l'art futile pour le dire avec une formule. On rejoint là, la question du résultat versus le processus à valoriser et à définir à la fois en tant que statut et en tant que profession.

Patrick DEGEORGES

Etats des lieux des initiatives anglosaxonnes

L'Angleterre étant, comme nous l'avons vu, le pays le plus actif sur le sujet, nous avons voulu faire un état des lieux de ce qui a fonctionné là-bas afin d'en tirer des lignes d'actions. Sur la question du contenu, par exemple le changement climatique, il a été dit qu'il fallait expliquer tous les mécanismes, et pour cela, à l'image de l'expédition polaire de Cape Farewell, il faut créer des liens et des ponts entre les scientifiques et les artistes. C'est à dire les mettre ensemble, pour que les liens se tissent et que l'imprégnation se fasse. L'artiste est spontanément curieux du changement sociétal. En créant ces liens, le monde artistique va être de plus en plus imprégné et sensibilisé aux problèmes environnementaux. Il faut envoyer les artistes dans les lieux de travail des scientifiques, qu'ils comprennent puis s'approprient ce qui s'y passe pour pouvoir créer. C'est le principe du « team building ». Les artistes ne sont pas là pour illustrer les problèmes scientifiques, ils doivent se les approprier pour les retranscrire à leur manière. Il a été noté que les processus artistiques sont assez similaires aux processus scientifiques. Pourquoi l'impact sociétal est plus grand quand il est véhiculé par l'univers artistique ? Parce que généralement les messages concernant le réchauffement climatique, sont des messages courts, de types publicitaires alors qu'une œuvre est intemporelle.

Concernant le financement, le ministère de la Culture doit évidemment être « on board » comme on dit en anglais, mais nous avons également saisi que la chance de ces questions est de rejoindre plusieurs ministères : le ministère du Développement durable et de l'Ecologie, de l'Agriculture, de l'Economie. Il faut fédérer plusieurs entités au niveau de l'Etat. Nous avons également dit que le rôle d'une agence d'exécution est crucial, pour assurer l'intermédiation. Là, COAL a été cité comme pouvant être une agence d'exécution pour répondre à la question des subventions et des financements notamment du secteur privé. Un autre

problème a été évoqué sur la base de l'exemple britannique, qui est de sensibiliser les industries sur leurs empreintes écologiques. L'industrie musicale par exemple a été très étonnée de découvrir que la plus grande partie de son impact était générée par ses visiteurs. Il faut également créer ces forums et ces réunions pour informer l'industrie. Trouver également de nouveaux commanditaires est aussi essentiel. Enfin il a été rappelé l'importance de prendre en compte la dimension sociale, environnementale et économique. Le développement durable est un juste équilibre entre ces trois composantes. Parler uniquement d'écologie peut sembler restrictif.

Jérôme VEIL (avec Thierry Boutonnier)

Nous avons d'abord rappelé les objectifs de cet atelier. Ces actions doivent permettre une appropriation mutuelle des démarches artistiques et écologiques par les parties prenantes. Donc quels sont les freins ou les obstacles à cette appropriation mutuelle ? Le groupe a identifié un manque d'acteurs de référence, d'un guide au niveau institutionnel pour porter ces projets. Il est porté par les artistes d'un côté, mais de l'autre, il est très difficile de trouver le bon interlocuteur. Nous avons beaucoup échangé sur un cadre institutionnel qui pourrait permettre de partager les informations et faire en sorte que les connaissances circulent entre les parties prenantes du projet, les financeurs, les décideurs, les institutions. L'idée de créer un portail qui sert d'interface entre l'art, la culture et le développement durable a été plusieurs fois évoquée. Le deuxième frein important qui a été identifié est le manque de co-connaissance et de co-création au moment de

ces croisements qui ont lieu entre l'art et le développement durable. On a des exemples d'appropriation par des acteurs du développement durable d'œuvres artistiques, sans qu'il y ait vraiment eu d'interrogation mutuelle et de démarche commune. Les ONG du développement durable font parfois appel aux artistes dans le cadre d'opération de communication, sans s'interroger sur leur action. Et sans que l'artiste ne puisse bénéficier des connaissances de l'ONG pour nourrir son œuvre.

Thierry BOUTONNIER

Concernant les ONG, elles font des campagnes de communication qui utilisent beaucoup les artistes, notamment du spectacle vivant pour faire du fund-raising. Les artistes plasticiens se retrouvent pris dans des temporalités peu malléables liées aux objectifs de communication et de campagne.

Jérôme VEIL

Le troisième frein est le manque de moyens de financement. Comment mobiliser les citoyens pour qu'ils participent aux bénéfices de l'œuvre comme à son financement ? On a mentionné le « crowd-sourcing » soit, faire reposer sur la foule, les bénéficiaires du projet, une partie du financement de l'œuvre, ce qui a également l'avantage de les mobiliser autour de l'œuvre. Une des dernières remarques qui a été émise concernant les moyens, est le fait que les appels à projets soient souvent trop cadrés. Il y a un grand écart entre les artistes qui portent la démarche de a à z, comme Jean-Paul Ganem, et les appels à projets très cadrés qui freinent la créativité et empêchent ce pont, cette co-création entre les acteurs.

INTERVENTIONS D'ACTEURS FRANÇAIS

31.03.2011

Céline ROBLLOT

Christopher CRIMES

Jacques LEENHARDT

Céline ROBLOT

Chargée de mission pour le développement durable
au ministère de la Culture et de la communication

Accompagner la stratégie ministérielle en matière de développement durable.

Mon travail a été de dresser les grandes orientations du ministère en la matière, à la fois pour le ministère et aussi au delà pour le secteur culturel. Très concrètement nous avons travaillé à mettre en place un plan d'action sur trois ans qui décline les grandes orientations de cette stratégie. Ces documents sont en phase de validation interne mais la stratégie est bien achevée. C'est une stratégie qui s'applique à l'ensemble du ministère.

Le ministère de la Culture, c'est trente mille employés répartis sur l'ensemble du territoire qui travaillent à la fois dans l'administration de la culture et dans les établissements culturels du ministère. Ce sont à la fois les grands musées, les théâtres nationaux, beaucoup d'écoles d'enseignement supérieur, des écoles d'art, les écoles d'architecture, les conservatoires, les écoles de design, etc. Les grands établissements vous les connaissez, c'est Beaubourg, c'est le Louvre, Versailles, Orsay, le quai Branly, etc. jusqu'aux petites écoles. Nous avons décliné cette stratégie sur l'ensemble de ces structures.

Pourquoi a-t-on souhaité faire une stratégie de développement durable au ministère ? Nous avons beaucoup dit hier, que le développement durable est un enjeu culturel, cela semblait donc logique et pertinent que le ministère participe à ce débat, d'autant que le ministère est directement concerné dans certaines de ces disciplines, je peux citer par exemple l'architecture. Le ministère est maître d'ouvrage d'un certain nombre de grands projets immobiliers. Là cette stratégie, nous permet par exemple d'inclure des critères de développement durable précis dans les cahiers des charges des architectes, des fournisseurs, etc. L'autre entrée pour le ministère est celle de la sensibilisation du public aux enjeux du développement durable. Les établissements culturels du ministère sont fréquentés chaque année par trente cinq millions de visiteurs, il y a donc évidemment un potentiel pour agir en terme de sensibilisation et d'information.

La méthode employée

Ces derniers mois nous avons mené un travail de consultation de l'ensemble des services, des directions générales du ministère, les grands musées, des écoles. Nous avons constitué une dizaine de groupes de travail thématiques qui se sont réunis pour imaginer des actions concrètes. De ce travail de réflexion partagée ont émergé une cinquantaine d'actions. Je vais vous en présenter cinq ou six qui donnent une idée du panel des champs concernés par ces actions. Un mot concernant les freins que nous avons identifiés. J'ai pu constater combien la compréhension du lien entre culture et développement durable et la connaissance de ce sujet étaient variables selon les interlocuteurs et les services.

Les grandes orientations de la stratégie concernent trois domaines différents :

Premier chantier : le fonctionnement du ministère et de ses établissements, rechercher des fonctionnements plus sobres, plus économes, soulever les questions de développement durable relatives à la gouvernance, aux ressources humaines, au volet social des chantiers par exemple.

Deuxième chantier : décliner le développement durable dans toutes les politiques artistiques du ministère, dans tous les domaines : les arts plastiques, les spectacles vivants, les médias, les industries culturelles et de la communication, l'architecture, le patrimoine.

Troisième chantier : Il porte sur la dimension sociétale du développement durable. Envisager comment le ministère pouvait contribuer à porter ou promouvoir un modèle ou une culture du développement durable. De nombreuses politiques déjà mises en œuvre par le ministère sont concernées par cette dimension culturelle, comme la sensibilisation des public qui viennent dans les établissements de la culture mais aussi du grand public, notamment via l'audiovisuel et les chaînes publiques de télévision et de radio. Comment également favoriser ces sujets dans nos actions internationales en termes de coopération internationale.

Ce tableau étant dressé, je vais vous présenter quelques actions qui figurent dans cette stratégie. Certaines actions sont déjà engagées, d'autres sont encore à l'étude.

Une première action est la création d'un portail internet, art, culture et développement durable. C'est un portail qu'on imagine comme étant à la fois une base de données sur les projets artistiques et un centre de ressources en ligne. Beaucoup d'acteurs sont en demande d'outils concrets pour pouvoir mettre en œuvre des politiques de développement durable, des guides pratiques, des méthodes, des logiciels, des outils. Le deuxième constat qu'on a fait est qu'il y a de plus en plus d'artistes qui travaillent sur les thématiques développement durable, mais de manière isolée et sans visibilité. Nous nous sommes demandés quel médium créer pour donner plus de visibilité à ces projets, pour les mettre en relation pour valoriser les initiatives qui existent en la matière. Ce site, qu'on imagine dynamique, proposera une newsletter régulière. Une étude de faisabilité sera réalisée en 2011 et l'outil devrait être opérationnel à partir de 2012.

Un autre exemple d'action, c'est la création d'un fond d'incitation pour aider financièrement les projets culturels qui innovent en matière de développement durable. Là encore, la demande est forte. Nous savons qu'il est difficile pour les artistes, pour les porteurs de projet, pour les professionnels de trouver des interlocuteurs. Nous sommes en train de calibrer le périmètre de ce fond avec la direction de la création artistique. Il devrait soutenir à la fois les projets artistiques mais aussi la création d'outils qui peuvent être des outils structurants pour le secteur.

Autre exemple d'action, concernant les contrats qui lient le ministère à ses établissements ou aux établissements qu'il subventionne. Actuellement, ces contrats fixent un certain nombre d'obligations et de grands objectifs. Dès 2011 nous avons défini avec les grands établissements, les grands musées, un certain nombre d'objectifs, et d'indicateurs pour que ces établissements mettent en place une politique de développement durable. Nous développons également un logiciel de reporting commun pour le ministère et toutes ses structures.

De la même manière, nous envisageons d'ajouter également des critères aux contrats

qui lient le ministère aux théâtres ou aux centres d'arts subventionnés. C'est un travail long qui nécessite une discussion avec l'ensemble de la profession. Par exemple, depuis des années il y a dans ces contrats des critères sur les questions de démocratisation culturelle mais rien encore concernant le développement durable.

Autre action, la plus artistique, on imagine travailler avec des artistes pour lancer une grande campagne de communication créative sur le développement durable. Le ministère de la Culture et aussi le ministère de la Communication. Nous voulions lier les deux ministères et impliquer des artistes dans cette campagne. L'action est à l'étude, nous voudrions lancer un appel à projet l'année prochaine.

Après il y a plusieurs actions liées à l'éco-conception, aux modes de production pour les spectacles, pour les expositions, les manifestations culturelles, les festivals, etc. Des obligations là aussi sont prévues, notamment pour les établissements du ministère et la mise en place d'outils structurants pour le secteur culturel. Nous sommes par exemple en discussion pour soutenir un outil d'éco-conception pour le spectacle vivant, un logiciel, des calculateurs, des guides pratiques, pour que ces outils puissent concrètement aider les professionnels.

Je peux également donner un dernier exemple d'action dans le domaine international. Nous sommes en train de monter un programme franco-américain avec la French American Fondation sur trois ans, sur les questions de la ville durable. Cela commencera à la fin de l'année par des échanges de professionnels français et américains qui travaillent sur les sujets de la ville durable. Il permettra de s'interroger sur la place de la création dans la construction de la ville de demain.

Je viens de vous présenter quelques actions, il y en a une cinquantaine dans beaucoup de domaines, puisque cette stratégie concerne les 30 000 agents du ministère dans leur fonctionnement courant. Beaucoup d'actions très techniques relatives à l'immobilier, au fonctionnement, à la consommation d'énergie, de clauses d'achats pour les marchés publics.

Christopher CRIMES

Directeur du Domaine d'O

Le Domaine d'O, est un parc à Montpellier. J'y suis arrivé, en parcourant la France entre le Havre, la Bourgogne, Mulhouse et Angers, où j'ai eu la chance d'ouvrir de nombreux lieux neufs conçus par les architectes, en phase avec leur époque. Niemeyer en 80, Vasconi en 90, et Architecture Studio à la fin des années 2000. Chacune de ces institutions était en béton frais, et je me suis plu pendant trente-cinq ans à trouver un peu d'âme pour ces lieux. A la fin de mon parcours à Angers, qui fait partie, comme vous l'avez vu, du réseau Imagine 2020, je me suis intéressé à ce lieu patrimonial, en pleine nature à Montpellier que j'ai rejoint il y a deux ans pour y créer un établissement public, industriel et commercial.



Ce lieu est un parc de 24 hectares qui bénéficie au nord d'un amphithéâtre d'environ 1800 places, à côté de chapiteaux, d'une pinède et d'un bassin énorme qui alimentait toute la fontainerie du parc au XVII^e siècle quand il n'y avait pas d'électricité pour alimenter les pompes. Le parc est aujourd'hui entouré par la ville. Il y a trente ans à peine, il était en pleine campagne, entouré de pâturages. La faune et la flore ont connu un énorme changement, notamment ces dix dernières années.

L'éco-responsabilité, est la base du projet que j'ai souhaité porter au Domaine d'O.

Ce lieu qui est entouré par la ville avait perdu un peu son identité de parc patrimonial. Il accueillait essentiellement des festivals estivaux, sept aujourd'hui, entre mai et août. Les gens venaient en été mais très peu en hiver. Portant les intérêts de mes camarades

européens sur les changements climatiques et par ce réseau imagine 2020 naissant, j'ai souhaité expérimenter dans ce superbe laboratoire comprenant un théâtre, un château, un amphithéâtre en plein air, un chapiteau, des espaces de jeu et surtout plein de nature autour, le rapport entre l'art et les sciences dans les préoccupations liées au changement climatique.

Nous avons défendu le projet devant le président du Conseil général et le département de l'Hérault à qui appartient le domaine et qui le finance à cent pour cent. Nous voilà un outil départemental dans une ville qui s'appelle Montpellier, qui est dans une agglomération qui s'appelle Montpellier. Je ne rappellerai pas les contradictions politiques qui demeurent dans cette partie de la France.

Dans un premier temps, j'ai donc abordé avec l'équipe la question de nos responsabilités. Comment changer notre comportement ? Ces petites choses qu'on essaie de faire comme éteindre la lumière, ne pas gaspiller l'eau, mettre en place des véhicules électriques... Nous avons tout changé, mis en place un petit parc de véhicules électriques et des vélos à assistance électrique. La question des déchets ? L'agglomération à laquelle nous appartenons fait le tri dans certains secteurs, le secteur neuf autour du Domaine d'O ne bénéficie pas encore du tri sélectif. Nous faisons donc le tri à l'intérieur du domaine et nous avons négocié avec l'agglomération que l'une de nos petites camionnettes électriques charge nos bennes de couleurs et aille dans un centre de tri à l'extérieur de l'agglomération.

Le bilan carbone du Domaine d'O.

Le Domaine d'O est un lieu patrimonial, certains bâtiments existent depuis le XI^e, XII^e siècle, est compliqué. Dans le Sud, on ne se soucie pas trop du chauffage et encore moins de l'isolation. Quand il commence à faire froid, il y a beaucoup d'échappement de chaleur. Mais avec un parc de 24 hectares de verdure, qui capture le CO₂, notre bilan carbone ne sera peut être pas si mauvais. Nous travaillons sur le bilan des salariés, du public et des artistes. Le déplacement des salariés fait l'objet d'un plan de déplacement entreprise. Nous participons à cinquante pour cent à

l'achat de vélos électriques, pour ceux qui veulent en faire l'acquisition, nous prenons en charge, cent pour cent des tickets de bus et de métro, etc. Y compris pour ceux qui viennent de loin.

Les artistes

Frédéric Ferrer vient de sortir sa dernière création la semaine dernière *Comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer le changement climatique* qui sera donnée à Ville-Evrard début avril. Dans le cadre d'Imagine 2020, nous allons parler des forêts. Nous réunissons une quinzaine d'experts, des chercheurs, nos différents partenaires montpelliérains et une trentaine d'artistes à venir passer quatre jours à regarder la forêt. Les partenaires sont le Cirad (recherche agronomique pour le développement) et ProSilva (promouvoir une sylviculture proche de la nature).



Nous produisons quatre à cinq spectacles chaque année, issus du spectacle vivant. Nous avons par exemple monté *Le voyage égaré*, une expérience initiatique d'Aurélié Namur qui est partie seule en Amazonie. A l'occasion de ce spectacle nous avons présenté la biodiversité en Amazonie. Quand nous avons fait *Comment j'ai appris à ne plus m'en faire et à aimer le changement climatique*, une belle exposition sur le Pôle Nord était présentée.

Depuis un an nous avons, mis en place trois services éducatifs.

- Un pour le milieu scolaire primaire et le collège. Il est porté par un professeur de sciences physiques. J'ai demandé au rectorat de disposer en tant que théâtre d'un expert dans le domaine scientifique capable de réunir autour de lui aussi bien des professeurs de sciences que des professeurs de lettres, C'était un long débat avec le rectorat.

- Deuxième partenariat : un jumelage avec le lycée Monnet qui est le lycée le plus proche de

nous. Là aussi, l'objectif est de travailler autour de l'environnement et du changement climatique. La présence des artistes en création permettra chaque semaine à l'un des professeurs de bénéficier d'au moins une matinée de quatre heures d'enseignement au sein du lycée.

- Dernier partenariat du service éducatif avec l'Université de Montpellier 2, qui engage pour le master l'an prochain, 25 heures d'enseignement au sein du Domaine d'O dans le cadre de créations autour du changement climatique et porté par différents artistes, dont Frédéric Ferrer.

Trois choses pour clore : les goûters de l'actualité, organisé le dimanche, est une idée pour nous positionner avec les scientifiques de Montpellier à l'écart de ces cafés des sciences qui planifient leur programme tout au long de l'année. Là, nous réagissons aux dernières actualités. Nous avons abordé la question des incendies - ça s'appelait « entre Moscou et Montpellier ». Nous avons associé tous les experts sur ces questions. Le prochain en avril est « quelle source d'énergie pour demain ? », en écho au Japon, mais aussi au gaz de schiste. Il y a toujours l'un de nos artistes en résidence qui est présent et qui vient interroger les certitudes des scientifiques en face. Il y a entre quatre-vingt et cent personnes qui viennent boire un café avec nous au Domaine d'O ce jour-là.

« Science Fiction », est une invitation faite à une quinzaine d'auteurs en septembre dernier à venir passer une journée avec une trentaine de chercheurs de toute discipline. Mathématique, neuroscience, astrophysicien... pour changer un peu l'idée des salons du XVIII^e siècle. Nous offrons au Domaine d'O la possibilité de ces rencontres en espérant que quelque chose en ressorte. Pour l'instant, nos espoirs ont toujours été satisfaits. Dans le cadre du projet « Science Fiction », nous avons finalement choisi trois auteurs qui ont bénéficié de quinze jours de résidence d'écriture à la chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon. Les textes ont été rendus public par six compagnies de la région, et deux seront montés pour la saison prochaine. Nous avons rencontré un grand succès.

Ah aussi les toilettes écologiques ! Je vois arriver une pelleteuse pour construire des nouvelles toilettes. Le public des festivals est extrêmement nombreux et parmi les plaintes essentielles : il n'y avait pas assez de toilettes sur le domaine. J'ai arrêté les pelleteuses et convaincu le président du Conseil général

d'installer des toilettes sèches à évaporation et panneaux solaires pour la lumière. Le cycle est naturel et ne nécessite donc aucune manipulation.

La Terrasse d'O

Dernière chose : la Terrasse d'O, notre bar d'entracte est alimenté uniquement de produits issus du circuit court, soit de producteurs indépendants ou regroupés en petite coopérative. Evidemment le public et le personnel ont aimé. Nous avons donc mis en place une sorte d'AMAP. Les gens viennent aux spectacles, passent commande au début du spectacle, l'équipe du bar prépare la commande et à la sortie, ils repartent avec leur panier de provisions. Cela marche si bien que nous allons recruter quelqu'un pour s'en occuper en permanence l'année prochaine.

Nous avons également créé, ce qui est rare, un poste chargé de mission en charge de l'éco-responsabilité. Elle cherche en permanence à établir un dialogue sensible et pédagogique avec les équipes, les artistes et évidemment les nombreux visiteurs du domaine. Enfin pour finir, je programme pour la première fois un festival jeune public début mai. Cela tourne autour de dix planètes, l'espace Flatus Bovis qui parle du méthane, « le propre de l'homme » qui traite du recyclage ou du réemploi. Il y a un atelier d'initiation à l'environnement et surtout, autre partenaire du circuit court, les riziculteurs de Camargue qui vont nous apprendre comment on peut créer chez soi et dans les écoles, des petites plantations de riz. Nous vous attendons avec plaisir à Montpellier !

INTERVENTION

Pourquoi selon vous, n'y a t-il pas plus d'établissement français dans le réseau imagine 2020 ? Qu'est ce qui pourrait être fait ?

Christopher CRIMES

Qu'est-ce qui pourrait être fait ? Je pense que c'est l'une des raisons de cet atelier. Pourquoi ? Je ne sais pas non plus. Il y a des institutions qui s'y intéressent, je pense au Théâtre de la Colline qui avance sérieusement, je pense à la scène nationale de Meylan, à côté de Grenoble qui était

d'abord basée sur la recherche scientifique avec le pôle de Grenoble et qui commence à s'ouvrir aux questions de l'environnement. Elle a fait un superbe travail autour des abeilles l'an dernier. L'un des problèmes fondamentaux que je rencontre au quotidien, c'est que des institutions permanentes ont beaucoup plus de mal à exister à travers des projets qui sont encore considérés par bon nombre d'élus et de financeurs, comme étant anecdotiques. A force de travailler, les choses vont changer. Quand vous regardez le chemin parcouru par l'ensemble des festivals en Bretagne par exemple, il y a cinq ans, il n'y avait qu'un seul festival qui était vraiment en démarche éco-responsable. Le Conseil régional a financé un poste et demi et ça a marché. Le festival intéresse tout le monde. Pendant trois, quatre jours les projecteurs sont braqués sur l'événement, les médias sont là, etc. Quand vous faites quelque chose tout au long de l'année, c'est beaucoup moins attractif pour les partenaires. A chaque fois qu'on a une nouvelle demande ou une nouvelle approche, on recommence à zéro pour convaincre. Ce n'est jamais acquis.

INTERVENTION

Vous produisait quatre à cinq projets sur ces sujets, ce qui est conséquent. Suscitez-vous ces projets via votre travail de programmeur ou via le réseau Imagine 2020 ?

Christopher CRIMES

Les deux. Le point de départ, c'est les discussions avec les artistes, quelque soit la manière dont ils ont approché le Domaine d'O. Ont-ils vu le projet, y adhèrent-ils, connaissent-ils le domaine d'O ? Si on a les trois croix, on peut avancer.

Jacques LEENHARDT

Philosophe et sociologue, Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, France

Je trouve très intéressant de constater l'évolution des institutions par rapport à la question de l'engagement écologique et des problématiques de développement durable. Dans sa présentation tout à l'heure Céline Roblot nous apprenait qu'il y avait désormais au ministère de la Culture, une mission développement durable. Pour moi qui ai travaillé au ministère de la Culture dans les années 80, c'est une très très bonne nouvelle, dont on voit les résultats avec le Domaine d'O. Il y a vraiment une progression de l'intérêt pour ces questions dans les institutions publiques, le Grenelle de l'environnement évidemment en est le témoignage. Cependant, Christopher Crimes rappelait tout à l'heure que pour les collectivités territoriales, nos intérêts sont encore souvent gentiment ressentis comme anecdotiques.

Retour sur la création du centre d'Art du crestet

Nous sommes face à cette réalité et ce qu'on m'a demandé de faire ici, c'est de remonter un petit peu le temps pour rappeler certains éléments de ce développement et notamment ce qu'a été dans les années 80, la création du centre d'art de Crestet pour le ministère de la Culture, qui se trouvait par la force des choses, contraint et forcé de mettre en activité un territoire auquel il n'était pas du tout habitué: une maison au milieu de la forêt près de Vaison la Romaine, dans le département du Vaucluse. Par des séries de hasard, le ministère de la Culture était propriétaire de ce domaine et par un autre hasard, il m'a proposé de monter une activité dans ce lieu, pensant d'ailleurs que ce serait une activité strictement artistique. Or, comme le lieu était un lieu rural par son implantation, et un lieu naturel par l'autre aspect de son implantation, Crestet, étant une toute petite commune, classée, à côté de Vaison la Romaine, au milieu de ce massif magnifique des dentelles de Montmirail, il a été évident pour moi que si je devais assumer la responsabilité de ce lieu, c'était autour d'une problématique qui mettrait la nature et l'environnement naturel au premier plan de l'activité .

C'est donc ce que j'ai proposé au délégué aux arts plastiques de l'époque - il y en a eu trois dans la première phase, Claude Mollard, puis

Dominique Bozo puis François Barré. Claude Mollard assumait la nécessité de mettre ce lieu en action ; Dominique Bozo, qui ne s'intéressait pas tellement à cet aspect plus actif dans la création contemporaine qu'étaient et sont encore les centres d'art m'a dit « essayez si ça vous amuse, mais dans un an je revendrai au Conseil général ». Prédiction que j'ai réussi à contourner en faisant classer le centre à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, de telle sorte qu'il n'était plus utilisable pour autre chose que sa véritable mission. Et le troisième, François Barré me disait d'arrêter mes robinsonades. Je note au passage qu'il est aujourd'hui président du festival des jardins à Chaumont sur Loire, ce qui me ramène à mon point de départ : ça a bien évolué en quelque vingt-cinq ans puisque je vous parle là de 1986.



Crestet est donc au départ un lieu dans lequel des artistes sont invités en résidence pour une réalisation qui va prendre en compte le paysage, l'environnement humain - c'est à dire un contexte rural, puisque au-delà de la forêt, c'est la culture de la vigne qui domine la région - et enfin, prendre en compte le travail pédagogique que, dès le départ, le centre voulait assumer auprès de différentes instances. D'une part, bien sûr l'environnement public, donc les écoles, de la maternelle au lycée, mais également, compte tenu de cette problématique, les lycées agricoles. Nous avons pu avoir durant les quinze ans qu'a existé le centre - s'il est né en 87, il est mort en 2003 -, une collaboration extrêmement profitable avec les lycées agricoles, que ce soit du point de vue de la collaboration entre les artistes eux-mêmes et les enseignants et

élèves de lycées agricoles, sur les questions botaniques, le maintien et l'entretien de la forêt, ou que ce soit au plan de la sensibilisation des jeunes agriculteurs à une problématique artistique, un regard artistique sur la nature, l'environnement et le paysage.

J'insiste toujours pour inclure le paysage dans la perspective de Crestet dans la mesure où rapidement cette perspective a pris une importance assez grande. EN 1991, il y a eu la grande catastrophe de Vaison la Romaine : 42 morts, une grande tempête et donc les problèmes de l'écologie du territoire se sont immédiatement posés. La catastrophe de Vaison la Romaine, a rendu palpable pour l'environnement immédiat, c'est à dire la ville de Vaison et le village de Crestet, mais aussi pour nous, la nécessité d'élargir notre champ d'intérêt à la question de l'écologie et du paysage. Très vite les spécialistes ont montré que c'était aussi à cause des modes d'exploitations des vallées qui font entonnoir et qui convergent toutes à Vaison la Romaine, que la catastrophe avait été aussi importante. Imaginez que la rivière qui traverse Vaison la Romaine, a monté en une heure et demi de 17 mètres, et que sur toute la région, un seul pont est resté, le pont romain de Vaison la Romaine. Tous les autres, c'est à dire les treize ponts qui entourent la ville, ont été arrachés par cette crue subite de l'Ouvaise, qui normalement est une petite rivière, mais qui, compte tenu de cet effet d'entonnoir, était devenue un fleuve absolument violent. Cette occasion a élargi le champ de préoccupation du centre. J'ai donc, avec l'école du paysage de Versailles monté un atelier de réflexion et un rendu au bout d'un an sur comment reconstruire, reconcevoir la ville en fonction des dangers écologiques, que présente à la fois le mode d'exploitation environnant et la situation structurelle de la ville elle-même, au cœur de cet entonnoir. Avec l'ENSP (Ecole nationale supérieure du paysage), avec différents professeurs dont Gilles Clément qui était là avec son équipe, nous avons fait des propositions à la ville. Le travail a été tout à fait productif et innovant. La ville n'en a pas tenu compte et a rebâti à peu près sur les mêmes sites submersibles que ceux qui avaient été emportés par la crue.

C'est le problème de faire avancer une réflexion dans les situations actuelles. En tout cas, l'effort avait été fait et pour le centre d'art cela a permis aussi d'élargir la problématique au paysage. Je peux citer rapidement quelques artistes qui sont intervenus : Nils Udo, Frans Krajcberg, dont je reparlerai tout à l'heure, Dominique Bailly, Michel Blazy, Eric

Samakh, beaucoup d'artistes qui aujourd'hui sont bien connus dans le milieu de l'art pour la particularité de leur travail dans ce domaine. Le développement du centre a permis également la constitution d'une espèce de réseau européen entre gens portant les mêmes intérêts, en Italie et en Allemagne dans un premier temps. Nous avons, créé a plusieurs structures une association qui s'appelait *Art Nature* avec des antennes dans différents pays européens qui ont donné lieu à trois Biennales d'art et environnement européen qui se sont tenues dans les années 90.

C'était une biennale itinérante, dans la mesure où elle se posait comme un facteur de problématisation sur un lieu riche en questionnement. En 1995-1996 nous avons investi une région à la frontière entre la Pologne, l'Allemagne de l'est et la Tchécoslovaquie qui est une région minière. Les artistes ont travaillé sur la question du recyclage des mines qui sont dans cette région. Contrairement aux mines du Nord de la France, ces mines sont à ciel ouvert et l'extension considérable pose à la fois des problèmes de traitement de l'espace, de végétation propres à ces espaces, et des problèmes proprement écologiques liés à la pollution des sols par l'exploitation du charbon et en particulier par les industries chimiques qui y sont articulées.

Ce qui me conduit à l'expérience que je continue à l'heure actuelle qui est le traitement d'une friche industrielle d'une mine de charbon à Bitterfeld, en l'Allemagne de l'Est. Il s'agit de créer un parc pour la ville, de 20000 hectares, qui sont des territoires gravement pollués, à la fois par l'industrie chimique et par l'exploitation elle-même qui a laissé sur place toute une série de reste. Ce travail est intéressant dans la mesure où il permet à des artistes de travailler dans toutes les dimensions de l'écologie. On a rappelé tout à l'heure que l'écologie est aussi une écologie sociale. Elle intègre complètement les problèmes de la société, elle n'est pas qu'une question de petites fleurs. Dans notre cas à Bitterfeld, la question était ce que nous pouvons faire à la fois pour restaurer ces territoires mais aussi pour redonner du travail à ceux qui l'ont perdu lorsque les mines ont été fermées. La lignite qui est le minerai qu'on extrait dans cette région est particulièrement polluant, et responsable historiquement des fameuses pluies acides qui ont, je dirais, réveillé la conscience écologique européenne dans les années 70. La question est de savoir comment trouver des solutions pour ces territoires, pour

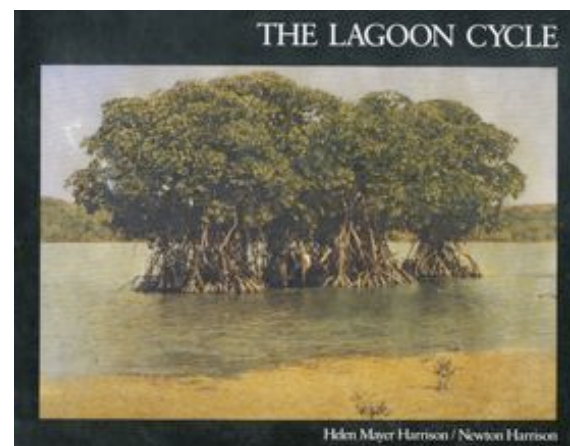
les gens qui y vivent, qui vont jusqu'à l'exploitation de bâti, des bâtiments qui sont abandonnés par toute cette industrie. Car les friches industrielles, c'est du territoire, au sens habituel du terme, mais ce sont aussi beaucoup de bâtiments. Alors qu'en France nous manquons constamment d'espace bâti, là-bas, c'est le contraire. La ville de Leipzig, a diminué de 30% sa population dans la dernière décennie. Toutes les villes qui sont dépendantes de l'ancienne industrie de l'Allemagne de l'est sont prises dans ces processus de réduction urbaine. En travaillant donc à la limite de la ville, de la nature, des problèmes, sociaux, des problèmes écologiques, nous avons essayé de constituer des équipes pluridisciplinaires pour élargir le champ de conscience de l'artiste.

Villette Amazone

Un dernier point : en 1995, j'ai eu l'occasion autour de Frans Krajcberg de monter à la grande Halle de la Villette une exposition manifeste qui s'est appelée « Villette Amazone » et qui a donné lieu à un petit livre : *Manifeste pour l'environnement au XXI^e siècle, Villette Amazone*. Je voudrais rappeler ce moment, cette articulation dans laquelle autour d'un artiste plasticien au sens traditionnel, même s'il n'est pas traditionnel dans la force de sa militance et dans la force même de son œuvre de sculpteur, mais finalement il fait une œuvre traditionnelle d'artiste dans le sens où il propose et produit des sculptures. Dans cette exposition j'ai souhaité élargir le concept de l'artiste travaillant la question de l'environnement au sens général : il peut y avoir du témoignage, les bois brûlés de Krajcberg sont des témoignages à l'égard de la destruction de la forêt amazonienne, à l'égard de l'assassinat de Chico Mendes, à l'égard d'un certain nombre de problèmes qui se posent notamment au Brésil, à la conscience écologique ; mais il m'apparaissait important en même temps d'élargir ce champ de l'artiste traditionnel à des interventions dans l'espace. Je pense au projet qu'a présenté dans cette exposition Gilles Clément sur la route du Maïdo, à la Réunion qui inclut la constitution ou la restitution d'un patrimoine architectural, botanique, culturel au sens large.

Je pense que nous devons aujourd'hui concevoir l'écologie de façon suffisamment large pour que ces différents éléments qui font partie de l'inscription des populations dans un territoire, dans une culture et dans un environnement naturel soient pris en considération dans leur totalité. Et ce afin d'éviter une sectorisation des problématiques,

y compris parce que la forme de notre gouvernement divise : le ministère de la Culture, le ministère de l'Environnement, de l'Agriculture, de l'Équipement etc. Les voies transversales sont toujours définies dans les papiers d'intention. Mais la circulation des personnes, et donc des problématiques, d'un secteur à l'autre est toujours infiniment difficile, y compris pour les chercheurs qui ont de la peine à passer d'un secteur à l'autre. Là, en convoquant des architectes comme Michel Desvigne, un paysagiste, avec un écrivain comme Gilles Tibérien, et un photographe comme Josef Koudelka, en convoquant des artistes comme Gianni Burrattoni - et vous remarquerez des gens qui travaillent déjà eux-mêmes en équipe. C'est important d'apprendre à faire travailler les créateurs, les artistes, les chercheurs, en équipe, c'est à dire en élargissant leurs compétences de départ. Tout le monde doit avoir une compétence de départ et cette compétence doit pouvoir être confrontée en permanence avec d'autres savoirs de telle sorte qu'ils s'enrichissent mutuellement. Cette exposition « Villette Amazone » à la grande Halle de la Villette visait justement à élargir.



Je terminerai sur les Harrison, que j'avais invités à cette occasion à occuper un espace important de 400 mètres carrés, avec une pièce que je considère tout à fait fondamentale, *The lagoon cycle*. Une des questions qui m'intéresse et qui nous intéresse je pense tous ici, est de comprendre comment communiquer, comment faire partager à différentes populations nos préoccupations ? Les artistes, d'une manière générale sont là pour créer de l'imaginaire, créer des représentations dans l'esprit des gens et des populations. Les Harrison ont construit un dispositif artistique précisément sur cette dualité dans *Le cycle du lagon* qui je précise, à tous ceux qui pourraient être intéressés, a été donnée au centre George Pompidou, donc

dans les collections publiques françaises et peut par conséquent être montré absolument partout en France. Du point de vue de cette pédagogie dont je voulais parler, *Le cycle du lagon* est dialogique dans sa structure même. Il part du fait que toutes nos actions ont une dimension contradictoire, et que ce n'est qu'à travers un dialogue et un affinement de la manière qu'on peut partiellement surmonter ces contradictions tout en en reproduisant d'autres à un autre niveau. C'est une prise en compte de ce que j'appelle la complexité.

Pour revenir à cette notion si importante dans le livre de Sacha Kagan et dans celui qui l'a inspiré, Edgar Morin, la complexité est quelque chose que nous devons avoir présent à l'esprit chaque fois que nous traitons les questions d'environnement, car évidemment chaque action de l'homme sur la nature a des effets qui eux-mêmes produisent des effets dont on ne prend pas toujours en compte les aspects positifs ou négatifs. La forme dialoguée, cette forme qui inscrit tout le processus écologique, me paraît être un modèle de réflexion sur comment nous pouvons agir aujourd'hui lorsque nous sommes dans des institutions, lorsque nous sommes artistes, lorsque nous sommes critiques d'art - ce que j'ai été pendant longtemps - lorsque nous sommes sociologues, ce que je suis aussi tous les jours. Comment profiter de cette structure dialoguée pour faire avancer la réflexion ? Là, il me semble que les Harrison nous offriraient un bon point de départ, et une base de réflexion particulièrement enrichissante.

Sur ces trente dernières années, il y a eu beaucoup d'expériences, heureuses ou malheureuses d'ailleurs, dont je pourrais parler, mais je crois qu'en donnant juste ces quelques lignes, je trace l'histoire, l'archéologie de ce qui nous conduit aujourd'hui à être réunis, et à essayer de continuer à penser ensemble. Merci.

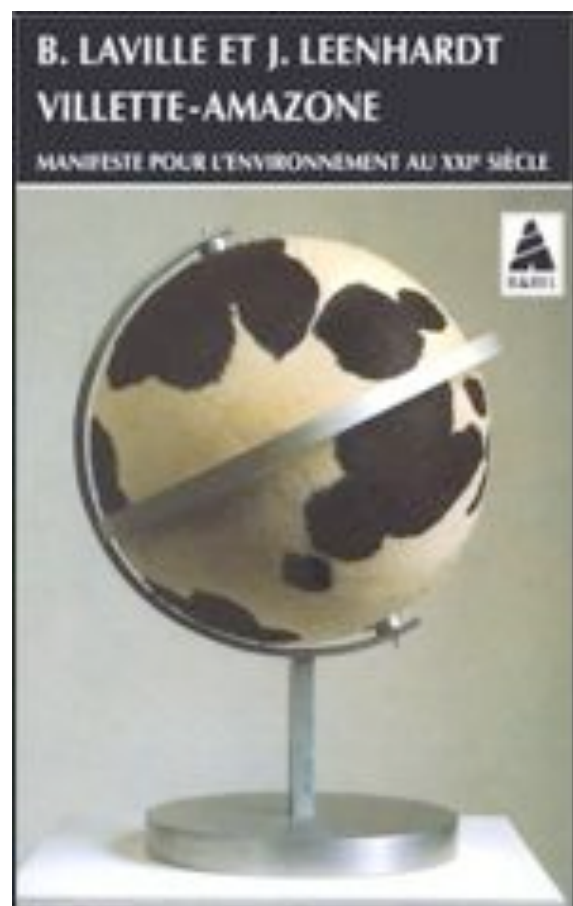
Je rajoute évidemment, que l'année dernière, j'ai monté avec huit artistes français, dont Jean Paul Ganem une exposition qui s'appelle « Art Fragile Résistance » au Brésil, au musée d'art contemporain de São Paulo, qui a été l'occasion justement de partager avec des brésiliens, des expériences comme Jean-Paul Ganem l'a fait. Ce travail s'inscrivait pleinement dans le territoire et dans les problématiques sociales du Brésil, ce qui me paraît fondamental.

INTERVENTION

Vous avez initié cette expérience par une critique des collectivités territoriales, or il me semble que c'est un problème politique à l'échelle nationale.

Jacques LEENHARDT

Combien les choses ont changé depuis l'époque où j'ai commencé dans ce domaine ! Je remarque qu'aujourd'hui, nous avons au ministère de la Culture un intérêt structuré, des intervenants qui s'appuient véritablement sur des Conseils généraux, sur des municipalités. Le climat a bien changé. C'est un propos optimiste !



INTERVENTIONS D'ARTISTES
31.03.2011

Thierry BOUTONNIER

Marion LAVAL-JEANTET

Hélène EVANS

Je souhaitais remercier l'association COAL pour son invitation et l'honneur qu'elle me fait de pouvoir présenter mon travail ici.

Parcours biographique

Je vais vous raconter mon parcours. Je suis issu d'un milieu rural, mes parents étaient éleveurs laitiers. J'ai donc eu depuis enfant une réflexion sur mon milieu, donc l'écologie, l'environnement, le développement durable, quels que soient les termes qu'on a employé aujourd'hui. J'ai un lien viscéral à ce que peut apporter la nature. J'ai suivi des études scientifiques, fait les Beaux-Arts, puis obtenu un diplôme universitaire en pollution et nuisance pour conforter ce qui était présent dans mon travail. Bien que mes images ne le montrent pas, mes projets contiennent une forte critique sociale du rapport aux choses, une critique sur le rationalisme et une critique de l'économie et du rapport à l'habitat. J'essaie de retrouver le politique avec un grand P, sans visée électoraliste ou opportuniste, mais comme un citoyen lambda qui participe avec les autres à constituer une conscience.

J'ai passé un an au Canada durant ma formation académique aux Beaux-Arts. A mon retour, j'ai proposé de créer une société de sponsoring d'événements funéraires de façon à permettre à nos chères transnationales d'y participer. C'est une proposition pour renvoyer l'ascenseur à ceux qui sont morts d'intoxication ou de suicide au travail... J'ai par exemple aussi développé un distributeur automatique d'œufs frais, là aussi je vous laisse imaginer ce qu'un distributeur automatique peut créer comme nouveau rapport aux produits frais. Les distributeurs de lait sont en vogue et aident paraît-il certains petits producteurs à survivre à côté d'Intermarché, Leclerc ou autres...

Je suis ici grâce à un projet qui s'appelle *Prenez racine*. A l'origine, il s'appelait *Assolement pour Mermoz*. Là, je suis sorti du cadre de l'atelier, du cadre académique, j'ai pratiqué le terrain social dans le quartier ZAC de Mermoz à Lyon. Le processus a engendré plusieurs esquisses qui découlaient de mon observation du terrain ainsi qu'une réflexion sur l'existant et ce qui pouvait être réemployé. Ce projet *Assolement pour Mermoz* a vite posé problème. Il était monté dans le cadre d'un

contrat d'urbanisme de cohésion sociale. C'est une sorte de pastille rose pour les projets de l'ANRU (agence nationale de rénovation urbaine). Une pastille rose qui veut dire qu'en gros, on nous vend du béton et de l'asphalte pour revaloriser et requalifier le quartier et en oubliant qu'il y avait des habitants, et en espérant qu'il y en aura de nouveaux. Une recolonisation de quartier qui change l'habitat pour changer leur population. Sur cette analyse très critique de l'ANRU, j'ai proposé de procéder de la même manière. Par exemple, en réemployant une cage d'escalier des anciens bâtiments pour en faire un colombier, pour développer un nouveau rapport à ces oiseaux en surpopulation, au vivant, en réactivant l'histoire de pigeon voyageur. Tous les pigeons sont voyageurs, si on daigne avoir un peu d'attention pour eux, ils peuvent être porteurs de message.

Voici un autre projet : l'industrie laitière expliquée aux vaches. J'explique le devenir des choses directement aux choses, un peu comme selon notre cher Bruno Latour et cette politique des choses. Là, c'est après la vache folle. Voici également une hôtesse d'accueil que j'ai embauchée à tenir un panneau « hors service ». Il y a quelque chose de drôle, mais aussi, vous l'aurez compris, quelque chose qui aurait à voir avec la gravité.



Avant *Mermoz*, j'avais travaillé avec un paysagiste dans le cadre du Festival des jardins de Lausanne sur le cycle pastoral, soit un troupeau de mouton mené par un berger dans un cycle de pâture dans Lausanne. C'est très simple : l'animal joue son rôle d'animal, il anime, il anime en ville. Ceci a pu être réalisé grâce à l'extrême professionnalisme des suisses et leur capacité à monter des projets

transversaux tout en utilisant des cases Excel et des services qui semblent cloisonnés. Cela dit, pour certains projets en cours, cette transversalité ontologique à l'écologie et à l'art se retrouve souvent à l'épreuve des services.

Le projet *Assolement pour Mermoz*



Le projet *Assolement pour Mermoz* dont je vous ai parlé tout à l'heure est aujourd'hui *Prenez racine*. Les services institutionnels m'ont dit que certains ne seraient pas capables de comprendre ce qu'est un assolement. Nous avons donc choisi un terme plus aguicheur, qui faisait aussi contre pied à la politique de relogement des habitants. Le premier projet qui a été retenu est celui de la pépinière urbaine. Je leur ai proposé différents rapports, au vivant présent sur le territoire des travaux, pour que les habitants soient partie prenante de ces travaux, qu'ils ne subissent pas seulement le chantier mais qu'ils choisissent des éléments qui vont le composer. Après un an et grâce à COAL, l'écoute est devenue meilleure. La pépinière urbaine consiste tout simplement à associer un habitant à un arbre qu'il a lui-même choisi. Il participe à la constitution du catalogue des essences. L'arbre grandit en pépinière sur l'espace du chantier, puis est transplanté dans les jardins du quartier. L'habitant bénéficiera de l'ombre et du fruit de cet arbre. L'idée est de créer une maîtrise d'usage. Il y a les maîtres d'ouvrage, les maîtres d'œuvre et il est plus que temps aujourd'hui dans ce rapport vertical, commande, réalisation, de créer un tiers actif qui participe du début à la fin au choix. Cela pose problème quand on veut recoloniser des espaces d'avoir les indigènes qui donnent leur avis.

En tant qu'artiste je participe à une sorte de programme où on me demande initialement de faire de l'animation socioculturelle. J'ai souhaité détourner le propos et faire en sorte que l'habitant ne soit pas simplement animé,

mais qu'il choisisse. Au bout d'un an de négociation avec les différents services, nous avons enfin pu obtenir une zone du chantier pour planter la pépinière. Il n'y avait plus que 120 mètres carrés disponibles. Actuellement, on a 38 foyers qui ont adopté un arbre et on a à peu près évalué que nous aurions besoin de 120 mètres carrés de terre. La terre est arrivée, et les habitants avec, à travers du volontariat individuel, un engagement citoyen de base parce qu'il y a des gens qui cherchent du travail et n'ont rien à faire et ont envie de faire des choses. Leur engagement a été spontané. Ils ne sont spécialement mus par des problèmes écologiques, mais simplement par l'envie de faire quelque chose dans leur lieu de vie.

Bilan : un an pour que le service des maîtres d'ouvrage digère le projet. Faire des réunions, présenter le projet, recevoir un « Oui, c'est intéressant » et puis au bout d'un an, « maintenant on a bien compris ». Il y a une quantité d'acteurs dont les missions sont parfois contradictoires. Le rôle des maîtres d'œuvres est intéressant. Pendant un an, nous ne pouvions pas rentrer en contact avec eux, les maîtres d'ouvrage devaient faire leur rôle de coordinateur. Il y avait aussi un problème d'appel d'offre, et puis tout simplement le problème des habitudes dans les services, dans la loi pour que les appels d'offre soient, disons, démocratiques. La phase de validation des pépiniéristes choisis par la maîtrise d'ouvrage et les maîtres d'œuvre est assez longue.



Concernant les habitants, cela fait dix ans qu'ils vivent sur un chantier. C'est très important de respecter les procédures mais on en oublie parfois le vivant. Il fallait donc que le paysagiste soit choisi par le maître d'œuvre pour que mon travail puisse exister concrètement. Pour que cet arbre ait une place, il faut que le maître d'œuvre, pense, imagine et prévoit des vides, pour respecter ces problèmes d'appel d'offre. Donc aujourd'hui, pour pouvoir respecter la loi et

qu'un habitant puisse planter un arbre, il faut que le maître d'œuvre anticipe et pense des vides. Je trouve ça très intéressant pour comprendre quelle est la place de la société civile aujourd'hui.

C'est aussi un problème franco-français. Quand j'ai déposé le projet qui a été validé en janvier 2010 auprès des services culturels de la ville, l'écoute était tout à fait relative, « Ha c'est rigolo de voir des moutons brouter ». Ce qui a permis de légitimer le projet auprès des différents services et des différents hauts responsables à Lyon, c'était d'avoir une écoute à Paris. Pour cela je remercie beaucoup COAL. Cela dit, il reste quand même de l'animation, il ne s'agit pas que de travailler, c'est aussi la fête, et donc le 26 mars, nous avons fêté les terreaux à Mermoz. Nous avons inauguré un composteur collectif, ce qui rejoint tout à fait le PAV et Jean-Paul Ganem. C'est très intéressant, dans la forme et même dans cette impulsion, nous sommes dans des choses qui existent déjà. Toute la singularité réside dans l'agencement de tous ces éléments

Résidence au lycée agricole de Flamarens.

En ce moment, je suis en résidence au lycée agricole de Flamarens. Là aussi, même en milieu rural, ils ont des problèmes de cloison, de service et surtout parfois d'individualité. Le projet est de faire une usine à gaz grâce à la méthanisation de la ferme d'exploitation de Flamarens. Nous sommes dans une république agricole en France. Le ministère de l'Agriculture a développé depuis Edgard Pisani (ministre de l'Agriculture de 1961 à 1966), une sorte de république agricole avec ses écoles, etc. Comme le ministère de la Culture et ses écoles d'art. Ce lycée agricole a, pour expérimenter, une ferme d'exploitation de 120 mètres hectares. La ferme d'exploitation et l'école se retrouvent en zone vulnérable. Son sol argileux favorise les effluents qui ne sont pas traités par le sol. La pollution arrive directement dans la rivière et donc les épandages de fumier sont extrêmement restreints pour éviter une augmentation du nitrate et avoir des algues vertes.

Suite à la fusion acquisition entre le lycée professionnel agricole de Fonlabour et le lycée professionnel agricole, de Flamarens, certaines fermes d'Etat vont sauter, certains terrains seront revendus aux agriculteurs, qui sont très proches des vers à soie. Ce n'est pas du mépris, c'est vrai, il y a une volonté de croissance, il faut manger, pour avoir la force. Il y a un problème avec l'épandage ainsi qu'un

centre d'enfouissement à côté. La zone est conflictuelle. A cet endroit, il y a un pivot d'irrigation qui servait à l'épandage de lisier (la forme liquide du fumier). Cet outil conçu pour l'irrigation puis transformé pour l'épandage n'a pas résisté aux problèmes de pression du lisier et s'est ruiné. Je propose de réutiliser cette structure verticale pour faire une torchère (qui permet de brûler les excédents de gaz) grâce aux déchets des vaches.

Le chef d'exploitation m'interdit d'utiliser ce pivot d'irrigation, il veut me le vendre. Il préfère en donner une partie aux agriculteurs et le reste à des entreprises. Il en oublie sa mission essentielle : mener des travaux d'expérimentation au sein de l'agriculture et de l'environnement. Je me suis associé avec des partenaires, notamment Aria Energie qui a été fondée par Pierre Labeyrie, le monsieur méthane en France. L'Esprit Saint arrive, on va trouver des solutions !



Pour finir sur la question de la transversalité : travailler avec le vivant suppose l'indéterminé. Il est parfois possible de ne rien avoir. Ce n'est pas toujours accepté, ça ne rentre pas dans les cases. Le temps d'une œuvre n'est pas forcément le temps de son exposition, ce qui pose des problèmes de communication. Il y a une différence effectivement entre la vie et sa représentation, et quand on transforme la vie en représentation, ça peut être extrêmement morbide. La chose très positive est la richesse des rencontres, la complexité.

Voilà, je prends du plaisir à avoir les pieds dans la merde. Et à regarder les étoiles et la lumière. Même le ciel peut recracher du CO₂. Merci.

Marion LAVAL-JEANTET

Artiste, Art Orienté Objet

Je travaille depuis une vingtaine d'années avec mon conjoint sous le nom, qui peut paraître un peu fumeux, d'Art Orienté objet. Cela signifiait au départ art orienté par les terrains. Travailler sur des terrains pose souvent des problèmes au cadre même de l'art, qui ne sait pas très bien où placer ce genre d'activités. Cela explique que cet art n'est pas très connu du système artistique, qui le taxe d'ailleurs souvent de politique. Pour moi, il s'agit d'un art existentiel. Souvent, on nous a dit que c'était politique et que dès lors, c'était délicat de prendre position. Pourtant nous ne prenons pas tellement position, nous sommes surtout des témoins de notre temps.

Je suis artiste et anthropologue. J'ai parallèlement un parcours universitaire. Je voudrais noter que depuis un an, j'ai créé à Paris 1 Sorbonne, un master art de l'image et du vivant, dans lequel nous avons créé des cours Art et Environnement. Cela n'attire pas les foules. Malgré les générations qui passent, cela reste effectivement aux yeux des gens un problème anecdotique, souvent considéré comme minoritaire et inintéressant par les étudiants. Mais je ne doute pas que dans quelques années cela portera ses fruits, du moins je l'espère.

La machine à méditer sur le sort des oiseaux migrants



J'ai limité mon propos d'aujourd'hui à la forêt parce ce serait un peu long de parler de vingt ans de travail. Pour vous montrer cependant que nous ne sommes pas spécifiquement sur la forêt, voici une œuvre récente, un peu

symptomatique qui s'appelle *La machine à méditer sur le sort des oiseaux migrants*. Nous nous sommes rendus sur les étangs de la Dombes, dont mon père est originaire, quand on nous a expliqué que la grippe H1N1 arrivait. Ces étangs se sont retrouvés interdits à la pratique de tout sport pédestre. Nous y sommes allés récupérer des plumes d'oiseaux migrants qui traînaient dans les alentours pour fabriquer cette chaise qui se replie sur la personne qui est assise dedans. C'est une manière de témoigner de cette attirance/répulsion qu'on peut avoir vis-à-vis des éléments de la nature. Ils sont à la fois source de bonheur et en même temps aujourd'hui très stigmatisés comme sources de danger. La transmission des virus par les oiseaux existe depuis toujours, ça n'est pas une nouveauté. C'est très symptomatique de voir d'un seul coup cette interdiction, ce principe de précaution. Il fallait qu'on en fasse quelque chose.

La forêt

La forêt est une préoccupation que nous avons depuis très longtemps. Ici vous voyez une œuvre de 1994, appelé *Réserve artistique*. Elle est faite à partir d'un banc récupéré dans une exposition qui avait préféré faire fabriquer des bancs en bois exotique pour reproduire l'œuvre de Le Corbusier plutôt que des bancs en béton qui auraient dû être déplacés. Ça nous posait un problème et nous avons récupéré ces bancs pour fabriquer une sorte de chapelle. Dans le fond, vous voyez une photo de la Tillaie. C'était une partie de la forêt de Fontainebleau qui avait été classée par les peintres de l'école de Barbizon. Ils avaient obtenu son classement national en espace protégé et l'ont appelé « réserve artistique ». A cette époque j'habitais dans une maison en pleine forêt, à côté de La Tillaie. Je l'ai vue se faire abattre car cent ans plus tard, on considérait qu'il y avait prescription. Nous avons donc d'abord fait partie de groupes d'éco-combattants forestiers pour lesquels l'on dessinait des tenues. Ça a tourné au vinaigre. Notre but était de faire ce qui était très courant à l'époque en Amérique, du tree-sitting, s'asseoir simplement dans les arbres. Nous avons conçu une tenue qui comportait un casque à panneau solaire qui permettait de

crier, d'actionner le haut parleur qui était au-dessous, il y avait du faux sang... Enfin toutes sortes de choses utiles pour les manifestations de cet ordre. Ça s'est très mal fini. L'un d'entre nous s'est retrouvé en quartier de haute sécurité pour éco-terrorisme. Nous n'avons pas très bien compris. Nous n'avons nui à la santé de personne. Nous nous posons une question : Des artistes ont réussi à faire classer un espace mais qu'en est-il aujourd'hui ? Peut-on continuer à porter cette utopie ? A l'époque, c'était les années 90, nous n'avons eu aucune écoute. Peut-être que cela changera d'ici dix ou vingt ans.

Dans le même état d'esprit au même moment en 2002, on nous a demandé une œuvre au domaine de Chamarande. On nous a expliqué que la pelouse n'était pas un espace où l'on pouvait s'installer, qu'il valait mieux aller dans



la forêt. Et surtout que l'arbre solitaire qui était au beau milieu de la pelouse allait être abattu dans l'année car il dérangeait. Nous nous sommes donc intéressés aux droits de la propriété intellectuelle et nous avons bataillé pendant six mois pour installer une œuvre de jardin qui nécessitait la présence de cet arbre. Nous avons créé cet ensemble de jardin qui permet de pique-niquer, puisque c'est l'usage de cette pelouse. Comme c'était l'année de Johannesburg, nous avons inscrit sur le dossier des chaises qui entourent l'arbre « l'effet de serre ». L'idée était de faire un sommet, quand on s'assoit, on ne voit pas les personnes assises en face, on voit l'arbre. On est obligé de réfléchir à autre chose qu'à la simple convivialité. L'arbre a grandi. On est très content. On lui a laissé la place de grandir normalement jusqu'à deux ou trois cent ans. Avec un peu de chance cette œuvre restera puisqu'elle est maintenant acquise nationalement, et on ne touchera plus à cet arbre.

En 99, j'ai hérité d'un jardin, dans une petite cité ouvrière près de Fontainebleau. Puisqu'on ne peut plus classer des morceaux de forêt en

réserve artistique, nous allons classer notre jardin en réserve artistique et donc on n'y touchera plus sur un plan jardinier, ce sera un jardin sauvage, nous sommes nous dit. La maison des voisins est très propre. Ils mettent du Roundup pour empêcher que ça pousse et à côté, chez nous on laisse les choses se faire depuis plus de dix ans, sans toucher à rien puisque c'est une réserve artistique forestière, en hommage à celle de La Tillaie qui était à quelques centaines de mètres. Nous avons maintenant toutes sortes de procès avec nos voisins qui disent que nous maintenons un état propre au développement de la vermine, en transformant un jardin en forêt. Alors évidemment nous avons extrêmement enrichi la faune locale en matière ornithologique : nous avons des espèces extraordinaires de mésanges, qui se sont toutes installées là puisqu'on leur fiche la paix. Nous sommes donc en train de faire une action artistique très particulière qui consiste à demander à un avocat de permettre le classement de cette zone en zone artistique, pour empêcher que les voisins la coupent. C'est assez surprenant quand on est en hauteur de voir cette zone de sauvagerie totale au milieu d'une zone extrêmement policée, c'est une vision qui nous intéresse beaucoup.



Nous nous sommes également intéressés aux forêts tropicales. En tant qu'anthropologue, j'ai travaillé sur la médecine tropicale au Gabon et au Cameroun, sur les sorciers, j'ai suivi des pygmées pendant plusieurs années pour comprendre quel était leur usage de la forêt. Nous avons été initiés, Benoît et moi, aux rites pygmées. Ces rites sont sensés véhiculer énormément d'informations sur le plan médical. Nous les avons interrogés sur un plan artistique. Nous avons essayé de créer des œuvres qui proviennent de la forêt et de ses traditions. Au départ, les pygmées ont commencé à initier des occidentaux à la condition qu'ils fassent du prosélytisme pour la forêt, car leur gros problème est la disparition

de leur pharmacie - c'est comme ça qu'ils l'appellent - et de leurs mythes.

Nous avons produit une œuvre, complètement liée à cette expérience de la forêt puisque nous étions désormais initiés dans le bois. On dit initié dans le bois parce que cela consiste aussi à manger du bois. Les pygmées vous donne un bois empoisonnant qui vous conduit aux approches de la mort. C'est là qu'on entend enfin l'esprit de la forêt qui va parler. On peut interroger cet esprit. Celui-ci nous a envoyé des informations pour créer cette autre œuvre pour le parc de Chamarande qui s'adresse directement aux oiseaux morts dans la tempête Lothar de 1999.

Le parc de Chamarande nous a demandé de travailler sur la faune, or il n'y a pas de faune. Pour preuve, il était question de réintroduire quatre écureuils. Il n'y avait que des oiseaux. Nous avons donc fait un répertoire des vingt-sept espèces d'oiseaux présentes. Nous avons fabriqué une machine qui fonctionne à l'éolienne qui chaque fois que le vent tourne, fait fonctionner un orgue à happeaux permettant de faire chanter à un orchestre de 27 oiseaux toutes sortes d'air, comme Guantanamo. Ça fonctionne sur les hommes, mais aussi sur les oiseaux qui ont niché particulièrement autour de la machine. A cette époque, nous avons aussi demandé à la Courneuve si on pouvait introduire toute sorte d'animaux, y compris des moutons, etc. Nous avons pu le faire dans d'autres jardins dans les années 90. Mais à la Courneuve, impossible d'y mettre le moindre mouton, même les écureuils ce n'était pas possible.



Nous nous sommes également intéressés à la question de la forêt primaire. Nous faisons partie de ces gens qui avaient des doutes sur les questions de certification. Quand j'ai travaillé au Gabon, je me suis rendue compte que c'était très dangereux et difficile d'aborder la forêt. Il fallait le faire par le biais des pygmées en suivant des systèmes complètement anthropologiques. Mais si on essayait en prenant une voiture et un guide, c'était impossible. Il faut des autorisations pour accéder aux zones de coupe qui sont ravagées par l'escroquerie locale. Il y a effectivement beaucoup de braconnage, de coupes de bois illégales, de mafia, une prostitution, un trafic de la drogue, puisque la drogue voyage maintenant du Brésil vers l'Afrique dans les cargaisons de bois. C'est devenu impossible de s'approcher réellement de cette logique forestière.

Nous voulions répondre à l'appel de Francis Hallé, lancé dans les années 95, disant qu'il voulait que des artistes aillent photographier la forêt primaire avant qu'elle ne disparaisse. Nous avons d'abord travaillé à Danum Valley. Nous avons fait des films où on peut voir toutes les merveilles de la forêt primaire, nous avons travaillé sur toutes les merveilles du mimétisme en forêt. Nous avons filmé tous les départs de coupe de bois, tous les passages de grumiers sur la route en 24 heures. En coupant simplement les interpassages, on avait un film qui durait 6 heures 30. Cela donnait vraiment une idée de la quantité de bois transporté. Cela était, bien sûr, filmé devant un endroit sensé être préservé. Comme c'était illicite, le film nous a été enlevé à la frontière par les autorités de Bornéo. Nous avons essayé de refaire le même film au Cameroun dans sa dernière forêt primaire. C'était en 2009. Aujourd'hui, il n'y a plus de forêt primaire au Cameroun.

On peut voir à la taille des tous petits hommes sur l'extrémité gauche, que l'arbre qu'ils sont en train de couper est un Tali, une espèce interdite à la coupe. Et là, c'est une forêt certifiée d'environ 600 ans. Voilà ce qu'il en reste. Ces photos sont interdites à la prise de vue. A chaque fois, nous nous sommes retrouvés avec des mitraillettes dans le dos. Il faut avoir le goût du risque. Nous avons pu faire cela parce que Benoît a intégré le réseau diplomatique. Nous sommes obligés d'aller loin dans l'engagement, y compris de passer des diplômes absurdes pour faire partie pendant un an et demi du corps diplomatique. Benoît en a profité pour créer un système qu'il a appelé Kyoto 2 qui prenait place tous les mois

à Douala. Cela a été très mal vu par les autorités au-dessus de lui.



Nous avons également créé le projet « Veilleur du monde », qui court maintenant depuis un peu plus de dix ans. Il vise à mettre en relation des artistes sur des problèmes liés à l'environnement. Ce sont des résidences qui durent à cinq ou six semaines. Nous avons accueilli Amy Balkin, Erik Samakh, Mark Dion, Dan Petermann. Le dernier a été monté au Cameroun. Il a donné lieu à un film artistique. Nous avons eu l'autorisation de la part de ces merveilleuses compagnies de récupérer ce qu'on appelle du rejet de coupe qui traîne en forêt. On défend beaucoup leur présence en prétendant que cela améliore l'écosystème. En réalité, cela favorise les insectes xylophages, ce qui est plutôt pernicieux. C'est ça ou les brûler en créant du CO₂, donc on ne sait pas très bien quoi en faire. Avec notre logique écologiste, nous utilisons toujours des choses recyclées. Ce qui est parfois troublant pour ceux qui exposent nos œuvres car elles ont un côté bricolé terrible. Ces rejets de coupes ont été transportés sur des camions de grumiers. Avec, nous avons reproduit l'arbre phylogénétique de la vie. Les noms des archaées, bactéries et eucaryotes sont gravés sur ses branches. On y a accroché des roues qui appartiennent à un système divinatoire très ancien. Quand on les tourne, on peut demander à l'arbre ce qu'il pense du futur. Evidemment, il s'agit d'une œuvre un peu ironique. Cet arbre a été offert aux collections nationales qui n'en veulent pas. Je pense donc qu'on va le brûler ou le couper en allumettes et le faire brûler sur la piazza Beaubourg.

Voici l'œuvre *Empreinte écologique* pour laquelle nous sommes parties au Svalbard, l'espace habité le plus au nord du monde, près du cercle polaire. Nous y sommes allés pour récupérer une empreinte d'ours dans la neige, ce qui était extrêmement complexe. Nous avons fait un film qui s'appelle « Kyoto Time Code ». A la place du time code qui donne

habituellement le temps, nous avons fait défiler le nombre de kilo de CO₂ que nous produisons ce faisant. Nous avons compté notre déplacement au Svalbard en avion, la conservation, l'utilisation de neige carbonique, notre alimentation, le chauffage, etc. Nous arrivons à un total de 8 tonnes pour nous deux et l'empreinte. Le magasin de Grenoble qui accueillait la pièce devait s'engager à planter trois cent arbres en compensation carbone. Ça été un bras de fer terrible avec l'institution pour y arriver. Cette pièce traitait de la culpabilité et aussi essayait de comprendre où était l'enjeu des impacts économiques.

Nous travaillons actuellement sur un nouveau projet. Nous avons été contacté par Graham Dorrington, le créateur de ce ballon volant qui avance et permet aux scientifiques de visiter la canopée sur la même principe que les radeaux de Francis Hallé, mais en se déplaçant. Le ballon n'a pas été réactivé depuis dix, voire vingt ans. Il a servi à un documentaire et hélas le documentariste est mort en tombant du ballon. Nous essayons de relancer le projet avec lui. Le but est, en travaillant avec un botaniste et un entomologiste de dénombrer une nouvelle espèce. Ensuite, grâce à un dispositif fluorescent végétal nous voudrions inscrire le nom de cette espèce en immense sur la canopée de manière à qu'il soit visible sur les images satellites. Nous sommes à nouveau dans une logique d'art d'alerte. Depuis vingt ans, nous avons parfois l'impression de nous esprimer en vain. Non pas par rapport aux associations écologistes ou à des sympathisants, mais en vain par rapport même au milieu de l'art qui a encore du mal à entendre parler cette voix qu'il considère comme anecdotique sur le marché. On arrive quand même à vendre, on trouve des gens éclairés, intelligents, intéressés. Mais on se pose cette question : jusqu'où peut-on aller dans le militantisme sans devenir fou à force de manque d'écoute. C'est pourquoi nous voulons faire ce projet à grande échelle. Graham Dorrington, Francis Hallé et les autres scientifiques souhaitent aussi être entendus. Ils ont envie d'utiliser les artistes pour pousser des cris et c'est ce que nous cherchons à faire dans ce projet.



Hélène EVANS

Artiste, Hehe (Duo composé de Helen Evans et Heiko Hansen)

Le terme « d'art d'alerte » que vient d'utiliser Marion Laval-Jeantet, est une bonne transition vers notre travail. Celui ci porte sur la relation de l'individu à l'environnement, principalement l'environnement urbain et ses infrastructures. Il essaie de changer la perception que l'on peut avoir de l'environnement, à partir de plusieurs axes de recherche.

L'axe le plus développé est celui des nuages faits par l'homme, que l'on appelle les *man-made clouds*. Les nuages naturels sont un vecteur important de l'imaginaire, ses formes offrent de nombreuses possibilités d'interprétation, et portent un nombre infini de significations. Beaucoup d'artistes ont travaillé sur la question des nuages naturels. Nous, nous proposons dans notre travail de réfléchir sur les nuages qui ne sont pas naturels, mais faits par l'homme. Ces nuages sont toxiques, nucléaires, causés par les gaz d'échappement, les cigarettes, les fumées des usines.

Nous ne sommes pas les seuls à avoir traité ce sujet, il y existe toute une histoire sur laquelle nous travaillons. Nous menons des recherches sur les artistes graphiques très présents sur ce thème, il y a d'ailleurs actuellement une exposition à Paris. Un premier module traite de la question des nuages sortant des usines, il s'agit d'une collection d'affiches. Ici, vous voyez une affiche des années trente pour une ville en Suède. La ville, très fière de son industrie textile, représente la fumée noire qui s'échappe au-dessus d'elle, preuve que la Suède, à l'égale de Manchester, est un pays fortement industrialisé. Là, cette affiche politique du *Tory party*, montre que s'il n'y a pas de fumée qui sort des usines, les mères sont inquiètes et anxieuses, car cela signifie qu'il n'y pas de travail, et donc pas de quoi nourrir les enfants. Cette étude montre la multitude d'interprétation que l'on peut projeter sur ces fumées. Elle fait partie de notre activité et inspire une partie de notre travail artistique.

Voici une performance que nous avons réalisée à New York. Nous avons été interpellé par la pollution et l'omniprésence des 4x4. Particulièrement la Porsche Cayenne, le plus gros, le plus rapide et le plus cher des véhicules présents sur le marché de l'époque.

Nous avons donc réalisé une performance avec une Porsche Cayenne miniature, télécommandée et modifiée afin qu'elle produise des émissions de gaz colorées très esthétisées. Nous avons fait rouler le véhicule dans les rues de Manhattan. Nous pensions avoir des soucis, car l'espace public y est très contrôlé, mais mis à part quelques remarques, cela c'est déroulé de manière plutôt ludique, jusqu'à ce que la Porsche miniature se fasse finalement écraser ! Ce travail vise à attirer le regard sur l'ordinaire, le rendre plus visible et lui donner une esthétique pour attirer l'attention.



Nuage vert est un projet dans la même veine mais à plus grande échelle. Il y est question de la fumée qui s'échappe de l'incinérateur de traitement de déchets ménagers d'Ivry. Nous voyons souvent cette infrastructure aux portes de Paris qui traite tous nos déchets sans trop se poser de questions sur sa fonction. *Nuage Vert*, grâce à un système de projection laser, trace le contour du nuage en mouvement permanent. Un système de caméra thermique qui capte la chaleur du nuage ainsi qu'un système de tracking qui va ensuite détecter et contrôler un faisceau lumineux laser de 8 volts permet d'adapter la projection au contour du nuage en temps réel. Ce projet de longue haleine a tout d'abord été conçu en 2004 pour l'incinérateur de Saint-Ouen. Son but est d'utiliser le nuage comme un outil pour activer un échange avec le public, travailler en collaboration avec les parties prenantes - les

riverains, le propriétaire de l'usine, les autorités, les activistes écologiques - et faire en sorte que cette mise en lumière de la fumée deviennent le vecteur d'un questionnement sur notre relation à cette infrastructure, et à la manière dont nos actions alimentent et nourrissent le nuage.

Ce projet a d'abord été réalisé en 2008 à Helsinki sur une centrale thermique à charbon. Les négociations ont duré trois ans avant d'obtenir l'accord de tous les acteurs. Le résultat du projet était exceptionnellement positif. Le propriétaire de l'usine a même offert d'organiser et de financer sa communication tout en nous laissant le contrôle total du message. La taille du nuage vert changeait en fonction de la consommation en temps réel des habitants qui habitaient autour de l'usine. C'était une façon de rendre publique les informations sur la consommation d'énergie collective d'un quartier spécifique. Nous avons été très agréablement surpris de la prise de risque de l'entreprise, et cela a permis de faire travailler ensemble l'usine, les acteurs locaux et les activistes écologiques, qui ne collaboraient habituellement pas. La réalisation à Saint-Ouen, elle, était beaucoup plus controversée. Elle est très vite devenue extrêmement politique. Suite à la réalisation d'un test un soir de 2009, la préfecture de Seine-Saint-Denis, à la demande de la mairie de Saint-Ouen, a émis l'interdiction de réaliser le projet. Une censure justifiée par les risques d'image négative que pouvait véhiculer ce type d'initiative en l'absence d'une communication claire, et la panique que cela pourrait générer chez les riverains. Ces documents font aujourd'hui partie du projet et sont visibles sur le site internet nuagevert.org.

Les réponses que nous recevons des différents acteurs sont toujours très intéressantes, que ce soit celle du CNIID (Centre national d'information indépendante sur les déchets) ou de l'ADEME par exemple. Le CNIID a par exemple dit : « si le nuage est vert, l'usine pourrait être considérée comme une usine verte, est-ce qu'on ne pourrait pas avoir un nuage rouge ? » Chacun a ses propres interprétations au point qu'il est difficile de travailler de manière collective. Il n'a donc pas été possible de réaliser le projet à Saint-Ouen mais nous avons finalement pu le réaliser à Ivry avec la collaboration des citoyens locaux, sans passer par les institutions.

Voici un autre projet, toujours en cours, autour de la question du nucléaire et de la fumée du

champignon atomique comme nuage fabriqué par l'homme. L'idée était de mettre sur le même plan et dans la même image la tour de refroidissement et le champignon atomique, soit les deux signes forts du nucléaire, l'un militaire, l'autre civil ; deux facettes de la même technologie qui sont difficiles à séparer. Ce projet a évidemment été conçu avant Fukushima, à une époque où la technologie du nucléaire commençait à être acceptée par de nombreuses personnes comme une technologie verte, écologique, y compris par ceux qui, il y a une vingtaine d'années, étaient anti-nucléaires. Le projet fait référence à la montée des eaux liées au changement climatique, mais est surtout un rappel de la dangerosité du nucléaire. Avec l'accident de Fukushima, cela engendre d'autres significations. Nous le réalisons en collaboration avec l'Ecole Polytechnique dans un laboratoire de mécanique des fluides. On parlait ce matin de la relation entre art et science. Nous travaillons souvent avec les scientifiques mais il est toujours délicat et difficile de trouver un laboratoire qui ait envie de travailler avec des artistes, car ils pensent ne pas avoir grand chose à en tirer au niveau scientifique. Ce type de collaboration repose toujours sur des hasards et des raisons personnelles.

Pour passer à une autre catastrophe, voici une performance réalisée il y a une quinzaine de jours dans une piscine à Cambridge, une ville au nord de Londres, où se trouve un centre de recherche BP. Nous avons décidé de recréer le naufrage de la plate-forme pétrolière de Deep Water horizon, et de donner comme titre à l'œuvre, « *Is there horizon in the deep water ?* ». La petite maquette, au milieu de la piscine, se met à fumer. Son image est projetée en temps réel sur un écran au bord de la piscine, ce qui donne une idée immédiate de l'effet médiatique où elle semble réelle, *a contrario* de la version petite et artificielle à côté. Ce travail veut donc aussi questionner les limites de la commercialisation des catastrophes. Il y a deux semaines, un article du *Guardian* annonçait que Hollywood allait bientôt faire un film sur la catastrophe de *Deep water horizon*.

LES PARTICIPANTS

Alice AUDOUIN

Membre fondatrice, COAL

Nathalie BLANC

Géographe, LADYSS, CNRS

Thierry BOUTONNIER

Artiste

David BUCKLAND

Artiste, fondateur et directeur du projet Cape Farewell

Claudio CRAVERO

Commissaire d'exposition, PAV – Living Art Park

Christopher CRIMES

Directeur du Domaine d'O

Patrick DEGEORGES

*Chargé de mission adaptation au changement climatique,
Direction de l'eau et de la biodiversité,
ministère de l'Ecologie*

Chantale DELACOTTE

Musée du Montparnasse

Loïc FEL

Membre fondateur, COAL

Natasha FREEDMAN

Directeur adjointe du projet Cape Farewell

Jean Paul GANEM

Artiste

Fernando GARCÍA-DORY

Artiste, fondateur et directeur Inland, Campo adento

Lauranne GERMOND

Membre fondatrice, COAL

Jeanne GRANGET

Co-fondatrice de la Réserve des arts

Sacha KAGAN

Fondateur du réseau Cultura21

Emmanuelle LAGADEC

*Chef de division Stratégie de développement durable,
DEVE, Mairie de Paris*

Jacques LEENHARDT

Directeur d'études EHESS

Lucy ORTA

Artiste

Sigrid PAEWELKE

*Commissaire d'exposition,
Centre d'art en mouvement*

Céline ROBLLOT

*Chargée de mission développement durable,
ministère de la Culture*

Catherine Saltiel

*Chargée de coordination des expositions temporaires
Muséum national d'Histoire naturelle*

Jérôme VEIL

Fondateur Yougreenyou

Alice AUDOUIN

Notre richesse aujourd'hui ce n'est pas tant notre capacité à répondre théoriquement à la question posée mais plutôt d'identifier tous les aspects concrets que nous avons entre les mains, de recenser nos volontés et nos propositions d'action, afin d'avoir une visibilité sur ce que l'on peut faire ensemble. Nous allons donc commencer par recenser tout ce que nous avons envie de faire, séparément ou ensemble, nos idées déjà construites ou celles qui se seraient manifestées pendant ces deux jours. Elles pourraient être formulées comme des demandes de partage ou de collaboration.



Je vous invite donc tous à énoncer vos propositions de partage, d'idées ou d'actions.

Emmanuelle LAGADEC

Il y a un projet dont j'ai parlé à certains d'entre vous, sur lequel la Ville de Paris est en train de travailler. Il s'agit de la plate-forme « Les acteurs du Paris durable » qui sera lancée en avril 2011 pour une période de trois ans en collaboration avec de nombreux partenaires. Il faudrait que l'art et la culture en lien avec le développement durable aient une place particulière dans ce projet.

Cette plate-forme veut présenter de manière très concrète des acteurs qui agissent sur le territoire parisien et qui ont mené des actions sur le développement durable. La Ville de Paris a essayé, comme certains ici, dans le cadre de ses propres responsabilités, de mettre en place des actions de développement durable, elle travaille sur le sujet depuis 2005. Un plan climat a été réalisé et un plan biodiversité est en cours d'élaboration ainsi qu'un plan sur l'alimentation durable. Cependant, en faisant des calculs d'empreinte écologiques et de bilan carbone, on s'est rendu compte que la part de l'action municipale était finalement assez limitée par rapport à tout ce qui pourrait être fait au niveau

du territoire si un maximum d'acteurs s'y mettait.

Une ville est actrice, elle gère des établissements, elle mène un certain nombre d'actions comme toutes les organisations publiques ; mais elle est également fédératrice. Elle peut au niveau de son territoire réunir des acteurs et faire en sorte qu'ils travaillent ensemble. Elle est aussi incitatrice en développant des politiques qui favorisent l'émergence d'actions. Avec « les acteurs du Paris durable », la Ville de Paris est dans son rôle de collectivité fédératrice, mettant en scène et en lumière les différents acteurs du territoire qui mènent des actions sur tous les aspects du développement durable, le changement climatique, la biodiversité, etc. Les acteurs sont des individus, des associations, des entreprises, des démarches collectives tangibles mais aussi celles d'artistes indépendants.

Nous espérons que ce site internet sera alimenté par de nombreux acteurs venus échanger et partager leurs expériences, diffuser des outils, notamment dans le cadre d'un partenariat avec l'ADEME, et permettre à ceux qui ont envie de faire, de se lancer dans ces actions.



Bien sûr, on y parlera surtout d'actions concrètes, réalisées, porteuses de bénéfices sociaux et économiques, mais aussi de la sensibilisation au changement de comportement. C'est là qu'une place particulière sera donnée aux artistes. COAL sera un des partenaires sur ce sujet. Il faudrait réfléchir à monter un petit groupe, afin de mieux faire connaître ces pratiques artistiques. Si vous connaissez des acteurs, n'hésitez pas à nous les faire connaître et si vous avez des idées, si vous voulez vous joindre à ce projet, vous êtes également les bienvenus.

Lucy ORTA

Le projet du Moulin que j'ai présenté hier, est un projet sur lequel il y a beaucoup de choses à développer. Nous le faisons à titre personnel pour l'instant. Il dépend donc essentiellement de bonnes volontés, de l'énergie et du soutien de nos amis. Je pense qu'il y a deux réflexions à mener, une à court terme et l'autre à long terme. A court terme, nous avons beaucoup d'espace, de magnifiques bâtiments, comme un espace de jeu où se rencontrer, car ces terrains sont vides. Je m'intéresse beaucoup à la question de l'écologie mais aussi au patrimoine, à l'environnement social et rural autour des moulins, à la pédagogie. Nous montons actuellement une association pour pouvoir mener des actions à plus long terme, nous espérons évidemment récolter des subventions par la suite pour que les artistes puissent venir en résidence concevoir des projets autour de ces quatre axes, faire revivre ce site, et lui donner un nouvel avenir : transformer ces vieux moulins à papier en complexe culturel qui s'étendrait au-delà des moulins Boissy, aux autres moulins qui existent le long de la rivière. Il y a beaucoup d'actions culturelles qui se font en Seine-et-Marne, soit un grand potentiel à développer. Nous disposons aussi d'importants appuis de l'Université des arts de Londres. Donc à court terme, des espaces disponibles et bien plus à l'avenir si nous sommes soutenus.

Alice AUDOUIN

Dans le but de poursuivre ce recensement, je voudrais rappeler l'existence du prix COAL art et environnement qui sera remis fin mai. Nous sommes en pleine récolte de projets d'artistes. A très court terme, donc n'hésitez pas à relayer cet appel à projets auprès des réseaux d'artistes en France et à l'international.

Nathalie BLANC

Je suis chercheur, c'est donc en tant qu'universitaire que j'interviens. Nous avons, avec onze autres pays européens, remporté un projet COST, qui nous donne les moyens de structurer un réseau à l'échelle européenne sur ces questions de culture et développement durable. Ce réseau COST a pour nom « investigating cultural sustainability ». Je suis la représentante française de cette dynamique. La première réunion se tiendra en mai à Bruxelles. Il s'agira de déterminer quel type de

pratiques, d'expérimentations, d'actions mais aussi de réflexion nous souhaitons mener. Le projet va se dérouler sur quatre ans. Quatre années pour mettre en phase des dynamiques. Ce programme COST est porté par des chercheurs des onze pays en question, qui sont essentiellement des pays nordiques, c'est à dire la Finlande, les pays du Nord, mais aussi la France, l'Italie, l'Espagne... Il s'agit d'un important réseau avec beaucoup de moyens. Je fais partie du management comity car il y a peu de gens, d'un point de vue académique qui travaillent sur ces questions. L'un des objectifs est de féconder une recherche sur la place de la culture dans les questions du développement durable et



Nathalie Blanc, Emmanuelle Lagadec, Céline Roblot

pourquoi cela a été négligé. Je pense qu'il est important de travailler sur le couple expérimentation/réflexion. Un mot sur mon parcours : j'ai été dans le champ de l'environnement en travaillant autour des pratiques de recherches interdisciplinaires en écologie, chimie, médecine, physique, sur les questions de pollutions atmosphériques et de la dynamique sociale. J'ai développé une opération de recherche qui s'appelle « esthétique environnementale », financée au départ par le ministère de l'Ecologie. Elle a donné lieu à pas mal de choses dont une publication. C'est à ce titre que je fais aujourd'hui partie de ce réseau COST. J'ai notamment pour idée de faire appel aux chercheurs en sciences dures et d'envisager une politique de résidence dans les laboratoires de recherche. Je voudrais trouver des moyens de réunir ces deux mondes qui pour l'instant ont tendance à s'ignorer.

Céline ROBLOT

Moi j'aimerais avoir vos retours sur une des actions du plan d'action développement durable du ministère de la Culture que j'ai présenté ce matin : il s'agit de cette grande

campagne de communication créative faite par des artistes. Cette action est toujours à l'étude, c'est pourquoi votre retour à vous, artistes, acteurs culturels, m'intéresse. Est-ce un bon moyen de joindre les deux missions de ce ministère : culture et communication, sur les questions du développement durable ? Comment peut-on imaginer une grande campagne sur le sujet ? En passant des commandes à des artistes ? Qu'est-ce que cela vous évoque ?



Emmanuelle Lagadec, Celine Roblot, Jean-Paul Ganem

Il existe évidemment des agences de publicité et de communication, mais l'idée est d'impliquer les artistes sur ces sujets, pour donner une approche artistique et sensible du développement durable, et toucher le grand public. Au-delà des campagnes de communication de l'ADEME par exemple, car nous n'avons pas pour mission de faire des campagnes pour les éco gestes, etc. Là, il s'agit d'inspirer, de faire rêver, d'imaginer une autre monde, d'autres modèles, de travailler sur l'imaginaire. Est-ce pour vous une idée à mettre en avant ?

Thierry BOUTONNIER



Thierry Boutonnier

Tout dépend comment c'est fait. Je pense qu'il serait bien de commencer par présenter les choses existantes, au lieu de faire événement avec des œuvres qui répondent à une commande. Faire le constat de quelque chose

d'existant et qui existe depuis longtemps. Ça serait intéressant en terme de communication de présenter des choses qui sont déjà inscrites dans la durée et qui émergent plutôt que d'être dans une logique de commande.

Chantale DELACOTTE

Je voulais rebondir sur ce qu'avait dit Nathalie en tant qu'expérimentation/réflexion mais à une toute autre échelle puisque Nathalie proposait un réseau européen. En ce qui me concerne, ce que je propose se passe dans un lieu très emblématique qui s'appelle l'espace Kracjberg (rue du Maine, à Paris), du nom de Frans Kracjberg, le grand sculpteur brésilien et qui est l'un des grands militants de l'environnement. Nous avons d'ailleurs organisé avec le ministère de l'Ecologie une journée de rencontres sur le thème art et biodiversité le 14 mars dernier. Je vais continuer en animant à partir de l'automne une sorte de think tank qui veut réunir des scientifiques, des anthropologues, des philosophes pour réfléchir sur la question du bio art et les problèmes d'éthiques. Le programme est en cours de constitution, il y aura, on le sait déjà, un travail sur le bio art et l'hybridation, un travail sur l'animalité, etc.

Fernando GARCÍA-DORY



Fernando Garcia-Dory, Patrick Dedeorges, Claudio Cravero

Dans le cadre de la recherche et de la production autour du développement durable de l'agriculture et le rapprochement ville/campagne, j'aimerais avoir la possibilité de trouver en France une entité partenaire pour l'organisation d'une Biennale européenne, sur l'art du développement rural et durable de l'agriculture. L'idéal serait d'éviter l'isolement des institutions et d'avoir une structure de participation des différents acteurs sociaux de la campagne, mais aussi une

substitution aux centres culturels urbains. C'est pour cela qu'on travaille aussi avec la capitale Madrid, car c'est d'abord une question de reconnaissance mutuelle et de contribution. Il y avait plusieurs manières de collaborer à cette Biennale. En Angleterre par exemple, ils ont déjà des centres de travail dans les campagnes très caractéristiques, il y a également de nombreux artistes qui sont déjà en relation avec la campagne.

Natasha FREEDMAN

Ces deux journées ont été particulièrement intéressantes pour nous, tout ce qui en train de se réaliser, le souhait du ministère de la Culture de soutenir le rôle de la culture dans les enjeux environnementaux, etc. Nous avons tenté de réaliser cela ces dix dernières années au Royaume-Uni, certes, de manière différente. Nous sommes très enthousiasmés par le potentiel de COAL et souhaitons vous soutenir de quelques façons, afin de gérer la complexité qui résulte des différents acteurs du secteur et de leurs besoins.

Puisque notre travail concerne essentiellement l'engagement du public et le rôle de l'art, nous souhaitons contribuer à cela en France grâce aux nombreuses opportunités d'expositions qui existent ici. Faire connaître les œuvres d'art qui traitent des enjeux environnementaux, sensibiliser le public par des échanges où les communautés scientifiques interviendraient comme cela se fait déjà à Londres lors de notre festival Shift. Nous aimerions pouvoir faire cela avec vous l'été prochain.

Lauranne GERMOND



Lauranne Germond, Lucy Orta, Helen Evans

J'ajoute pour informations qu'une exposition des travaux menés par Cape Farewell sera présentée à la fondation EDF pendant l'été 2012. C'est à cette occasion que les équipes

de Cape Farewell souhaitent aller plus loin en organisant une édition du festival Shift à Paris, c'est à dire pas seulement l'exposition mais aussi tout une série d'actions dans l'espace public. Il souhaite pour cela s'appuyer sur un réseau local afin de s'insérer dans le tissu culturel français. Une expérience précédente à Rome où il n'avait pas pu nouer de liens avec les organisations locales s'est avérée un peu décevante.

Natasha FREEDMAN

Nous souhaitons peut-être monter cela avec COAL et son réseau, mais aussi nous aimerions que les communautés scientifiques avec lesquelles nous collaborons au Royaume-Uni puissent échanger avec les communautés françaises. Que les communautés scientifiques puissent jouer un rôle de sensibilisation du public autour d'une exposition d'art.

Jérôme VEIL

Je voulais faire par de l'existence du réseau local Green drinks Paris dont je m'occupe et que j'ai fondé il y a quatre ans avec quelques amis. Il rassemble les acteurs de l'économie sociale et solidaire du développement durable sur Paris autour de réunions informelles une fois par mois. Nous avons rassemblé près de 2000 personnes au cours des quatre dernières années. C'est une communauté qui ne cesse de grandir. A chaque rendez-vous, nous avons entre 50 à 60% de nouvelles personnes qui arrivent et viennent nourrir cette communauté. Aujourd'hui, avec des partenaires de différentes disciplines et en m'appuyant sur ce réseau, je monte ce que j'appelle un *change tank* qui s'appuie sur des actions locales qui ont un impact sociétal et environnemental. Il s'agit de partir d'une expérience du changement pour ensuite remonter à une analyse de cette expérience, et de la manière dont les acteurs peuvent l'intégrer dans leurs pratiques plutôt que d'adopter une démarche

de think tank qui consiste à penser à des actions, chercher à les planifier pour ensuite réunir les moyens pour les mettre en œuvre. Là, typiquement, il s'agirait de partir d'une œuvre. Je vois donc beaucoup de complémentarité avec les dynamiques artistiques qui sont mises en place. Ce *change*

tank s'appelle Yougreenyou. Il est en formation et vise d'abord à être un collectif qui réunit différentes compétences. D'ici là, très concrètement, le réseau des Green drinks est



Jerome Veil

intéressant puisqu'il rassemble des compétences locales, qui ne demandent qu'à s'investir. Ce sont des professionnels, des citoyens comme vous et moi qui ont des valeurs communes autour du développement durable : des activistes, des professionnels du développement durable, des associations, des réseaux étudiants... Bref, une riche variété d'acteurs qui se retrouvent autour de réunions extrêmement participatives, puisque c'est ce que j'appelle « la lois des deux pieds » qui régit les formats de ces réunions. Il n'y a pas d'autres moyens que celui du réseautage informel : quelques repères permettent aux gens de se retrouver, puis si la personne que vous rencontrez ne vous convient pas, vous prenez vos deux pieds et vous allez à la personne suivante, et par papillonnage, les choses se tissent. J'ai beaucoup d'exemples très concrets d'actions qui sont ressorties de ces rendez-vous. Ce serait intéressant de croiser ce type de réseaux, qui rassemblent des acteurs de l'entrepreneuriat social, du développement durable et de l'économie sociale et solidaire avec les réseaux artistiques. Ces réunions Green drinks entre acteurs du territoire de l'Île de France ont lieu tous les mois. J'ajoute que 658 villes dans le monde, accueillent ce type de réunions actuellement. Il y a des Green Drinks à Shanghai, à New York, à Los Angeles, etc. Je vois régulièrement des gens de Chine ou d'ailleurs venir via le réseau, parce qu'ils ont entendu parler du Green Drinks Paris. On peut donc tout à fait créer des connexions entre ces groupements d'acteurs du développement durable avec des artistes pour mener des actions intéressantes.

Catherine Saltiel

Pour ma part, je voulais simplement dire que nous sommes au Muséum d'Histoire naturelle, au sein duquel l'idée de développer des liens art/science commence tout juste à émerger. La dimension artistique n'a pas du tout été dans la politique de la maison ces dix dernières années. Cependant, c'est bien que nous soyons tous ici aujourd'hui, car le Muséum est un lieu qui a une histoire et qui est aussi en devenir. Nous avons d'importantes collections, de nombreux chercheurs, des compétences, multiples et variées qui n'attendent que de se croiser et de réfléchir ensemble, sachant que nous faisons également partie d'un réseau de muséums régionaux et internationaux. Je pense que ce serait sans doute le moment de commencer à entreprendre une réflexion.



Thierry BOUTONNIER

Je pense à une chose. Il va y avoir des travaux au Muséum d'Histoire naturelle et une commande publique dans le cadre du 1% artistique. Ces derniers temps, il y a souvent dans les 1% un volet qui propose d'intégrer les matériaux du site dans une démarche de développement durable mais ils en parlent comme d'un mot valise. On pourrait peut-être proposer de faire intervenir un acteur extérieur, professionnel du développement durable, dans le cadre des commissions de choix dans la commande publique, qui puisse attester de la véracité ou de la faisabilité du projet. Que la question du développement durable ne soit pas une pastille verte que l'on rajoute dans un contrat par commodité.

Alice AUDOUIN

Maintenant que nous avons fait ce premier tour de table, je propose que nous discutons de la proposition de Céline Roblot. Est-ce que faire une campagne de communication sur le développement durable avec des artistes est pertinent ? Comment, pourrait-elle se faire ?

Dans quel esprit et sur quels médias, sous quelle forme, pour quelle efficacité et quelles transformations ?

Nathalie BLANC

La faire faire par des artistes, comme si les artistes pouvaient servir à vendre la question du développement durable, je trouve ça problématique en terme de représentation sociale. Mais c'est la chercheuse qui parle...

David BUCKLAND

En Angleterre nous avons essayé et ça n'a pas marché. Le département sur l'énergie et le changement climatique a dépensé énormément d'argent pour mettre en place des campagnes de sensibilisation, mais le problème avec la communication est que ses effets sont à court terme. Tandis que lorsqu'on voit une œuvre d'art, si elle nous a touché réellement, ses effets se manifestent à long terme. La communication est un mauvais moyen pour un mauvais message. Ceci est l'expérience faite en Angleterre. Si vous avez des fonds à investir autant les utiliser pour une exposition, quelque chose d'artistique.



Alice Audouin, David Buckland

Christopher CRIMES

Il faut que le ministère soit suffisamment courageux pour le faire, c'est à dire ne pas communiquer, mais vraiment passer commande aux artistes. Je suis d'accord avec ce que disait David, oublions la com', soutenons le travail des artistes, accompagnons leur travail. Avec des moyens importants.



Chritopher Crimes

Loïc FEL

En tant que directeur du développement durable d'une agence de communication, je pense que les agences de publicité ou les médias ne sauraient pas travailler sur ces formats, seraient mal à l'aise. Habituellement, la relation aux artistes passe par l'achat d'œuvre d'art. L'agence en général coordonne le travail entre les différents acteurs : médias, planning stratégique, etc. Le mode de relation que cela induit ne favorise pas la créativité, parce qu'on arrive à des commandes très orientées et très précises où l'on demande finalement à l'artiste une exécution plutôt qu'une création. Il y a également la question des moyens mis actuellement dans la promotion des productions déjà existantes avant de commander de nouvelles pièces aux artistes. Enfin, dès lors que vous allez communiquer sur le sujet, les ONG seront attentives à savoir si vous avez dépensé plus en communication qu'en action sur le terrain, c'est le critère discriminant de base.

Lauranne GERMOND

Il y a aussi la question du budget. Quand bien même la création de la campagne ne coûterait pas trop cher, les budgets médias sont eux rapidement très élevés. Si on les compare aux projets de Thierry Boutonnier par exemple, on est dans deux rapports d'échelle très différents. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux faire cent actions de terrain plutôt qu'une vague de pub...

Sacha KAGAN

Si je peux dire juste deux mots, ça dépend aussi énormément de ce que vous voulez vraiment faire. Changer les comportements,

les perceptions, les consciences ? En revanche, si voulez vraiment faire du bruit, alors oui. Quel est le but que vous voulez atteindre avec ceci ou un autre mode d'action, dans les galeries par exemple ? Tout dépend vraiment du public que vous cherchez. Si vous cherchez un public qui se trouve dans les villes, les villes créatives, dans ce cas-là, il faut faire des actions dans les rues, et pas dans les galeries.

LAURANNE GERMOND

Il y a aussi la question du budget. Quand bien même la création de la campagne ne coûterait pas trop cher, les budgets médias sont eux rapidement très élevés. Si on les compare aux projets de Thierry Boutonnier par exemple, on est dans deux rapports d'échelle très différents. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux faire cent actions de terrain plutôt qu'une vague de pub...

Alice AUDOUIN

En effet, il y a eu des causes qui ont sollicité des artistes pour des créations souvent extraordinaires, notamment avec des réalisateurs importants. Mais le problème reste la diffusion et, à moins d'y consacrer des budgets très importants, elle est assez stérile. Quant à la publicité, c'est la même chose. La question aujourd'hui est de savoir comment mobiliser, comment inviter les gens à agir pour la cause environnementale. Nous avons besoin d'une dimension participative.

Nous avons donc ici recensé un certain nombre d'actions concrètes. Nous allons maintenant imaginer ensemble quelle serait l'approche idéale. Y a-t-il des thématiques prioritaires ? Des actions prioritaires ? Des manières d'agir qui semblent plus souhaitables ? Est-ce qu'il y a des modes de financement à inventer ? Est-ce qu'il y a un esprit qu'il faudrait défendre dans la manière d'agir ? Est-ce que la communication doit intervenir et, si oui, comment dans ce type d'action ? Qui sont les acteurs qui doivent jouer un rôle majeur et quel équilibre doit être fait entre eux ? Si on imagine que les freins sont levés, quelle serait l'action idéale à mettre en œuvre ?

David BUCKLAND

Lorsque nous avons présenté notre exposition à la Royal Academy en Angleterre, nous avons eu 40 000 spectateurs et surtout d'importantes retombées dans la presse. Je parle d'une quarantaine, voire d'une soixantaine d'articles dans la presse qui était gratuits. Ils parlaient tous du message que nous souhaitions véhiculer. Donc si vous réalisez un événement qui intéresse la presse, vous allez avoir énormément de retombées et cela, gratuitement.

Sigrid PAEWELKE

Nous avons vu hier un architecte nous parler de la HQE. Il existe également aujourd'hui le label HQAC (la haute qualité artistique culturelle) imaginé par l'artiste Stefan Shankland. Pourrait-on imaginer des projets d'aménagement de terrains à identifier - qu'ils soient abandonnés, industriels ou pollués - où l'écologie et la culture pourraient être pensées et intégrées dès le départ, c'est à dire dès l'établissement du cahier des charges ? Parce que je trouve que la culture, fait trop souvent figure de cerise sur le gâteau, le 1% arrive généralement à la fin du chantier, or c'est avant qu'il faut construire, c'est là où les choses se font, sinon on fait toujours de la même manière, et l'art s'ajoute à la fin comme une décoration. J'ai travaillé pendant quatre ans sur le modèle des nouveaux commanditaires. Il serait intéressant de s'inspirer de ce modèle et de proposer des prototypes d'actions sur le binôme écologie et art, tout en répondant à la demande des habitants ou des usagers qui sont vraiment concernés. Et ce partout sur le territoire, et pas seulement à Paris. A partir de là, le travail s'effectue avec des médiateurs, des artistes et des chercheurs autour de la recherche de solutions à la fois esthétiques et innovantes.

Jean Paul GANEM

Je voudrais rebondir sur cette question. A Barcelone justement, nous avons créé un site ouvert à tous qui permet de répertorier les points noirs des villes. Je pense que c'est une initiative vraiment intéressante. On photographie l'endroit qui se trouve près de

chez nous : un lieu moche, détruit, vide, désolé, un point noir dans la ville. Cela peut être une décharge, une favela, des espaces détruits par l'homme. Le site agit comme un levier sur le plan politique. Pour un maire, cela

n'est pas souhaitable d'avoir des petits points noirs dans sa ville. Je pense que la participation via internet peut aider à répertorier concrètement ce que les gens ressentent comme des agressions esthétiques, pour au bout du compte, trouver des solutions. C'est important de créer ce dialogue avec le politique, d'avoir des choses concrètes à montrer, qui viennent des citoyens, des électeurs. Là, l'artiste peut apporter une solution.



Jean-Paul Ganem

Concernant ce dont on parlait tout à l'heure au sujet du réchauffement climatique, il y a plein de populations qui le vivent évidemment mais qui ne connaissent rien du tout à cette histoire. Je pense par exemple à la question des déchets dans la favela. C'est compliqué d'aborder alors un tel problème avec eux. Il ne faut pourtant pas laisser tomber, mais il faut penser à des discours différents.

Alice AUDOUIN

Cela croise en effet l'une des applications du développement durable à l'échelle d'une ville, qui est de lutter contre l'étalement urbain - la ville de Munich est exemplaire sur ce sujet. Pour cela il faut densifier. Or, quelle est la première opportunité de densification d'une ville ? C'est la friche. La Caisse des Dépôts nous a annoncé la semaine dernière qu'ils récupéraient une friche de quarante hectares au nord de Paris dans le cadre de la politique développement durable qu'ils soutiennent. La friche c'est un mot clé de la politique de la ville en matière de développement durable. Là où le cas de Munich est très intéressant, c'est qu'ils ont une maîtrise du foncier, c'est à dire qu'ils réussissent à maintenir les gens en ville mais aussi les prix du foncier. A Paris, à 7000 euros le m², c'est impossible. Il y a là un croisement direct qui, à mon sens, n'est pas assez développé. Beaucoup d'artistes ont

travaillé sur les friches et on voit bien en termes d'immobilier durable et d'aménagement urbain qu'il y a un regain d'intérêt pour celles-ci. Il y aurait une réelle opportunité à organiser une rencontre entre les deux.

Jeanne GRANGET

Par où commencer ? Le lien est peut-être la question du déchet. A la Réserve des arts, nous nous occupons de récupérer du matériel qui est considéré comme un déchet à un moment donné. Nous allons le transformer en matière première secondaire - finalement simplement au niveau de son statut juridique - pour le remettre à disposition de ceux qui savent le transformer, le détourner et le réemployer, à savoir pour nous, le secteur de la culture au sens très large. Ce qui m'intéresse dans la question de la friche, comme dans la question du déchet, c'est d'éliminer la question de la fin de vie. Toujours amener le fait qu'il y a un potentiel, qu'il y a une puissance quelque part à réactiver et c'est en ça, que l'agent qu'est l'artiste peut être transversal, transdisciplinaire, etc. Dans l'idée de joindre le développement durable avec la dimension culturelle, on remarque qu'il y a des strates professionnelles très progressives. Il y a des techniciens, des professionnels culturels chargés d'accompagner les projets, des personnes chargées des services généraux, de la lumière, des déchets. Il est très important de mettre ces personnes au grand jour car elles font partie de l'écosystème sectoriel qu'est la culture. Il ne s'agit pas seulement des artistes, mais aussi de tous ceux qui les accompagnent. Le responsable d'un musée ou d'une fonction spécifique dans un musée est aussi important que la personne qui crée. Et pour les avoir rencontrés, pour les avoir vus innover dans leur pratique professionnelle quotidienne, ce sont des petits héros quotidiens qui font des pas de géants avec des choses très simples. On peut avoir une approche oblique en terme de communication, qui ne soit pas la création comme illustration mais le secteur culturel comme innovant en soit.

Loïc FEL

Si on résume, on peut noter qu'il y a trois axes thématiques autour desquels fédérer les ressources : Le premier est la ville urbaine, avec notamment ses zones de friche, dont nous avons identifié des expérimentations

d'artistes, mais aussi des interlocuteurs, les promoteurs, les acteurs de la ville. En deux, il y a l'interne, c'est à dire le milieu de l'art lui-même et les process, les acteurs du monde de la culture, les lieux et les établissements. Enfin, le troisième qui est autour du monde rural : là aussi, il y a des expérimentations à faire autour de la gestion du territoire avec des réseaux agricoles qui sont à animer et à structurer. Il y a des centres d'art, des résidences d'artistes implantés en zones rurales et péri-rurales, notamment en Seine-et-Marne, etc.

Patrick DEGEORGES

Il est intéressant à chaque fois de montrer comment des initiatives qui sont hybrides, transversales, peuvent trouver un accueil positif et dépasser les difficultés identifiées, hier notamment. La question centrale est celle de la médiation. Comment rendre ces interventions d'artistes sur des actions écologiques plus visibles et plus faciles à réaliser. Cela rejoint aussi la nécessité de faire connaître ce type d'interventions. Thierry Boutonnier disait à quel point le prix COAL avait pu l'aider en lui donnant une visibilité. La question est donc de savoir comment les ministères, et en particulier le ministère de l'Ecologie, pourrait favoriser la visibilité de ce qui existe, de ce qui se fait et légitimer ces actions. Montrer que l'on peut le faire, parce que d'autres l'ont fait, que d'autres administrations dans d'autres villes l'ont fait et peuvent le refaire. De même pour les centres d'art. Montrer ce qui marche à ceux qui ont les moyens d'agir.

Lauranne GERMOND

Cela rejoint en effet un point qui est souvent revenu dans notre enquête : l'importance de faire connaître les expériences françaises et internationales par le simple fait de traduire ce qui a été fait à l'étranger. En effet, il y a une multitude de ressources internationales qui sont méconnues des organisations françaises, tout simplement parce qu'elles ne prennent pas la peine de les lire en anglais. C'est deux choses à faire émerger. Transposer et partager les expériences, les bonnes pratiques.

Nathalie BLANC

Pour avoir souvent essayé de mettre en avant un certain nombre de productions artistiques qui relevaient du rapport entre art et environnement, j'ai constaté que le milieu de l'art est assez peu prêt à les accueillir. Il y a un verrou culturel, si j'ose dire, voire corporatiste.

Lauranne GERMOND

Oui. En revanche, si effectivement il y a un vrai travail à faire sur l'acceptation par le monde de l'art qui évolue lentement sur le sujet, c'est important que l'artiste soit légitimé par les milieux du développement durable, beaucoup plus réceptifs. Plutôt que de s'adresser au milieu de l'art, il faut davantage se tourner vers les collectivités, les conseils régionaux, qui eux vont être attentifs à cette légitimité.

Thierry BOUTONNIER

Cette question est intéressante. Quand je suis allé voir la DRAC Région Rhône Alpe, il y a deux ou trois ans, ils m'avaient dirigé vers la DRAF car ils trouvaient que mon travail avait plus à voir avec l'agriculture et la forêt. C'est un exemple du mépris, que l'on rencontre au sein même des ministères, de la Culture comme de l'Agriculture. C'est l'un des freins que nous avons identifiés. Il faut mettre en place des postes transversaux qui permettent de faire un pont entre ces différents champs. Par ailleurs, il est important de travailler sur l'existant. Voilà déjà un travail important à réaliser.

Alice AUDOUIN

J'ai envie de faire le lien entre ce que Lauranne et Nathalie disaient et la proposition de Céline. Finalement, la campagne de communication pour le développement durable devrait avoir pour première cible non pas le grand public, mais les artistes eux-mêmes. Imaginer une campagne de communication sur le développement durable destinée au milieu de l'art, à l'attention des directeurs de musées, des galeristes, et des artistes eux-mêmes. Dans le développement durable on dit toujours qu'il faut commencer par soi-même. La première politique développement durable du ministère de la Culture serait peut être de communiquer sur le développement durable en interne. C'est amusant car finalement les

acteurs de l'art contemporain constituent certainement aujourd'hui la cible la plus rétive, celle qui a le plus d'a priori négatifs sur le sujet.

Jacques LEENHARDT

Je vais tout à fait dans le sens d'Alice. Il faudrait maintenir ce contact. Il y a vingt ans, j'ai essayé de réunir l'Équipement, l'Environnement et la Culture, il y a eu deux ou trois réunions puis les liens se sont défaits. Il serait important que cette relation soit entretenue en faisant un travail sur le milieu de l'art, je veux dire qu'un travail de communication soit fait en interne mais aussi qu'éventuellement le ministère se charge de faire une grande exposition rétrospective qui dévoilerait les différents aspects de la question, en montre l'historicité. Cela ne commence pas aujourd'hui, Marx Ernst c'est les années 1920... Il y a près d'un siècle d'art qui pose ces questions. On pourrait faire une vraie exposition muséale qui aurait un effet sur le ministère lui-même et sur le monde extérieur.

Claudio CRAVERO

Il existe en effet la nuit verte, en Italie, le 5 juin, lors de la journée mondiale pour l'environnement, où nous montons beaucoup d'activités liées au développement durable. Par ailleurs je pense qu'il est nécessaire de favoriser les coproductions à l'échelle nationale et internationale, sur l'environnement, l'art et les sciences. Particulièrement aujourd'hui où les budgets de production d'expositions sont de plus en plus réduits. Il faudrait imaginer une manière de réfléchir ensemble à ces sujets et de lancer un débat international. On retrouve les mêmes thématiques en Italie, en France, en Espagne... Il est donc important de favoriser les coproductions internationales des expositions.

Christopher CRIMES

J'ai appris aujourd'hui la création d'un fond de soutien à la création dans le spectacle et l'art visuel orienté autour de la préservation des grands équilibres. Il s'appelle le fond Nature Addicts. Je vais participer à la définition des projets qu'il va soutenir. Deuxième chose, nous n'avons pas beaucoup parlé du spectacle

vivant. Nous en faisons beaucoup à Montpellier. Si vous avez envie de poursuivre cette réflexion lors d'une autre occasion, vous serez les bienvenus au Domaine d'O.

Alice AUDOUIN

Le mot de la fin, Patrick Degeorges ?

Patrick DEGEORGES

Merci à tous d'avoir joué le jeu de cet atelier et d'avoir réfléchi ensemble aux moyens d'améliorer l'action publique, de donner plus de visibilité aux initiatives culturelles et artistiques dans le domaine du développement durable, et plus spécifiquement autour de l'écologie. Comme la proposition du Domaine d'O le suggérait d'ailleurs, il est important pour progresser dans la réflexion que nous partagions et passions du temps ensemble pour faire émerger des idées et s'autoriser à penser de nouvelles choses. Je suggère donc que nous organisions des petites réunions ou des groupes de travail. Je propose une prochaine réunion à la rentrée pour poursuivre nos échanges, apporter de nouveaux éléments et faire venir en outre de nouveaux invités pour enrichir l'expérience. Via ce processus d'agrégation, nous produirons d'autres effets qui susciteront d'autres initiatives. L'idée serait peut-être d'organiser des rencontres un peu partout sur le territoire puisque c'est la diversité des territoires qui suscite la diversité des initiatives, et d'en confier le pilotage à différents partenaires.

COAL
Contact@projetcoal.fr
www.projetcoal.fr